This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

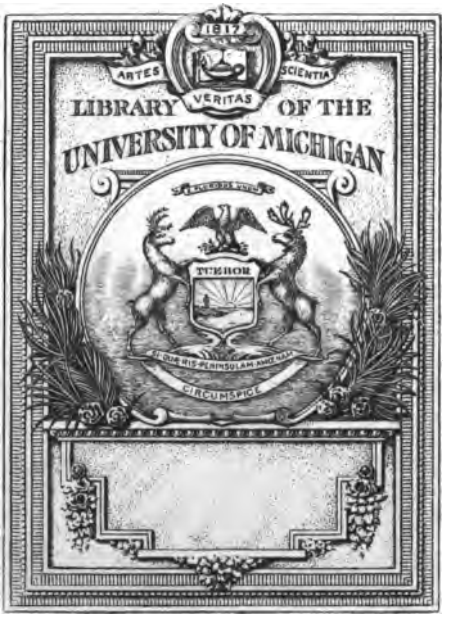
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
R436 mic
1883
v.8

MONSIEUR NICOLAS

TOME VIII

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Rôme

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME VIII

PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883

Dir. Porprac
10-16-48
64528

© 10-27-48 FBW

MONSIEUR NICOLAS

CINQUIÈME ÉPOQUE

(Suite).

ZÉPHIRE, qui montait légèrement devant, entra sans nous attendre. Elle courut à Zoé, l'embrassa : — « Bon» jour, chère bonne amie !...» Elle alla ensuite à Loiseau, sans avoir aperçu la compagnie, qui se tenait à l'écart. — « *Bisez*-moi, Monsieur ?... » En se retournant, elle découvrit les deux dames. Elle les salua modestement, et avec une sorte de confusion d'avoir paru étourdie. J'entrais en cet instant, tenant la main de Suadéle : — « Vous ne » m'aviez pas dit que j'allais trouver une si belle » compagnie... outre celle qui m'est si chère ? » me

dit-elle, de ce ton de gronderie si charmant dans une jolie femme... — « J'ai voulu vous surprendre » agréablement, mon amie... » Mme Deschamps s'approcha de Zéphire : — « Vous m'embrasserez, » charmante fille? » Zéphire lui sauta au cou, et lui donna deux baisers, que la belle Deschamps lui rendit par cinq à six. Mlle Mentelle lui dit : — « Et » moi, Mademoiselle, croyez-vous me laisser indif- » férente? » Zéphire, prompte comme l'éclair, se jeta dans ses bras. — « Ho! l'adorable enfant! » disait Mme Deschamps... Mlle Sidonie Mentelle ajouta : — « Mademoiselle surpasse encore l'idée » que je m'étais formée de son mérite et de sa » beauté. » J'étais gonflé de bonheur, d'orgueil et de joie, en me disant intérieurement : — « Ce chef- » d'œuvre de la Nature est à moi! » Je disais vrai doublement.

Gaudet, qui était un peu bruyant, se fit entendre dans l'escalier. Zéphire courut au-devant de sa sœur, et l'amena par la main, en lui disant : — « Chère » amie, vous avez fait un tour, avant d'entrer? — » Oui, sur le bord de l'eau; il l'a voulu. Nous » avons causé; et je suis très contente; tous les » amis ont quelque chose les uns des autres. » On trouva Manon très aimable, et on se le disait assez haut. Gaudet, qui en paraissait déjà très épris, le fut encore davantage... Zoé cependant s'était occupée de Suadèle, qui nous raconta différents traits honorables à Zéphire... On se mit à table.

Zéphire enchanta par son amabilité, l'honnêteté

de ses pensées, que manifestaient ses expressions les plus indifférentes. On ne la loua plus; ce fut moi qu'on félicita, parce qu'on vit que Zéphire faisait un dieu de son amant. Renaud, un peu dur en apparence (hélas! il n'était que trop sensible!), Renaud laissa couler des larmes, et baisa la main de Mme Deschamps avec un regard si expressif, qu'elle lui dit : — « Je vous entends... Mais s'il fallait que » je cédasse un jour... à tout ce que cette adorable » enfant... me fait éprouver... je renoncerais à la » revoir. » Zéphire se leva pour nous servir : c'était une nymphe délicate, c'était Hébé! (Ha! Zéphire servait des dieux, ce jour-là; nous l'étions par le bonheur!)... Que de grâces! Mme Deschamps la regardait les yeux fixes : — « Je ne sais, » dit-elle, « comme on peut trouver une autre femme jolie, » quand elle est avec Zéphire. » Renaud prit la main de cette belle dame, et la faisant lever, il la conduisit devant une glace, en disant : — « Regar- » dez-vous, ou laissez-nous vous regarder... Si » Zéphire est la plus délicate des Nymphes, la plus » touchante des Grâces, vous êtes Vénus, vous êtes » la Beauté!... » En effet, cette femme était ravissante, et on ne pouvait lever les yeux sur elle sans un religieux sentiment de respect et d'admiration. Elle reprit sa place, un peu rouge : car elle ne s'était pas doutée du dessein qu'avait Renaud. Zoé dit : — « Nous avons ici deux dames qui sont ce qu'il y a » de plus parfait dans la Nature! — C'est mon sen- » timent, » dit Mlle Mentelle. — « Ha! » s'écria

Loiseau, « si vous voyiez l'âme de Zéphire! si vous » voyiez l'âme de Zoé!.... — Oui! » dit Zéphire attendrie, « l'âme de ma bonne amie! cette âme gé- » néreuse, qui m'a élevée jusqu'à elle! — Tu veux » tout avoir! » lui dit Zoé, en l'embrassant. — — « J'aurais alors votre mérite infini, ma bonne et » généreuse amie, » répliqua Zéphire, en s'abandonnant dans les bras de Zoé, qui la retenait contre son sein : ces deux êtres charmants confondaient leurs caresses... Renaud pleurait; Boudard, incapable d'un attendrissement marqué, souriait avec cette volupté douce que les âmes paresseuses savourent peut-être mieux que les âmes vives... Mme Deschamps tenait ses deux grands yeux noirs languissamment arrêtés sur les deux amies; Sidonie Mentelle badinait, en souriant, avec les mains de Suadèle et de Manon, qu'elle avait prises de chaque côté. On gardait le silence. — « Ne pensez pas, » dit la jeune Guisland, « être, Mesdames, les seules » qui aimiez ainsi ma jeune compagne; maman dit » la même chose que Madame » (montrant Mme Deschamps), « qu'*on ne peut trouver une femme jolie à* » *côté de Zéphire;* et toutes nous pensons de même.»

« Zéphire, » continue Suadèle, « toujours louée, a » une qualité qui la fait aimer davantage par cela » même : elle en est plus modeste. Un jour qu'on » lui en faisait compliment, elle nous dit, avec cet » esprit délicat qu'elle met dans tout : « Ce serait à » vous d'être orgueilleuses et fières : car vos bons » conseils, que vous nommez des louanges, m'ont

» seuls donné le peu de mérite que je puis avoir... » Hé! comment pourrais-je avoir volontairement » des défauts, quand vous m'avertissez aussi obli- » geamment de ceux où je pourrais tomber. » Ma- » man nous assure que cette réponse aux louanges est » angélique. — « J'en conviens, » dis-je alors, en baisant la main de Suadèle... Les trois dames em- brassèrent Zéphire; Renaud se mit à genoux devant elle... — « Je triomphe! » s'écria Loiseau en frap- pant dans ses mains, « le sévère Renaud rend hom- » mage à la fée de mon cœur! » Renaud baisa la place qu'elle avait foulée... Puis, se tournant du côté de Mlle Guisland : — « Céleste Suadèle! encore » un trait de Zéphire! — Maman, » répondit la jeune personne, « dit que la naïveté touchante de » Zéphire égale son esprit. Une jeune et jolie dame » lui disait, le second jour de son entrée : « Made- » moiselle, arrangez-moi cela. — Je suis encore » trop ignorante, Madame. — Je veux que ce soit » vous. » Zéphire prit le bonnet; la dame lui aida, » et il se trouva bien aller. — « Voyez-vous, que » c'était mauvaise volonté? — En vérité, Madame, » je ne sais pas ce que c'est. Votre adresse naturelle » m'a seule rendue habile : sans compter que tout » va... aux personnes comme vous. — *Je ne sais pas* » *ce que c'est!* « dit la jeune dame à maman, » est peut- » être ce que j'ai entendu de plus charmant de ma » vie... Et le reste marque de l'esprit. » C'est par » cet esprit naturel et facile, qu'elle enchante tout » le monde, surtout ceux qui la connaissent parfai-

» tement. . Il y a huit jours qu'une autre dame lui » dit : — « Mon Dieu ! Mademoiselle, vous avez » l'air rassis d'une femme ? et cependant vous êtes » grandie de près de trois pouces depuis que vous » êtes ici ? — Cela est tout simple, Madame : je » suis rassise, parce que la tranquillité me repose » d'une dissipation forcée ; et j'ai grandi sous les » ailes de ma maîtresse, comme une tendre plante à » l'abri de l'orage et des vents. — Comme cette pe- » tite fille a l'imagination fleurie ! » dit la dame... « Quel âge avez-vous ? — Par les événements et le » bonheur, vingt-cinq ans ; par les années, pas en- » core la moitié.—C'est une enfant ! — « Comme la » rose non épanouie déjà mère du bouton qui doit » la remplacer. — Très joli ! très joli ! » dit la dame. « Et elle l'embrassa. » On fut très content de l'esprit d'une fille si jeune ; les dames la caressèrent, et remercièrent la jeune Suadèle... Gaudet peraissait tout surpris ! Il regardait Zéphire comme une des *filles* que nous avions connues ensemble, dont la gentillesse m'avait illusionné. Peut-être avait-il exprimé tout bas cette idée à Manon ; car elle nous dit : — « Zéphire a le caractère le plus sensible et le » plus reconnaissant. Le jour qu'elle apprit la mala- » die de *Dulis*, elle remonta émue, empressée : « Ma sœur ! » me dit-elle, « aide-moi à m'habiller... » Ha ! je viens d'apprendre une nouvelle... une nou- » velle... dont ma vie dépend !... Dulis est à la » mort !... Et j'y serai !... Je n'aime que lui, je ne » vis que pour lui... Tu m'as vue pleurer tous les

» jours? c'était de lui! » Et elle se dépêchait. Je lui aidais. « Envoie la bonne me chercher une voiture, » je t'en prie!... » J'y courus moi-même, la bonne » étant occupée. Zéphire, en me voyant arriver, se » jeta vivement à mon cou, et, sans me rien dire, » descendit rapidement... J'étais surprise qu'elle » vous aimât avec autant de tendresse : je ne la suis » plus; je vois que vous le méritez; mais quelque » sensible que vous soyez, Zéphire, je vous en » préviens, le sera toujours dix fois plus que » vous... » Nous écoutions ce discours, sans respirer... Enfin, je me précipitai aux genoux de Zéphire, et je lui dis, avec une sorte d'emportement : » Je te défie d'être plus sensible que moi!... O ma » chère épouse! mon adorable amie! que n'ai-je » une couronne à te donner pour... la vertu que tu » m'as rendue! — L'empire de ton cœur est le » seul que je désire, » me répondit-elle.

Personne ne parla encore. Nous retombâmes dans ce silence éloquent, où les yeux et les fibres parlent; nous nous entendions parfaitement; nos âmes étaient à nu; nous voyions nos pensées. — « Mes amis, » dit enfin Loiseau, « voilà, sans doute, le plaisir des » Dieux! — Ha oui! » s'écria Sidonie Mentelle... Mme Deschamps ne parla pas; ses yeux ne pouvaient quitter Zéphire et Zoé, qui étaient encore enlacées; mais qu'on juge comme elle était émue! Quand Zéphire se remit à sa place, la belle femme s'en empara, la mit sur ses genoux, et la baisa. Ensuite, elle se contenta de la presser contre son cœur; mais

de temps en temps, il lui échappait de ces légers soupirs, qui marquent le ravissement de l'âme. Renaud craignit que cette émotion ne fût trop vive : il nous pria tout bas de sortir pour la promenade. J'allai prendre Zéphire. — « Rendez-moi-la, » dis-je à la belle femme ; « elle est à moi ! » Elle me la remit vivement, en me disant : — « Oui ; elle est à » vous. — Si vous voulez, Madame, elle sera aussi » à vous ? — Oui, oui, de tout mon cœur... » Et elle embrassa Zéphire (c'est qu'elle aurait dû avoir, de ce même âge, une fille qu'elle avait tendrement aimée).

Ho ! il fallait que ce jour fût le plus beau de ma vie... En ce moment, rentrèrent Zoé, Suadèle-Amélie Guisland, et Manon, sorties depuis quelques minutes avec une nourrice qui portait une enfant d'environ deux mois. Zéphire tressaillit, et fut obligée de s'appuyer sur moi pour se soutenir... On lui présenta l'enfant. — « Elle est à son père, » dit-elle en la baisant... La vue de ma fille, dont Zéphire était la mère, m'enivra de joie et de bonheur. Je ne savais ce que je faisais... Enfin, je tombe sur mes genoux, et je m'écrie : « Être suprême, je te voue » cette enfant ! qu'elle soit à tes yeux mon premier » né ! daigne la bénir et la protéger ! — Préserve-la » des peines de son père ! » ajouta Loiseau. — « Et du » malheur de sa mère ! » s'écria Zéphire... Elle prit ensuite sa fille dans ses bras, et s'assit. Tout le monde nous entourait. La jeune mère la caressa... Je vis... je crus voir... Ha ! quel ravissant modèle

pour *Raphaël* et pour *Rubens,* prêts à retracer à nos yeux les seuls tableaux touchants qu'offrît l'ancienne Religion: une vierge toute belle, avec l'Enfant-Dieu dans ses bras!... J'eus cette idée; nous l'eûmes tous! et ce furent ma femme et ma fille qui la firent naître! Quel être fut jamais plus heureux, plus glorieux que moi?... Mais quel être doit éprouver un plus cruel revers? Ha! je perdrai l'immortalité, la divinité!... Je vais devenir le rebut des Mortels! Je végéterai, méprisable... jusqu'à mon dernier soupir!...

Nous sortîmes, emmenant l'enfant: notre promenade se dirigea vers la demeure de sa nourrice. Nous prîmes deux voitures à la *place Maubert;* nous montâmes dans une, Zéphire, la nourrice, l'enfant, Mme Deschamps, Zoé, Loiseau et moi; Sidonie, Suadèle, Renaud et Boudard occupèrent l'autre. J'avais Zéphire sur mes genoux; elle, l'enfant dans ses bras; Loiseau, en face, avait honnêtement pris la nourrice. Nous allâmes à la *Haute-Borne,* où nous descendîmes, en disant à nos cochers qu'ils avaient quatre à cinq heures de liberté. Nous suivîmes les routes tortueuses qui sont entre les jardins, et nous parvînmes dans cette campagne agreste qui est au pied des buttes de *Ménilmontant.* Loiseau me dit: — « Hé bien, monsieur le *marquis?* avec qui chan» geriez-vous de sort, aujourd'hui? — Non pas » même avec un dieu! » répondis-je, gonflé de gloire et de bonheur... Je tenais Zéphire, qui portait sa fille (chacun de nous tenait sa chacune). Je

dis à ma jeune amie : — « Ma fille, si je ne vous » avais pas aimée, je vous adorerais d'aujourd'hui » seulement. — Ha! mon ami! je ne désire d'être » aimable que pour que tu sois heureux!... Dans » l'état que tu m'as fait quitter, on nous apprend à » nous dévouer aux hommes, à n'exister que pour » satisfaire leurs caprices; je n'en veux conserver » que le dévouement absolu, et je ne l'aurai jamais » que pour toi... Tu parlas à mon cœur, dès le » premier instant que je te vis... Et cet instant, mon » ami, précéda ton entrée chez nous. Un jour que » j'étais sortie avec maman, tu vins à passer devant » nous. Elle te regarda; elle me dit : « Si ce jeune » homme n'était pas si brun de chevelure, je croi- » rais l'avoir connu dans ma jeunesse! il a une » figure qui me revient beaucoup... » Nous te per- » dîmes de vue. Mais le premier jour que je t'ai » parlé, je te reconnus dès l'entrée de la rue *Jean-* » *Saint-Denis*; je tremblais que tu ne t'arrêtasses à » quelqu'une de ces malheureuses qui t'agaçaient. » Non, me disais-je à moi-même, il est trop déli- » cat pour ces vilaines malpropres... Quand tu fus » dans la rue *Saint-Honoré,* que tu levas les yeux » vers moi, tu te souviens comme je te souris, en » te faisant signe de la main! mon cœur palpitait de » plaisir, mais aussi de crainte que tu ne m'écou- » tasses pas. Ho! comme je tressaillis quand je te » vis entrer dans l'allée! quand, ayant ouvert la » porte, je t'entendis monter! quand je te vis!... Je » crois, mon ami, que je serais descendue pour

» courir après toi si tu avais passé... Tu entras : » nous nous parlâmes; et tu sais le reste. — Oui, » lui dis-je, en lui pressant la main sur mon cœur, « je le sais. — Juge mon ami! » reprit-elle, « combien je dus souffrir en ne te revoyant plus! » — O ma Zéphire! je fuyais le bonheur!... Ma » Zéphire!... mon ange! plus notre aventure est ex- » traordinaire! et plus je te chéris! Je t'aimerai » jusqu'au tombeau!... Je renonce à toute idée » d'établissement, quelle qu'elle puisse être, et je » me borne à toi... Si j'ai quelque jour de l'ambi- » tion, ce ne sera que par un effet de ma tendresse » et de ton mérite!... »

Boudard et sa douce amie nous abordèrent alors : — « Vous êtes en conversation bien sérieuse! » nous dit l'actrice. — « Ha! répondit Zéphire, il me » dit les choses les plus obligeantes, et j'en suis » pénétrée! — Elle m'en a dit de plus obligeantes » encore! » m'écriai-je. — « Ho! les bons enfants! » — Vous vous ressemblez pour les sentiments, » Zéphire et vous, » dit Boudard à son amie; « vous » êtes actrice, et vous êtes honnête et sensible. — » Crains-tu, mon ami, de dire *tendre?* jamais ce mot » ne sort de votre bouche? — Mais il est pour vous » dans mon cœur, et pour vous seule, Mademoi- » selle. — Ha! voilà un mot charmant! » s'écria Zéphire. — « Je le trouve tel, » reprit l'actrice; « et je veux aimer Zéphire comme l'aiment Madame » Deschamps et Zoé; si je vous avais connue, c'est » dans mon état que votre ami vous aurait trouvée.

» — Je préfère le travail, » dit vivement Zéphire; « mon ami travaille; dans le cas où tout autre » moyen lui manquerait, j'aurai une boutique de » modes, que je conduirai, tandis qu'il s'occupera » de son côté : nous vivrons tranquilles, à l'ombre » des lois qui protégent les honnêtes citoyens. Le » soir, mon mari tiendra mes livres, comme fait » M. *Guisland* ceux de sa femme. Je suis économe, » laborieuse; il est rangé, intelligent : nous serons » bientôt à notre aise... Ha! que je serai heureuse, » quand!... » Elle s'arrêta, et rougit. C'était la première fois que je la voyais rougir. La pudeur commençait à naître; car Zéphire n'en avait jamais eu; on l'avait prostituée à l'amusement des hommes, avant l'âge où naît la pudeur...

Les deux autres couples nous voyant causer, et marcher lentement, parce que la nourrice s'était arrêtée pour allaiter l'enfant et que Suadèle ne la quittait pas, rétrogradèrent, en revenant à nous : — « Que dites-vous donc là? » nous demanda Mme Deschamps. — « Nous écoutons, » répondit Sidonie, « une petite ménagère, qui détaille d'avance les » affaires de son ménage futur. Elle allait, je crois, » parler de l'éducation et du mariage de ses enfants, » quand vous l'avez interrompue... Elle est réelle- » ment bonne à mettre en ménage; elle a des vues » très solides; en un mot, j'ai en elle la plus « grande confiance. » Elle répéta ce que Zéphire venait de dire. Ce qui plut beaucoup à Zoé, ainsi qu'à Mme Deschamps. Cette dernière s'empara de ma

jeune amie : — « Je veux causer avec elle seule à » seule, » nous dit-elle. Et elles allèrent ensemble... Renaud me dit : — « Je te devrai le lien le plus » fort qui nous attachera l'un à l'autre, Madame » Deschamps et moi... » Nous allâmes, Renaud de l'autre côté de Sidonie Mentelle, qu'il estimait beaucoup ! moi, à la gauche de Zoé; de sorte que les deux bras de ces belles furent pris. Pour Gaudet et Manon, ils étaient en arrière, encore plus éloignés que Suadèle et la nourrice, et paraissaient avoir un fonds de conversation inépuisable. Nous allions donc six de conserve, écoutant Loiseau, qui se mit à nous entretenir des phénomènes de la Nature. Il fut interrompu par sa Zoé, qui nous dit : « Voilà » Zéphire en d'excellentes mains ! Je ne connais pas » au monde de femme plus solidement vertueuse : » elle a un amant plein de mérite, que son mari l'a, » pour ainsi dire, forcée de recevoir de sa main; je » crois qu'elle l'aime; et cependant elle se com- » porte avec lui... comme si c'était un frère; c'est » tout ce qu'elle se permet... La voilà qui cause » avec Zéphire : je vous prédis que nous verrons » des fruits excellents de cet entretien, et de l'amitié » qu'elle témoigne à notre petite amie... Elle lui » donne des avis éclairés et prudents, sur plus d'un » objet, qui ne rendront Zéphire que plus aimable » aux yeux de son ami. »

Zéphire, en ce moment, se retourna, pour nous regarder en souriant; elle m'envoya un baiser; puis elle rendit son attention à la belle Deschamps.

— « Ce que vous venez de dire est de la plus » grande vérité, Mademoiselle ! » dit Loiseau à son amie ; « et je suis au comble de la joie de tout ce » qui se passe ! Nos bons amis, en venant nous » voir aujourd'hui, ont bien accru notre bonheur, » car tout ce qui arrive à mon ami Nicolas, m'arrive, » soit en bien, soit en mal. — Et moi, » lui dis-je, « quand un bien m'est arrivé, je ne l'ai tout entier » qu'au moment où tu le partages... Et quand c'est » un mal, le récit que je t'en fais le diminue de moi- » tié ! — Voilà deux vrais amis ! » dit Zoé. — « Ha ! » je la trouve enfin, » s'écria Renaud, avec cet enthousiasme pour le beau qui lui était naturel ; « je » la sens, je l'éprouve, cette divine amitié, que j'ai » toujours désirée !... Il faut nous mettre ensemble » tous quatre, et même tous cinq ; car ce grand » garçon-là » (montrant Gaudet) « me paraît d'un » bon caractère ; nous pensons de même, et ce que » vous dites, toujours... je le trouve dans mon » cœur. — Réunis, » dit Loiseau, « nous en ferons » mieux face à l'adversité... Ne songeons pas à la » fortune, elle n'est plus faite pour nous, mais au » bonheur... On peut le trouver dans la pauvreté... » Ha ! la cruelle Fortune ! elle m'a souri deux fois » (je dirais bien quatre en comptant celles de mon » ami), elle m'a souri, pour me tromper ; et je la » boude à présent ; je la bouderai, revînt-elle les » mains pleines, je la bouderai jusqu'à mon dernier » soupir. — La pauvreté, » dis-je, « est quelquefois » bien douloureuse ! — Oui, et j'en conviens...

» Mais aussi, quel bien ne procure-t-elle pas quelque-
» fois?... Ne lui soyons pas ingrats, mon ami,
» quand elle nous rend heureux!... Tu as lu dans
» le *Plutus* d'Aristophane (1) un bel éloge de la
» Pauvreté?... Ha! je n'en sentis jamais si bien la
» vérité, que dans la circonstance où nous nous
» trouvons aujourd'hui! Nous sommes pauvres : tu
» tombes malade; je te soigne; je ne puis te donner
» que le produit de mon travail; je partage, avec
» mon ami malade, le fruit de mes sueurs, mon
» sang, pour ainsi dire!... Quelle volupté! grand
» Dieu! (si mon gain avait suffi)... d'être, par mon
» courage et mon talent, le sauveur de mon ami!...
» Si j'avais été riche, j'aurais donné de l'argent qui

---

(1) J'invite à le lire dans la pièce citée, et je le placerais ici. Mais mon *Aristophane* s'est perdu, lors de mon déménagement, pendant le cruel hiver 1788-89, de chez *Pointcloud,* procureur au Parlement, rue *des Bernardins,* n° 10. Ce scélérat, sans autre cause que son caprice et la méchanceté profonde de son noir caractère, me donna congé, dans le temps où j'étais embarrassé de toute l'édition des NUITS DE PARIS, de celle des XXIV derniers volumes de la seconde édition des CONTEMPORAINES, etc. Mon déménagement me coûta plus de quatre cents livres. Et ce n'est là que le moindre tort. Un homme de lettres ne devrait jamais déménager, même pour être mieux. Précipité dans ma fuite de chez l'infâme Pointcloud, insulté gravement par son clerc *Foigny*, incommodé par la rigueur de la saison, je bouleversais tout; on gâtait, on détruisait, on perdait, on volait. Plus de mille écus de pertes me furent occasionnées... Et ce n'est pas le pis! Depuis sept ans (6 Mars 1795), je ne puis rétablir l'ordre, parce que je suis logé plus étroitement! retrouver mes livres, mes pensées éparses!... Et Pointcloud et son Foigny végètent heureusement, à l'ombre des lois protectrices des procureurs!

» ne m'aurait rien coûté; j'aurais payé une garde, » au lieu de le garder moi-même, et je me serais » cru généreux! Mais quel intérêt aurais-je pris à sa » convalescence, qui n'aurait pas été mon ouvrage? » Je l'aurais vue avec une sorte d'indifférence... S'il » eût été riche, mon ami m'aurait rendu, et il serait » quitte et froid, comme ceux qui rendent en argent » des services en argent; et peut-être ne serions- » nous plus amis. Au lieu que le besoin que nous » pouvons avoir l'un de l'autre, la bonne volonté » mutuelle déjà éprouvée, est un lien secret, qui » nous retient unis comme malgré nous. Mon ami » pense : Mais! ce Loiseau m'aime; il faut que je » l'aime, car... il m'a été donné par Madame Pa- » rangon, et il est... aussi un de ses bienfaits... — » Ho! ho! tu me secoues trop fortement, mon » ami, et le plaisir devient douleur! — Ha! que » jamais, » s'écria Loiseau, « une journée délicieuse » ne s'écoule, sans que son nom ne soit prononcé! » sans que sa mémoire ne soit pleurée. » J'étais à genoux, avant qu'il eût achevé, poussant des cris et fondant en larmes... Je fus prêt à mourir... Zéphire vole à moi, me soulève dans ses bras. Elle me rendit la vie... — « Je pleure l'amitié... » N'en sois point jalouse, Zéphire! — Ha! si c'est » ELLE... je la pleure avec toi!... — Avez-vous » observé, » s'écria Loiseau, « ce *thermomètre* de la » sensibilité, de l'amitié, de l'amour,... de tout sen- » timent bon et honnête?... Si j'avais voulu... Un » degré d'attendrissement de plus, et... je l'aurais

» tué... — Ha! ne le tuez pas! » s'écria Zéphire épouvantée, en se précipitant presque à ses genoux... Loiseau la prit par la main, et la remit à Mme Des- » champs : — « Emmenez cette enfant, sage per- » sonne... » Il avait l'air d'un dieu qui commande à la Nature. Il continua de me faire parler, ou penser, comme s'il ne se fût pas interrompu : « Et » je suis sûr, pensera de moi mon ami, que Loiseau » ne sera pas ingrat... Quand il me sert, comme il » l'a fait tant de fois, depuis sa maladie... comme il » l'avait fait avant... avec quelle chaleur! quelle » joie il éprouve!... Il est cent fois plus heureux par » les services qu'il me rend (car je connais sa belle » âme), que par ceux qu'il reçoit!... Si j'étais riche, » mes bons amis, sentirais-je, comme je le sens, le » prix des bontés de Mademoiselle Zoé? Qui m'as- » surerait qu'elle n'aime pas ma fortune, au lieu de » ma personne?... Ha! perfide richesse, vous n'em- » poisonnerez pas mon bonheur! c'est moi qui suis » aimé; car je le suis sans vous... Si mon ami était » né riche, aurait-il sa Zéphire? Aurait-il éprouvé » comme est le cœur de cette céleste enfant? S'il » n'avait pas été pauvre au dernier degré du besoin, » aurait-il senti le prix du sacrifice que lui fit » Zéphire? S'il avait été à son aise, dans un superbe » lit, aurait-il trouvé si douce la belle main qui l'ap- » propriait, le soulageait? Aurait-il eu cette déli- » cieuse promenade sur le quai *des Orfèvres,* mêlée » de crainte et d'espérance?... Aurait-il eu recours » à Zoé pour placer sa jeune amie? Les aurait-il

» liées par les services et les sentiments de la sainte » et douce amitié?... Non; il aurait peut-être, en » place de Zéphire, chef-d'œuvre de vertu, une fille » entretenue, qui le ruinerait, en se moquant de » lui... Et quand il aurait connu cette charmante » enfant! les richesses endurcissent l'âme; il se fût » cru d'un trop grand prix pour elle; il l'aurait » abandonnée!... — Ha! » s'écria Zoé, avec une naïveté touchante, « soyons toujours pauvres, et » jamais riches, puisque les richesses rendent ingrat » et dur! — Si Renaud était riche, » continua Loiseau, « comment saurait-il que cette femme charmante, qui sûrement dit d'importantes choses à » notre Zéphire, l'estime pour lui-même, pour son » mérite saillant, pour sa vertu sévère?... Si Boudard » était riche, où serait le charme de votre mutuel » attachement, Mademoiselle Sidonie? Où serait la » douceur et la gloire de la préférence qu'il obtient » dans le cœur d'une femme, qui pourrait aujourd'hui voir à ses pieds un millionnaire?... O Pauvreté! céleste Pauvreté! pardonne à des ingrats, » qui ne connaissent pas tes bienfaits! C'est par toi » que j'ai, dans le cœur de mon ami, un trésor de » chaleur et d'attachement! C'est par toi que j'adore » Zoé! C'est par toi que le sort de mon ami, en » amour, le met au-dessus des monarques : c'est » par toi que mes deux autres amis sont heureux! » Divine Pauvreté! reçois mon hommage!... Ha! » sans toi, mes amis et moi, nous serions aujourd'hui trompés par des hommes faux... victimes

» de femmes sans principes; nous serions tous » comme les riches que nous voyons, la dupe des » fripons, des intrigants, de nos maîtresses et de » nos valets... C'est par la Pauvreté que nous » sommes nous-mêmes; que notre existence mo- » rale est assurée. Personne ne nous flatte : si l'on » nous dit : *Je vous aime,* cela ne signifie pas : *Je te* » *trompe*... Bénissons la Pauvreté, mes amis! chan- » tons une hymne en son honneur; je me charge » de la composer. »

Tel fut le discours à jamais mémorable de ce cher ami. Boudard, Renaud et les deux dames l'écoutaient avec attendrissement. Quand il eut cessé de parler, le silence continua... Il m'enlaça de ses bras, et nous marchions ainsi.

Zéphire et Mme Deschamps nous rejoignirent enfin. — « Ha! si vous l'aviez entendu! » s'écria Sidonie, en montrant Loiseau; « jamais, peut-être, » on n'entendra rien d'aussi encourageant... Cet » homme est un dieu consolateur!... — Je le sais » bien, » répondit Zéphire; « sa vue seule inspire » de la confiance. — Vous venez d'avoir avec cette » belle dame, » interrompit Loiseau, « un entretien » plus intéressant encore? — Ho oui! » dit Zé- phire, « bien intéressant!... Madame est la bonté » même pour moi. — On ne peut être avec vous » que justice, » répondit la belle Deschamps... « Ne » soyez pas inquiet, » ajouta-t-elle en me regardant, « il ne s'est rien dit contre vos intérêts. — Au con- » traire, Madame; tout ce qui lui est avantageux

» me l'est au double. — J'en serai plus digne de » toi... de vous, » dit Zéphire, en se reprenant de m'avoir tutoyé, ce qui fut un trait de lumière sur la conversation qu'on venait d'avoir; « mais je vous » aimerai, je crois, davantage. » Nous vîmes alors clairement que la décente Deschamps venait de donner à Zéphire des leçons de circonspection et de virginalité; sans compter beaucoup d'autres plus importantes encore, quoique celles-là le fussent infiniment, à cause du premier métier de la jeune personne.

Gaudet et Manon nous voyant tous ensemble arrêtés en cercle (car Zéphire, en un clin d'œil, avait été prendre Suadèle, l'enfant et la nourrice), revinrent auprès de nous. La conversation prit alors un ton de gaîté, qui raffermit les cœurs trop sensibles. Ensuite les six dames se réunirent, sans doute pour avoir certains détails de l'entretien de la belle amie de Renaud avec Zéphire. Zoé nous dit : « Nous » vous laissons pour quelques instants. » Et elle alla rejoindre ses compagnes en menant par la main Manon, que Gaudet semblait vouloir retenir..... Aussitôt Loiseau fut le premier à nous engager à nous divertir en jeunes gens; c'est-à-dire à grimper au faîte des collines, pour en descendre avec rapidité; à jouer au disque ou au palet, à tenter des tours d'adresse, etc.

L'appétit nous vint : mais Loiseau l'avait prévu, et il ne voulait pas que nous allions avec nos dames dans les guinguettes voisines. Un homme chargé

(mon hôte) parut au signal que lui fit Loiseau monté sur une des buttes. L'afficheur-fruitier vint poser sa hotte et son panier dans un fond ; Loiseau en tira les provisions, qu'il étala, une nappe étant ajustée sur l'herbe et la mousse d'une petite esplanade. Deux de nous allèrent chercher les dames, tandis que les trois autres arrangeaient leurs places, en les couvrant d'une toile apportée exprès, pour qu'elles ne gâtassent pas leurs robes. On s'assit commodément, chacun selon son cœur, et nous fîmes, au grand air, un souper délicieux ; car il était près de sept heures. On sait que le vin est dix fois meilleur quand on a la gorge hâlée; que le pain a un goût plus savoureux, quand la faim l'assaisonne : nous mangeâmes tous, et les dames elles-mêmes, avec un appétit vorace. Le repas ne fut pas long; on n'y discourut point. Mais lorsque nous fûmes rassasiés, il faisait encore grand jour; nous formâmes un cercle autour de Zéphire, à laquelle mon hôte avait apporté sa harpe, Loiseau tira de sa poche l'HYMNE A LA PAUVRETÉ, toute notée, et il lui dit : « Jeune et tou- » chante Zéphire, sublévatrice du pauvre, c'est à » vous qu'il convient de chanter sur la harpe cette » hymne que le pauvre *Losolis* a composée, à la » louange de sa déesse. » Zéphire préluda, et comme sans doute elle était prévenue, elle chanta sans hésiter, en s'accompagnant :

Honneur à notre Déité!
Reçois, divine Pauvreté!

Notre offrande, avec notre hommage,
Dans le pur et simple langage
Qu'aux amis de l'humanité
La reconnaissance a dicté! *(fin)*

Tu fais l'Heureux, tu fais le Sage;
Sous un aspect dur et sauvage,
Tu ne renfermes que bonté!
C'est au sein de l'adversité
Que tu redoubles le courage
De la véritable Amitié!
Tu sais ennoblir la pitié;
Ce n'est plus un vain étalage,
Un grimacier échafaudage
De fasteuse charité;
C'est un sincère témoignage
De douce cordialité.

Honneur, etc.

Nous répétâmes tous ensemble les six premiers vers, et nous demandâmes le *bis*. Zéphire chantait admirablement. M^lle^ Mentelle l'accompagnait, et Loiseau faisait la basse. Nous trouvâmes l'Hymne encore plus belle, à cette seconde fois. Aussi fut-elle recommencée dix, et nous finîmes par y faire tous notre partie, à l'exception de Gaudet. — « Vous avez » tous chanté, » nous dit-il; « moi, je me suis ré- » servé pour ma composition. Il y a plus de trois » mois, sans mentir, que je suis à... chercher pour- » quoi ces deux couplets ne sont pas bons, puisque » celui qui les avait faits les a déchirés et jetés; je

» les ai donc ajustés et corrigés à ma manière, et » j'ai fini ce matin, » ajouta-t-il, en s'essuyant le front. Tout le monde s'écria : — « Voyons ? voyons ? » Gaudet toussa, cracha, se moucha, et pria Zéphire de lui donner le ton, en tirant quelques sons des cordes. Il commença, sur un air adapté par lui, d'après une réminiscence de

Peut-on trouver du mal à ça?

mais rendu traînant et lamentable, en dépit de sa gaîté. Voici les paroles :

Il était deux pauvres enfants,
Qui n'avaient ni le sou, ni la maille :
Or, l'un des deux tomba malade,
Et bien malade, sans argent!
Le jour, la nuit, l'autre travaille,
Bien douloureux, bien attristé!
O Pauvreté!
Tu fis sa gloire!
Car dans l'histoire
Sera chanté.

Au fort de leur calamité,
Vint chez eux une jeune fille,
Ayant bon cœur, vive et gentille,
Qui leur a fait la charité!
Sa sœur avec elle boursille,
Et le présent est augmenté.
O Pauvreté, etc.

On fit à la romance de Gaudet le même honneur qu'à celle de notre coryphée; on corrigea les paroles

sur l'air, et les dames parvinrent à la chanter, sans tordre la bouche. — « Ha! si j'avais eu le temps, » l'esprit et la facilité de Nicolas, j'aurais fait dix » couplets!... Mais les autres sont pour l'année qui » vient, à pareil jour... Je suis le précepte d'Horace, » je relime longtemps ce que je fais... Croiriez-» vous que les deux derniers vers du second » couplet m'ont coûté six semaines? Encore ne » sont-ils qu'une conjecture. — Ils expriment une » réalité, » dit Zéphire. — « Ha! que je suis heu-» reux! » s'écria Gaudet; « en ce cas, ce sont deux » vers de génie. — Laissez-nous donc vous louer, » lui dit Renaud. — « Moi? je m'en garderai bien! » Ho! vous y allez trop chichement! » repondit vivement Gaudet. « D'ailleurs, personne ne sait ce » que cet ouvrage, mon chef-d'œuvre, mon unique, » m'a coûté de peines et de soins, c'est bien le » moins que je puisse le louer!... Mon procureur, » *Monsieur* ou *Maître* Fardeau, a trouvé bons mes » deux couplets! Il n'y a pas travaillé, au moins!... » Ils lui ont fait plaisir; car il a dit que je marquais » du talent autant... que lui... »

La nourrice, qui venait prendre congé de nous, interrompit Gaudet. Loiseau prit ma fille dans ses bras, et, l'élevant vers le ciel: « Enfant de l'amour » et de la vertu! » dit-il, « qui seras un jour belle » comme ta mère! n'entre dans le monde que pour » son bonheur et le tien! Tu apprendras un jour de » Zéphire, de Zoé, d'Élise Leriche, de Sidonie, de » Suadèle, de Manon Blaisot, que ton sexe est

» l'instrument du bonheur, et qu'une femme est » nulle, si elle ne rend un homme heureux!... Te » bénisse le Ciel! et que de toi sorte la Félicité!... » — Ainsi soit-il! *Amen!* » criâmes-nous tous. Chacun fit un petit présent à la nourrice, et un de nos carrosses la remena.

Nous sentîmes tous à la fois le désir d'un entretien particulier, et la même idée vint tacitement à chaque couple. On s'éloigna insensiblement les uns des autres, la compagnie se divisa en six groupes, ou six *duo*, et nous nous étendîmes sur la pelouse, aux pieds de nos Belles. J'étais avec ma Zéphire, mollement appuyée sur moi; Loiseau était à côté de Zoé, qui tenait un bras nonchalamment passé sur son épaule; Renaud et Élise Leriche s'étaient adossés à une meule de luzerne coupée; Boudard avait suivi Mlle Mentelle, ils étaient dans une petite fondrière; Gaudet et Manon étaient plus éloignés de nous, et hors de notre vue, mais très exposés à celle des gens qui descendaient le sentier qui suit la pente de la butte; enfin, Suadèle, d'abord entraînée par Manon, revint à Zéphire et moi... Chacun, dans ce moment, où l'âme n'est si contente que parce que le corps est sans besoins, jouissait de son existence de la manière la plus délicieuse, puisqu'il en jouissait avec l'objet de son amour... Loiseau, toujours mis un peu en précepteur, s'était placé devant Zoé; ils causaient affectueusement. Je tenais pressées de chaque bras Zéphire et Suadèle, qui presque enlacées, se disaient et m'adressaient des

douceurs; ce qui fit que Zéphire, dans un élan de tendresse s'écria : « Non ! si je mourais, mon ami » ne perdrait pas le bonheur ! je lui laisserais une » autre Zéphire dans ma Suadèle-Amélie !... Si tu » savais comme elle est contente, quand tu te fais » entendre le soir ! elle l'est autant que moi... Sou- » vent elle chante, avant ton arrivée, ou :

Il est encore des Belles
D'un cœur simple et sans fard :

» ou :

Quand Hébé servait les Dieux à table,

» pour détourner l'attention que nos compagnes » auraient pu me donner, lorsque je chanterais, à » ton arrivée dans notre rue... Elle t'aime; elle me » l'a dit; et loin d'en être jalouse, c'est ce qui me » fait l'aimer davantage; nous ne parlons que de » toi. » Et elle caressa dans mes bras Suadèle, assez vivement émue pour laisser couler des larmes. Zéphire à demi voix :

Ha ! quels charmes
D'essuyer les larmes
De l'objet aimé, qu'il verse pour nous !
C'est sans doute,
Et quoi qu'il en coûte,
De tous les plaisirs, le plaisir le plus doux...

Renaud, d'abord à une distance convenable d'Élise, était graduellement parvenu à la tenir presque dans

ses bras; Boudard et Sidonie, qui devaient être huit jours sans se voir, parce que le premier travaillait dans une typographie clandestine, avaient tant de choses à se dire, qu'ils se parlaient par tous les sens à la fois... Gaudet et Manon pouvaient avoir une position encore plus expressive, à en juger par les dispositions connues du premier, et la facilité naturelle à la seconde. Zéphire, quoique attentive à ce que je lui disais, portait souvent les yeux sur la foule, qui semblait s'amasser devant nous; elle me dit : — « Voilà bien du monde sur la butte ! — Mais, » oui ! » dit Suadèle. Je levai la tête, et considérai la foule; puis ramenant sur elles mes regards charmés, je leur dis : — « Je ne vois que vous... O ma » Zéphire, notre liaison est l'ouvrage du Destin ! » Ce ne fut pas de moi-même que je levai les yeux » sur votre fenêtre, que je les tins fixés sur vous » seule » (je ne la tutoyais presque plus, depuis son entretien avec Mme Deschamps), « en parcourant la » rue *Jean-Saint-Denis*, et que je ne pus m'empêcher de monter chez vous ! Un pouvoir invisible » me conduisait; c'était la Nature elle-même qui me » dirigeait vers l'objet qui m'était destiné ! — Le » croyez-vous, mon *ami* ? — Si je le crois, *ma fille !* » c'est la vérité. — Ha ! que je suis heureuse !... » Ma chère Suadèle ! conçois-tu mon bonheur ? » c'est la Nature qui nous a donnés l'un à l'autre !... » Mon *ami !* si vous saviez comme je me trouve » contente chez ma maîtresse ! libre d'être honnête » comme je le veux ! comme je l'aurais toujours

» voulu! de me voir traitée par tous les hommes » avec une politesse... que je ne connaissais pas, » avant de vous avoir vu, *mon ami!*... Et ma bonne » maîtresse! et mes bonnes amies! et toutes mes » compagnes! Et ma Suadèle! si sensible, si obli- » geante, si généreuse envers une jeune infortunée! » — Ha! » dit Suadèle, « je dirai bien à maman » qu'elle ne connaît encore que la moitié de ton » mérite et de ton bon cœur!... Mais que je ne » t'interrompe pas, ma bonne amie... » Zéphire re- prit : — « En considérant ces avantages, je pense, » et je dis souvent à Suadèle : C'est à mon ami que » je dois la situation heureuse où me voilà!... Je » sais un peu la musique : tous les soirs, je repasse » mes leçons avec mes compagnes, et ma chère » Suadèle est à présent aussi savante que moi. Nous » exécutons de petits concerts, toujours sur les » couplets que m'a faits *mon bon ami,* entre autres » cette hymne, que tu m'apportas à ta troisième » visite :

O Vénus! que de charmes!
Il faut rendre les armes
A cette jeune Beauté!
Vénus! c'est ton image;
Pour Percy (1) c'est le gage
Que Vénus n'a point quitté
Ses traits, ni son visage :
Tout à sa fille est resté!

(1) Mère de Zéphire.

TOUS TROIS. O Vénus ! que de charmes !
Il faut rendre les armes
A cette jeune Beauté !

ZÉPHIRE. Je suis l'oiseau qui vole,
Pour éviter l'autour :
Mais ce qui me console,
C'est l'Amour !

TOUS. O Vénus ! etc.

ZÉPHIRE. Je suis comme la rose,
Bouton qui va fleurir :
Empêchez de la cueillir,
Et qu'un téméraire n'ose
La flétrir !

O Vénus ! etc.

ZÉPHIRE. Sur moi gronde l'orage,
Je l'entends retentir !
Qui peut me garantir
De son cruel ravage,
L'alentir ?

O Vénus ! etc.

ZÉPHIRE. Je suis l'oiseau qui vole, etc.

Ici, Zéphire s'interrompit, et portant les yeux sur le groupe de la butte, qui s'était formé au-dessus de nous comme un orage, elle dit : — « Écoutez ! » *Ho hé ! Monsieur l'abbé ! Ho hé !* criait la foule, en nous regardant... C'est qu'on prenait Loiseau pour un abbé ; outre que, vu de la butte, il paraissait, par une erreur d'optique, dans une situation très parti-

culière avec Zoé. Nous devions être vus tous cinq sous un point de vue à peu près aussi avantageux, surtout Gaudet et Manon, qui peut-être n'en imposaient pas aux yeux... J'étais le seul qui, en ayant deux, paraissais devoir être hors de soupçon ; mais peut-être n'en étais-je que plus scandaleux... Cependant on n'en voulait qu'à l'abbé prétendu. J'avertis mes camarades : — « C'est à nous que ces cris » s'adressent ! » leur clamai-je. Loiseau se leva, en rougissant, sur l'observation que je lui fis, qu'il était désigné. Nous nous mîmes sur pied tous les douze, car nous appelâmes le fruitier. Aussitôt dix à douze gaillards du groupe de la butte, qui ne voyaient que la moitié de notre nombre, se detachèrent, et fondirent de notre côté. Boudard, haut de six pieds un pouce, auquel celui qui l'employait en une typographie clandestine, avait fait donner l'uniforme de sergent aux Gardes, dédaignait de fuir ; Renaud, qui n'avait pas cinq pieds, mais fort et trapu, avait encore plus de courage ; Gaudet, *Borroméen* de cinq pieds huit pouces, était notre autre géant : il enflait ses larges naseaux, comme un étalon qui aspire les cavales. A moi, c'était mon avis d'attendre, pour voir un peu ce que ces curieux avaient à nous dire. Mais Loiseau, plus sage, nous fit observer que nos dames ne devaient pas être vues, à cause de l'erreur où étaient ces gens. Ce motif, qui devenait encore plus puissant, relativement à une femme aussi connue que le devaient être Élise Leriche (M^me^ Deschamps), l'actrice, et peut-être Manon, sur lesquels

on aurait fait cent contes, ce motif nous détermina sur-le-champ. Nous prîmes entre les vignes et les arbustes : Loiseau conduisait les dames, comme un troupeau timide, et nous faisions l'arrière-garde; Gaudet et le fruitier (ce dernier muni de la broche qu'il avait apportée pour faire rôtir notre souper chez la nourrice), restant jusqu'à vingt et trente pas seuls à la queue. Parvenus à une maison bourgeoise, nous demandâmes qu'on nous permît de nous y reposer. Les maîtres nous l'accordèrent avec la plus grande politesse. Mais Gaudet ni le fruitier n'étaient entrés avec nous, et Loiseau en paraissait inquiet, lorsque nous entendîmes des cris... Nous courûmes, c'est-à-dire, tous les hommes, au secours de notre camarade, en suppliant les dames de ne pas se montrer, telle chose qu'elles entendissent, Zéphire exceptée!... Aussi nous suivit-elle. En arrivant sur le champ de bataille, nous trouvâmes deux hommes hors de combat; un troisième, grand et fort, saisi par Gaudet, qui le renversa devant nous; un quatrième à genoux, et le fruitier feignant de le vouloir embrocher; outre six à sept poltrons qui regardaient d'un peu loin, et qui s'enfuirent, en nous voyant accourir. Nous séparâmes Gaudet et son adversaire; le fruitier se mit à rire, et son embrochature s'enfuit à toutes jambes; les deux éclopés se traînèrent comme ils purent, et le combat finit faute de combattants. Les gens de la maison nous regardaient des fenêtres, et à notre retour, ils s'informèrent des causes de la rixe. Gaudet, un peu en-

sanglanté, s'essuyait; de sorte que Loiseau prit la parole, pour conter modestement pourquoi nous avions été poursuivis, et, par son récit, il nous concilia l'estime, la considération. Nous sortîmes aussitôt, pour aller rejoindre nos fiacres que le fruitier avait fait avancer vis-à-vis sur la grande route, remerciant les honnêtes gens qui nous avaient reçus...

Gaudet, en regardant nos carrosses, raconta comment il avait été assailli par les deux plus agiles de la troupe, criant : « *Ho hé! Ho hé!...* » comment il avait ralenti sa marche pour les attendre; comment il les avait échinés de deux revers; comment le grand homme était venu à leur secours, ce qui l'avait obligé de l'accoler; comment le fruitier, avec sa broche, en avait arrêté, contenu un quatrième, qui venait à l'aide du grand homme, etc. Nous montâmes en voiture, et nous remîmes les dames chez elles, en commençant par Zéphire, Suadèle et Manon, auxquelles nous promîmes le bonsoir musical à notre retour. Il était plus de onze heures lorsque nous eûmes reconduit M^lle^ Mentelle. On renvoya les fiacres, et M^lle^ Zoé revint à pied avec tous les hommes.

A la sortie de la rue *Christine,* je chantai :

Holà! Dormez-vous encore?
Belle Elvire, éveillez-vous :
C'est l'amant qui vous adore...

Zéphire et toutes ses compagnes, auxquelles elle venait de donner leur leçon de musique, vinrent à

leurs fenêtres. Alors Loiseau chanta le premier couplet du vaudeville de ma composition, convenu pour cette soirée-là :

Un vieillard.

J'admire la belle Nature,
Le matin, le soir d'un beau jour!
J'aime la flamme douce et pure
Qu'allume un vertueux amour;
A voir la fougueuse Jeunesse
Aisément se laisser charmer,
Et parfois la lente Vieillesse
Ressayer du plaisir d'aimer.

Suadèle.

J'admire cette sensitive,
Qui redoute l'attouchement :
J'aime cette Beauté naïve,
Qui sait modérer son amant :
J'aime celle qui peut mieux faire,
Et sans danger charmer les cœurs :
Mais par dessus tout je préfère
Celle qui conserve les mœurs.

Boudard.

J'admire au sein de la détresse
L'incorruptible probité!
Dans une bouillante jeunesse
La prudente sagacité :
J'aime, dans la grande richesse,
La douce libéralité;
Dans une sensible maîtresse,
La noble générosité.

Zéphire.

J'admire comment la Vieillesse
Montre toujours tant de penchant
Pour cette indocile Jeunesse,
D'un cœur volage et si méchant!
Il est moyen, Messieurs et Dames,
De rencontrer un sort plus doux :
Unissez vos égales trames,
Faites du bonheur entre vous.

(Couplet applaudi par le voisinage aux fenêtres.)

Couplet que je chante du ton nasillard d'une vieille sous une porte un peu éloignée :

J'admire comment tout le monde
A du goût pour ces minois-là!
Certes! ce n'est pas que je fronde!
Mais, comment soutenir cela?
J'aimerais un homme paisible,
Qui s'attachât tout bonnement :
Une laide est persuasible,
Et donne plus au sentiment.

Manon.

J'admire avec quelle prudence
Un homme sage nous conduit!
J'aime en tout sa prévoyance,
Et l'heureux succès qui la suit :
Que l'époux auquel je me donne
Ait ma confiance, ma foi,
Mon cœur, ma main et ma personne :
Voilà le vrai bonheur pour moi.

Gaudet.

J'admire, moi que rien n'étonne,
Le doux Objet de mes amours... *(Il n'achève pas.)*

Renaud.

J'admire la Beauté touchante
Qui pour jamais me fixera... *(Il cesse.)*

Zoé.

J'admire la force de l'âme;
J'aime un cœur d'amour agité,
Qui brûle d'une vive flamme,
Dès que l'amant l'a mérité :
J'espère la persévérance
De mon sage et tendre vainqueur,
Et j'adorerai l'indulgence
A laquelle je dois son cœur.

Nous cessâmes nos chants, pour ne pas interrompre le voisinage, quoiqu'il y prît plaisir. Zéphire nous envoya un baiser, sans parler. Et nous entendîmes, en nous retirant, qu'elle chantait :

J'allons dans la prairie
Nonchalamment;
A présent,
Je n'avons pour compagnie
Qu' mon troupeau seulement, etc.

Presque au coin de la rue *Pavée (a)*, je chantai

Addio, addio! ma douce amie !

(a) Aujourd'hui rue Séguier. *(N. de l'Édit.)*

Après avoir remis Zoé à sa demeure, rue *Garande,* nous rentrâmes chacun chez nous, Loiseau rue *de la Huchette,* Gaudet rue *des Lombards,* Boudard rue *de Charenton,* Renaud rue *de Bourbon* (faubourg Saint-Germain) *(a),* enfin moi rue *Sainte-Anne.* Et cette heureuse journée fut finie... Mais l'ivresse s'en prolongeait toute la semaine... Et, aujourd'hui, je paie ces plaisirs délicieux par des larmes!... Ami Lecteur! que penses-tu que je dusse éprouver, lorsque, vingt-deux ans après, trompé, trahi par SARA, je me trouvai, dans ce même canton, à dîner chez mon rival, *Blanchard-Lavalette!...* Je quittai la table pour aller respirer dans un corridor qui donnait sur la campagne; je vis passer des amants tenus par leurs amantes fidèles, et mon cœur se gonfla; je jetai les yeux sur les coteaux consacrés par Loiseau, par Zéphire, et je fondis en pleurs...

Nous fîmes plus d'une fois cette partie, qui avait plu infiniment aux dames. Renaud en était si enchanté qu'il en mit un jour son ami Deschamps, mari d'Élisabeth Leriche, et un frère de celle-ci avec sa prétendue. La conduite de Deschamps, qui donnait un amant à sa femme, était assez singulière. Voici comme il nous en expliqua les motifs : dans un quartier aussi scabreux que celui du Carrousel, et avec une aussi belle femme que la sienne, il n'avait pas douté qu'on ne tendît des pièges à sa

---

(a) Rue Bourbon-le-Château, près la rue de Buci. *(N. de l'Éd.)*

vertu; il l'avait donc liée lui-même avec un homme qui avait des principes, et avait contribué de tout son pouvoir à le faire aimer; parce, disait-il, que *de deux maux il faut choisir le moindre.* Il lui donnait pour amant un honnête homme, dans la vue de l'empêcher d'être séduite par un scélérat. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il ne fut pas trompé dans son attente (mais je ne conseille à personne de l'imiter : les Renaud, les Loiseau, étaient des hommes uniques, et jamais depuis je n'en ai retrouvé; pas plus que des Colette, des Zéphire, des Madelon Baron, des Edmée Servigné, des Colombe, des Marianne Tangis). Il résulta de la liaison de Mme Deschamps avec un homme à principes, qu'il ne la séduisit pas et qu'il empêcha qu'un autre n'eût accès auprès d'elle...

Le jour que Deschamps fut des nôtres, Renaud lui avait donné pour compagne une petite personne très agréable. C'était une dame *Werkawin,* épouse du prote des *Galeries du Louvre*; Deschamps la trouva fort à son gré, à ce qu'il nous parut : sans doute à cause de sa vivacité, de son petit tempérament *Cléopatrin,* qui toujours se mettait en évidence après dîner. Leriche, frère de Mme Deschamps, était avec *Rosalie Guisland,* sœur de Suadèle : sa mère l'avait confiée à sa future belle-sœur... C'est à l'occasion de cette jeune personne qu'arriva le petit épisode raconté dans LA MALÉDICTION PATERNELLE : le jeune homme, qui était dans le *Génie,* voyant la bonne intelligence, l'honnête liberté, qui régnaient

dans notre petite société, crut que nous étions tous, et même la sœur, des amants heureux, qui, par raffinement, gardions quelque décence; il se comporta très librement avec sa future, en lui citant de notre conduite ce qu'il n'avait pas vu. Loiseau l'entendit, et, nous ayant engagés tous à le surprendre, il lui fit, devant nous, une très grave remontrance, dont sa sœur remercia M. Loiseau. Voilà le trait, tel qu'il arriva : je pouvais mettre du roman dans mes autres Ouvrages; mais ici je suis obligé de rétablir la vérité...

Le soir de cette partie, sachant que Mme Guisland n'avait pas été à la campagne, suivant son usage, nous remmenâmes tous ensemble ma Zéphire, Suadèle et Rosalie; la marchande fut flattée de voir ses filles et ses élèves aussi bien accompagnées; car elle estimait infiniment Mme Deschamps et Mlle Zoé. Les trois dames, auxquelles se joignit la sémillante Werkawin, se parlèrent toutes quatre en particulier; après quoi nous vîmes Mme Guisland embrasser deux fois Zéphire... Elle me recevait toujours bien; mais après cet entretien avec les deux dames du Carrousel, les amitiés qu'elle me fit eurent quelque chose de plus affectueux... Rosalie m'en laissa entrevoir la raison : c'est que Zéphire, dans ses conversations particulières avec Mme Deschamps et Zoé, avait répondu à certaines questions : — « Je n'ai pas à me » défendre des attaques de mon ami. Par respect » pour la maison où je suis, pour mon honnête » maîtresse, pour mes aimables compagnes ses

» filles; par attention pour moi-même, plus obligée » qu'une autre à une conduite réservée, mon ami » ne me demande rien qui puisse blesser la délica- » tesse des autres ou la mienne. A dater de votre » entrée ici, me disait-il hier soir, vous êtes de- » venue une jeune personne chez ses honnêtes pa- » rents, sous les yeux desquels je la recherche pour » le mariage; je dois vous respecter, comme devant » être un jour la mère de mes enfants; je dois vous » préserver, comme ma compagne, de toute fai- » blesse et de tout ce qui pourrait faire rougir une » autre moi-même. Ma fille, nous n'avons qu'un » honneur à nous deux : t'avilir, c'est m'avilir moi- » même. Je t'honorerai, pour m'honorer; je te res- » pecterai, comme je dois me respecter, et la chas- » teté de ton corps est la chasteté du mien... Voilà » ce que m'a dit mon ami. » Et voilà ce qui avait fait embrasser Zéphire, et traiter avec plus de considération son *ami*.

Tous les dimanches furent à peu près une répétition de ces deux-ci. Lorsqu'il faisait mauvais, nous lisions en commun quelque ouvrage rare et piquant; Boudard et Renaud nous en fournissaient; le local était ou chez Renaud, bien logé, ou chez Sidonie Mentelle, ou chez Zoé; les jours de garde de Zéphire, chez Mme Guisland, qui nous cédait son salon. Nous avions toujours Suadèle et Rosalie, mais lorsque nous tenions salon chez Mme Guisland, toute la famille st ses élèves étaient de la séance et du goûter, après lequel nous jouions à des jeux de so-

ciété; ou nous allions au spectacle, avec des billets donnés.

On connaît mon caractère : cependant, quoique environné de très jolies personnes, dans ces parties, je ne fus jamais tenté de faire à Zéphire la moindre infidélité; non par vertu, je ne crois pas que j'en eusse assez pour cela, mais par un sentiment de tendresse inexprimable, plutôt qu'à raison de ce que Zéphire réunissait au plus haut degré tout ce qui pouvait me plaire, jolie figure, physionomie douce et délicate, des yeux mignards, vifs, et cependant modestes, une bouche comme le bouton de rose qui commence à s'entr'ouvrir, la gorge parfaite (sa mère l'avait eue superbe !), une taille céleste, une jambe fine sans être sèche, le pied le plus mignon et le mieux fait, comme le prouve celle de ses chaussures que j'ai conservée; un goût exquis dans sa manière de se mettre; de beaux cheveux, fins comme ceux de Madame Parangon (1), mais

(1) J'ai observé que toutes les familles de Basse-Bourgogne à fond Gaulois, comme la mienne des deux côtés, celle Collet, celle Rameau, celle Daugy, celle Champeau, celle Disson, celle Tilhien, celle Droin, celle Doré, et le reste, ont les cheveux blonds dans l'enfance, cendrés, châtains ou bruns, après l'adolescence; ce qui prouve que ce sont les vrais aborigènes du pays : au lieu que les Dondenne, les Parangon, aux cheveux noirs comme des Jalofs, à la face blême, plate, large et laide, me paraissent d'origine Tartare...

Il se présente ici à mon esprit une autre observation absolument disparate : c'est sur le goût des tailles minces, que j'avais et qui est très ordinaire à Paris. Il n'est extrême

d'un blond doré; une voix douce, harmonieuse et touchante; un parler qui remuait l'âme; un caractère doux, obligeant, aimant; un tempérament de feu, comme Madame Parangon, mais qui, de même, se fondait en tendresse; des talents agréables; et... un amour sans bornes. Cette dernière perfection n'est pas ce qui nous rend constants, nous autres hommes, mais c'est ce qui nous rend heureux. J'ai souvent éprouvé ce que me disait, longtemps après, mon rival pour Sara, Blanchard-Lavalette : « Quand » nous sommes sûrs d'être aimés, nous courons » volontiers après les autres femmes; nous sommes » gais, enjoués, coquets. Notre maîtresse paraît-elle » disposée à l'inconstance? nous devenons auprès » d'elle de l'empressement le plus exact; notre fidé- » lité veut être scrupuleuse; et nous ne songeons » pas que cette conduite impatientante précipite son » inconstance, au lieu de l'arrêter. » C'était un rusé coquin, que ce Lavalette, le *Passepartout* de la 184e *Contemporaine*, censeur secret, ami des *Dhemmery*, des *Desmarolles*, des *Lenoir*, de tous les tyrans et de leurs espions, espion lui-même !... Ce n'était donc pas la fidélité, la tendresse vive de Zéphire, la préférence exclusive et flatteuse qu'elle me donnait,

---

que dans les hommes inconstants par caractère, ou peut-être produit-il l'inconstance, par la raison physique qu'il doit dégoûter d'une femme enceinte. Un homme de ce goût, assez raisonnable pour vouloir toujours aimer sa femme, avait imaginé de partir, sous un autre prétexte, à la fin du troisième mois, pour ne revenir que trois mois après le rétablissement des couches.

qui me rendaient fidèle; c'était un sentiment... paternel... Je ne la voyais face à face que les samedis soir, les dimanches et les fêtes; mais j'étais journellement heureux par elle. Comme on l'a vu, tous les soirs j'allais me faire entendre; je voyais, sans qu'elle s'en doutât, la joie que lui causait mon signal! Quelquefois, avant de le faire, j'examinais ma jeune amie. Je la voyais fort attentive, un peu inquiète, parlant peu à ses compagnes, ou point du tout. Le signal partait. Un élan de joie; un sourire vif; un regard du côté du vitrage : elle entr'ouvrait son rideau sans se retourner; elle devenait sémillante, tous ses mouvements exprimaient le plaisir, le ravissement!... Ces moments du soir étaient aussi heureux que mes dimanches, où j'étais auprès de Zéphire, où je lui parlais; et le charme de l'attente de ces heureux moments embellissait toute ma journée. S'il pleuvait, je ne manquais pas pour cela : et alors je voyais ma Zéphire, après l'explosion de sa joie, exprimer, par quelques gestes compatissants, le désir qu'elle aurait de me soustraire à l'orage. Dans les commencements, c'était l'air le plus nouveau, que Zéphire ne savait pas encore, qui me servait de signal. Comme la rue est fort solitaire, j'avais la plus grande facilité. Les compagnes de Zéphire prêtaient l'oreille ainsi qu'elle; mais seule ma jeune amie avait le secret, qu'elle ne communiqua jamais, si ce n'est à sa chère Suadèle, après qu'elle eut été de nos parties. On ne me soupçonnait pas du tout, puisque j'avais la liberté

d'entrer, et que j'étais toujours bien reçu. D'ailleurs, comme on ne me voyait jamais les jours de travail, on me croyait occupé à ces heures-là... Lorsque je craignais que ma voix pleine ne fût reconnue, je m'approchais du carreau de Zéphire, et je lui chantais à demi-voix, sur de la musique qui me venait par réminiscence de l'*Opéra*, des *Italiens*, ou du théâtre des *Vaudevilles*, des paroles que je composais sur-le-champ, et qui étaient un vrai discours en prose, modulé quelquefois très agréablement. Elle m'écoutait avec attention, et me répondait par un signe, que j'entrevoyais, ou par un air, qu'elle paraissait chanter indifféremment. Si quelque curieux sortait de la maison, j'avais l'œil et l'oreille alertes, et je m'éloignais, avant d'être reconnu. J'étais d'ailleurs emmitouflé dans un manteau à l'Espagnole, que je ne montrais jamais chez M^me^ Guisland... Je préviens que rien n'est plus facile dans nos langues modernes non accentuées, que d'y ajuster des notes, et je suis persuadé que la prose serait aussi commode au musicien de génie, peut-être plus que les vers. J'ai observé cent fois, qu'animé par la passion, il me venait des *passages* d'autant plus mélodieux ou chantants, que c'était le sentiment et la portée naturelle de ma voix, sans gêne de rime ni de mesure (quoique souvent la rime s'y trouvât), qui réglaient et les modulations, et les octaves; tout était parfaitement d'accord avec ce que je sentais, les dièses, les roulades, les cadences perlées; c'était la nature même qui m'ins-

pirait. Je regrette aujourd'hui de n'avoir pas engagé mon ami Loiseau à noter quelques-uns de ces *impromptu*, tandis que je les chantais ; ils auraient donné des exemples d'une musique sentimentée, telle que je n'en ai jamais entendue ; mais que j'ai cru trouver en partie dans celle du chevalier GLUCK, ou dans quelques-uns des airs de GRÉTRY, surtout dans ceux de la mauvaise pièce des *Deux Avares*, et dans l'air charmant des *Deux Jumeaux de Bergame*, qui est absolument dans mon genre. [L'orfévre Rigal pourrait se rappeler qu'un soir de pluie, il entendit une voix, sous le balcon de son entresol, qui mélodiait à demi-portée : il en fut enchanté ; car il s'écria plusieurs fois : « *Que c'est joli !...* » C'était en 1774, quinze ans deux mois après la mort de Zéphire... Je commençais à chanter le soir, à mon ancienne manière, pour les filles de M^me^ *Monclar*, troisième sœur de Suadèle et de Rosalie. Celle qui m'avait alors frappé, n'était pas encore la jeune Brabançonne *Amélie*, mais une blonde aux plus ravissantes couleurs, qu'on établit, en 1776 (dans le temps de ma persécution par Desmarolles, après le PAYSAN), marchande de modes, rue *du Petit-Lion-Saint-Sauveur :* c'était ZÉPHIRETTE... Manon Gaudet m'avait absolument soustrait cette enfant, pendant mon aventure avec HENRIETTE, et s'en était emparée, n'ayant jamais eu d'enfants, et voulant faire illusion à son mari par la mienne. Je n'ai su que longtemps après que c'était Zéphirette... Ha ! c'était à Zéphire que je chantais... Ce fut encore par le

charme qu'avait donné Zéphire à cet amusement nocturne, qu'après la disparition de Zéphirette, je revins machinalement chanter, tantôt à Mlle Monclar l'aînée, tantôt à la jeune Bruxelloise Amélie... Jamias je ne me suis fait reconnaître de Mme Monclar, mère de huit filles charmantes, outre ses élèves et ses filles à l'année, toutes bien choisies, comme on le verra sous les années 1774-1780. J'ai dû lui paraître un être bizarre, et je n'étais qu'un être plus remémoratif que les autres]. On m'assure aujourd'hui 25 Ventôse (15 Mars 1794), qu'un musicien de métier ne peut faire de la musique que sur des paroles mesurées. Il est bien malheureux d'être musicien de métier!... J'ai cité Lully, mettant en musique le Privilège du Roi. On m'a répondu que cette musique était du plain-chant. Je me suis cité moi-même, chantant à Zéphirette retrouvée, et non encore reconnue : « *Ha! que je les trouve* » *jolies!* » avec l'admiration de jeunes personnes et de plusieurs écoutants. On m'a dit des injures. On avait donc tort.

J'anticipe : il semble que je cherche, en amenant ici des événements postérieurs, à retarder les événements funestes et terribles... Je le repète, ces amusements du soir étaient délicieux! L'attention de Zéphire, de Suadèle, de Rosalie, de Victorine, la troisième sœur, augmentait ma verve, et me faisait souvent pousser des accents qui allaient au cœur; j'ai plus d'une fois attendri les trois dernières; car pour ma jeune amie, cela devenait tout naturel...

Enfin, je me donnai un second genre de plaisir : ce fut d'écrire à Zéphire des douceurs sans la nommer, sans la désigner : j'arrangeai mes billets à plis d'éventail, et à l'aide de cette forme longue, je les passais par un des trous des clavettes de fermeture. Mais il arriva qu'un soir, *Florence*, quatrième sœur de Suadèle, aperçut le papier que je poussais : c'est que Zéphire, à laquelle on parlait, n'avait pas entendu mon signal, et qu'elle avait quitté sa place ; j'avais négligé de voir le sien, me croyant sûr d'une attention qui n'avait jamais manqué. Florence s'était rapprochée, pour mieux entendre ce qu'on disait : le rideau tiré m'empêcha de la reconnaître, et elle prit mon billet, avec un petit mouvement de frayeur. Elle l'ouvrit, et le lut tout haut à ses compagnes (la maîtresse était absente). Le style était celui d'un père à sa fille. Il parut qu'il était du goût de tout le monde... Mais à qui s'adressait-il ? Était-ce à Florence, qui l'avait reçu ? Était-ce à Suadèle, dont la place était à côté de l'endroit du passage ? Était-ce à Zéphire, dont le corps le masquait ordinairement ? On s'arrêta peu à cette idée : qui aurait écrit à Zéphire ?... On finit par donner le billet à Victorine, depuis Mme Monclar, à laquelle, quoique fort jeune, celui qui devait être un jour son mari, grand et beau jeune homme, commençait à faire déjà la cour. Instruit de tout cela par ma jeune amie, je résolus d'écrire alternativement à ma future et aux quatre sœurs, des lettres qui fortifiassent leur goût pour l'honnêteté, la décence, et leurs autres vertus ; de

ne louer leur beauté que pour les engager à se respecter davantage; de ne parler jamais d'amour, pas même à mon amie; au contraire, d'inspirer de la défiance contre ce sentiment, si flatteur quand il commence, si cruel quand il domine, et qui laisse l'âme épuisée quand il cesse! Ces lettres étaient quelquefois très heureuses! et elles servaient à ces jeunes filles comme d'un cours de morale; car on les lisait tout haut, pendant les absences de la maîtresse, et on les relisait le soir, lorsque toutes les filles étaient retirées pour se coucher. Je joignais toujours à ces lettres, pour ma Zéphire, un petit billet secret, qu'elle recevait elle-même, ou que Suadèle lui remettait, quand il se trouvait dans la lettre, ou que je lui passais pendant que ses compagnes étaient occupées à la lecture du premier. J'avais ainsi dans la journée quelques moments délicieux, où je m'entretenais avec Zéphire et ses jolies compagnes: car ma jeune amie, en me rapportant, le dimanche, tout ce qui avait été dit, me donnait le moyen de mettre ensuite dans mes lettres quelque chose de conforme au caractère de chacune. J'allai plus loin: instruit de leurs secrètes pensées, je m'avisai, dans mes billets, de faire le sorcier; je prétendis deviner ce que chacune avait imaginé sur mon compte; je les nommais; je rappelais quelques-uns de leurs discours, *que j'avais compris*, disais-je, *en leur voyant seulement remuer les lèvres*... Ceci fut très amusant, avec de jeunes filles naïves... Innocents plaisirs! j'ai voulu depuis répéter ces moyens de vous faire

naître ! et si vous n'eûtes pas le même charme, vous suspendîtes du moins le cours de mes maux (1)!...

Dix-huit mois de bonheur ! la dernière moitié de 1757 et tout 1758. Durant cette époque fortunée, je n'étudiai guère, mais je vécus ; je jouis de ce que l'amour et l'amitié ont de plus doux. Je n'étais plus heureux comme avec Madame Parangon ; je ne l'étais plus en jeune homme protégé, mais en homme protecteur ; j'étais plus réellement à ma place. A la vérité, je n'avais plus les espérances d'établissement et de satisfaction à donner à mes parents, en contractant une alliance qui devait les combler de joie et d'honneur. Au contraire, il fallait leur dérober la connaissance de l'origine de Zéphire,

---

(1) J'ai fait, de ce second amusement, amalgamé avec le premier, une comédie, LA MARCHANDE DE MODES. Toujours inspiré par les femmes, ce furent Élise, Virginie et Zéphirette qui me suggérèrent le QUADRAGÉNAIRE, Amélie, Monclar aînée, Victorine, Suzette et Constance, sœur du futur de Monclar aînée, me firent produire LA MALÉDICTION PATERNELLE, où je romanise un peu l'histoire de mes amis, celle de mon mariage avec Henriette, où je rapporte fidèlement le Journal de mon aventure avec Virginie, et ma rupture avec Élise, tort depuis réparé ; où se trouve une aventure avec une *Louise* et une *Thérèse*, mais ce ne sont pas celles de 1772, et j'ai du remords d'avoir profané leurs noms : ce sont les deux déjà historiées dans les *Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*. Celles que je révère, sont les mêmes depuis employées dans les NUITS DE PARIS. Ce furent M^lles^ Londeau, Parizot, Laurens et Poinot, qui furent les Muses du NOUVEL ABEILLARD : M^me^ de Montalembert me fit faire les *Nuits de Paris*. Toutes les femmes que j'ai connues sont rassemblées dans les CONTEMPORAINES en LXV volumes.

en employant des noms, un pays et une condition supposés ; pour cela, je paraissais éviter de prendre aucune information, voulant tâcher d'ignorer moi-même ce que je comptais cacher aux autres. J'étais donc heureux, comme on l'est dans la vieillesse, par la vue d'un dernier état qui ne devait plus changer qu'à la mort : mes espérances se bornaient à voir ma femme marchande de modes ; à vivre dans une sorte d'aisance... Ce sort borné, je ne le méritais pas ; il était encore trop heureux pour moi !...

Mais avant qu'il me fût ravi, et afin que la perte en fût plus douloureuse, Loiseau eut, avec Madame Percy, un entretien qui accrut bien mes espérances. Cette femme, à laquelle je n'avais pas encore dit mon vrai nom ; à laquelle le changement total survenu dans ma physionomie et dans la couleur de mes cheveux, cachait un enfant... qu'elle avait aimé ; cette femme était pour moi, malgré son état, une seconde mère par la tendresse et la bienveillance : il était incertain, lequel lui était le plus cher, de Zéphire ou de moi... et l'on s'apercevait tous les jours, qu'elle adorait sa Zéphire... — D'où vient donc l'avait-elle prostituée ? — Faute de principes ; pour l'enrichir dans un état qu'elle avait pris elle-même, à un certain âge, qu'elle avait rarement exercé avec son propre corps, et dont elle n'avait pas expérimenté tous les dangers... Elle s'était ensuite repentie de la prostitution de sa fille, et lorsque je vins voir Zéphire, dès que cette mère connut mes principes, elle fut pour moi : quand nous mîmes

Zéphire en apprentissage pour les modes, nous secondions, sans le savoir, les intentions de sa mère... Cette femme, disais-je, un jour fit entendre à Loiseau qu'elle avait une petite fortune, environ six mille livres de viager; qu'elle se proposait d'en faire autant pour sa fille... (Mais j'ai su depuis que cette mère, infortunée de toutes manières, n'avait placé que sur la tête de sa chère fille : elle ne le voulait avouer qu'à l'article de la mort)... J'avais donc la pespective consolante (à la source près qui m'humiliait) d'une fortune égale à toutes mes anciennes prétentions; je me la vis assurée par Zéphire, que j'adorais, et que j'aurais prise nue, avec la certitude d'être avec elle dans la misère le reste de mes jours... Nous causâmes beaucoup sur cet objet, Loiseau et moi. Mon ami me dit que le bien fait à la fille par la mère était légitime, malgré sa source; parce que le premier devoir d'une mère étant de doter sa fille, ce devoir en lui-même était si sacré qu'il l'emportait sur toute autre considération; non relativement à la mère, qui était obligée de n'employer que des moyens honnêtes et justes, mais relativement à la fille, qui, devant fermer les yeux sur la conduite de sa mère, pouvait recevoir respectueusement ses bienfaits; qu'elle pouvait en bien interpréter l'origine, vu qu'il était possible de présumer qu'avant d'exercer son coupable état, la mère possédait legitimement (et c'était la vérité) un fonds qui avait produit, par son économie et par le prêt sur gages, qu'elle exerçait sous les yeux de

la Police... Voilà ce que me disait Loiseau pour tranquilliser ma conscience; et il la tranquillisait, parce que j'avais en lui la plus grande confiance. D'ailleurs, il s'informa, et il sut que la mère de Zéphire faisait le prêt sur gages avec une probité qui lui avait mérité la protection de cette même Police, qui la *soutenait* dans son autre état, parce qu'elle s'y conduisait avec une prudence qui m'a donné la première idée du PORNOGRAPHE. Et il est certain, que s'il y avait parmi les *matrullés* beaucoup de femmes comme celle-ci, rien ne serait plus aisé que d'opérer une réforme salutaire, en les employant comme je le propose dans cet Ouvrage, I^er^ vol. des IDÉES SINGULIÈRES.

J'ai dit que j'étais fidèle à Zéphire avec ses compagnes. Cette vérité induirait ici en erreur. Il faut tout dire, si je ne veux pas tromper. Voici encore une de mes turpitudes, d'autant plus surprenante, qu'elle eut lieu dans un temps de vertu, et qu'elle ne paraît amenée par rien : c'est un orage effrayant, au milieu d'un temps calme; c'est un rêve affreux, dans une nuit douce et paisible... Je respectais ma promise, et je m'abstenais des autres femmes; je vivais plus sagement que je n'avais encore fait, et je commençais à concevoir qu'on pouvait en prendre l'habitude. Mais ce qui va montrer le danger des livres tels que le *Portier des Chartreux, Thérèse philosophe,* la *Religieuse en chemise,* et le reste, c'est l'érotisme subit et terrible qu'ils excitèrent en moi, après une longue abstinence!... Un grand libertin,

ce Molet dont j'ai déjà parlé, ancien camarade de Mandrin, et mon copensionnaire chez Bonne Sellier, était venu me voir un dimanche matin, que j'étais encore au lit, et m'avait apporté le premier de ces livres, que je n'avais qu'entrevu chez la Macé. Vif, ardent, curieux, je le pris avec transport, et me mis à le lire dans mon lit; j'oubliai tout, jusqu'à Zéphire. Après une vingtaine de pages, j'étais en feu. *Manon Lavergne*, petite couturière de la rue *Notre-Dame*, dont j'avais fait la connaissance dans le temps de Rose Vignon, en lui parlant à sa fenêtre, voisine de celle de notre imprimerie... Manon Lavergne, parente de Bonne Sellier, vint de la part de cette ancienne hôtesse, m'apporter mon linge et celui de Loiseau, que Bonne continuait à faire blanchir. Je savais quelle conduite tenait Manon, depuis mon aventure avec elle chez sa mère (aventure que je ne ferai que citer, en renvoyant au DRAME DE LA VIE) (1), avec les frères des élèves de la mère... Je me jetai sur elle. La jeune fille ne fit pas une grande résistance...

Je repris ma lecture, après son départ... Une demi-heure après, parut Cécile Decoussy, compagne de ma sœur Margot, qui venait de sa part savoir pourquoi elle ne me voyait plus?... Sans égard pour la position de cette jeune blonde (elle allait se marier), ni à la manière atroce dont je manquais à ma sœur, dans son amie, je mis tant de fureur dans

(1) Voyez les pages 999-1003.

mon attaque, qu'effrayée autant que surprise, elle me crut fou, enragé... Elle céda, après s'être mise à mes genoux, pour me fléchir. Je repris ma funeste lecture...

Environ trois quarts d'heure après, arriva Thérèse Courbuisson, riant, folichonnant : « Où donc » est-il, ce paresseux?... Encore au lit!... » Et elle vint pour me chatouiller. Je la guettais. Je la saisis presque en l'air, comme une plume qui voltige, et d'une seule main je la rapportai sous moi. — « Ho » oui! après ce que vous venez de faire à Manon! » un bel homme!... » Elle était prise avant que d'achever; et comme elle était très sensible au physique, elle ne fit plus que me seconder... Enfin, elle s'arracha de mes bras, parce qu'elle entendit monter mon hôte... Elle sortit, laissant la porte ouverte... J'achevai ma lecture...

Le lit m'avait échauffé; les trois jouissances précédentes, en ce temps-là, n'étaient qu'une irritation pour mes sens; d'ailleurs, l'espèce de violence que j'avais faite redoublait mon effervescence : je me levai, dans la résolution d'aller chercher Zéphire, de l'amener dans ma chambre, et de me livrer avec elle à ma rage érotique... En ce moment, on gratte à ma porte, que je n'avais que repoussée. Je tressaillis, pensant que c'était Zéphire. « Qui est-ce? » m'écriai-je. « Entrez. — *Séraphine,* » dit une voix que je crus reconnaître... Je frémis! pensant que c'était Séraphine Destroches, qui venait me reprocher ma conduite avec sa compagne Decoussy. —

« Qui est-ce? » répétai-je. — « Séraphine Jolon. » Je n'avais connu de ce nom que la gouvernante d'un peintre, notre voisin dans la rue *des Poulies,* et je lui avais dit deux fois des douceurs; mais Largeville survint, puis Jeannette Demailly, et je quittai la maison. Rassuré, j'ouvris la porte. C'était elle... — « Je viens, » me dit cette jolie fille, « de la part » de Mademoiselle Fagard, à présent Madame Jolon, » ma belle-sœur, qui vous prie de me présenter et » de me recommander à M^lle^ Delaporte, qui vous » considère beaucoup, et qui peut me rendre un » grand service! — A l'instant même, » lui dis-je; « asseyez-vous, ma jolie voisine... » Elle était charmante! en se tournant, elle me montra une taille parfaite... Je la saisis, la renversai. Elle voulut se défendre. Ce fut de l'huile dans le feu... Je ne pris pas même le temps de fermer ma porte. Je finis, je recommençai... — « Je... ne... vous... ai... » pas dit, » syncopa Séraphine, « que... ma sœur » Jolon... m'attendait... » Cette idée allait me faire tripler... j'étais comme un forcené... quand on poussa la porte... C'était Fagard, ho! ho! belle... — « A... moi!... à moi!... » lui cria Séraphine achevée... Je la laisse découverte; je m'élance, pousse la porte du pied, fais tomber la provocante brune sur ma couchette, et, plutôt étonnée que vaincue, je la soumets aussi vigoureusement à un sixième triomphe qu'au premier, soutenu que j'étais par la fougue de mon imagination... plus efficace que tous les *satyrions*... Agathe Fagard n'était pas encore

revenue de sa surprise, lorsque, mes feux apaisés par un trible effort presque simultané, je rougis de ma frénésie, et fis mes excuses aux deux belles-sœurs... — « Il faut l'avoir vu, pour le croire! » dit Séraphine. J'employai toute ma logique à les calmer, et je n'y réussis qu'avec peine... Je les conduisis chez Zoé, à laquelle je parlai avec tant de chaleur, qu'elle consentit à employer tout son ascendant sur le peintre, pour le déterminer à ce que désirait Séraphine...

Voila l'effet des lectures érotiques. Mais je connais un livre encore plus dangereux que ceux que j'ai nommés : c'est JUSTINE; il porte à la cruauté : DANTON le lisait pour s'exciter (1).

Je fus honteux et confus auprès de Zéphire. On me demanda plusieurs fois ce que j'avais... Je rencontrai le lendemain Thérèse avec la petite Berthé; la première me dit : « Vous êtes joli! — Ha! si vous » saviez tout! » lui répondis-je, « que penseriez-» vous de moi? — Ho! nous savons bien qu'en » penser! » dit Pèlerine, « et on n'ignore pas où » vous allez, les dimanches et fêtes... Elles sont » jolies, et sur un ton... — Va, va, » dit Thérèse, « les airs qu'il leur joue, valent mieux que leur » ton!... » Et les deux petites voisines passèrent en riant... Mais l'odieuse incartade qu'on vient de lire me brouillera par la suite avec Séraphine et Madelon Destroches, avec Fagard, avec M^lle^ Jolon, devenue

(1) Il est du scélérat de Sade, des *Nuits*.

femme du peintre, et avec toute la famille Lavergne, Bonne Sellier exceptée. Cette quintuple aventure et ses suites, me donnèrent de l'horreur pour les ouvrages licencieux, sans correctif : je les repoussai loin de moi, et je repris mes principes.

Nous étions alors à la fin de Juin, et, à ce qu'on vient de lire près, j'étais heureux, c'est-à-dire vertueux, avec et par Zéphire. Nos parties continuèrent tout l'été, ainsi qu'une partie de l'automne. C'était le terme de mon bonheur. Il finit là, il finit pour jamais ! si ce n'est qu'il eut une lueur vacillante en 1772...

Vers la fin de Décembre, à un an jour pour jour de ma promenade avec Zéphire sur le quai *des Orfèvres,* il fit encore un soleil aussi beau que rare dans cette saison. Je crus que la Nature voulait que je célébrasse cet heureux anniversaire : après le dîner, je sortis seul, et je descendis jusqu'aux *Champs-Élysées.* J'avais un ouvrage pressé : à chaque pas que je faisais en avant, je me disais : « *Il faut » m'en retourner !...* » Je n'en avais pas fait dix de retour, que deux jeunes gens, qui paraissaient de quelque distinction, m'abordèrent je ne sais pourquoi : absorbé par ma *commémoration,* je ne les compris pas ; je leur fis signe de la main de me laisser tranquille, et je passai. L'un des deux dit à l'autre : « Qu'est-ce donc que cet original-là ? » Ce mot me blessa. Loiseau m'avait rendu un peu républicain (1).

(1) Ceci est écrit en 1783, six ans avant la Révolution.

Je les regardai noir. L'un d'eux vint à moi : — « Est-ce que Monsieur se fâche ? — Oui, et non. » Et je passais. — « Si Monsieur se fâche, je puis » l'égayer ? Si Monsieur ne se fâche pas, il a ses » raisons. » Ces propos me déplurent : — « A pré- » sent, je me fâche. — Et quand Monsieur se fâche, » comment le témoigne-t-il ? » En même temps il appuya sur mes lèvres le bout de sa baguette couvert de boue. Je lui donnai un si violent soufflet, que je le renversai... Dans ce malheureux temps, on ne sortait jamais sans épée : cependant je n'en avais pas, ne m'étant guère imaginé que j'irais si loin ! Le camarade du souffleté courut sur moi l'épée à la main. Je l'évitai. Une sorte d'échalas se trouva par terre à quelque distance ; je m'en saisis, et je parai, toujours en faisant retraite du côté de *Chaillot*. Deux valets vinrent sur moi : je courais encore bien ; je tournai ces deux rustres en livrée, que leurs bottes embarrassaient, et j'eus la satisfaction de distribuer sur leurs massives épaules une douzaine de coups de bâton rudement appliqués : opération qui, à mon grand étonnement, fit éclater de rire le souffleté, ainsi que son vengeur. J'étais léger comme un jeune daim lorsqu'il fait ses premières amours... Malheureusement la Maréchaussée vint à passer sur le grand chemin ; elle galopa sur nous, et m'arrêta, sur un signe de mes deux perturbateurs... [Je m'arrête aussi un instant : quel pays, que celui où deux petits-maîtres, les agresseurs, avaient le pouvoir de faire opprimer un

homme qui ne leur avait demandé qu'à être tranquille! Que je hais ces nobles insolents, qui se prévalent du frivole avantage d'être nés de parents jadis vertueux ou puissants, pour écraser l'homme utile qui vaut mieux qu'eux! Car j'étais ouvrier, et je valais intrinsèquement mieux qu'un duc comme *Fronsac* (1)].. Je fus emprisonné à Chaillot; mais je ne voulus pas déshonorer le nom de ma famille sur un écrou : je me tus. Mes ennemis me recommandèrent fermement. J'entendis qu'on les appelait *Monseigneur,* et depuis j'ai reconnu leur livrée pour celle d'*Orléans*. J'eus cependant la liberté d'écrire. Ce fut à Zéphire, non à Loiseau, que j'écrivis... Un exprès porta ma lettre. Une heure après, je vis ma jeune amie toute à nage, car elle était venue à pied, toujours en courant. Elle était sortie, sans rien dire, la maîtresse étant absente, sans parler, pas même à Suadèle, de peur qu'on ne la retint... « Ha! mon » frère! » s'écria-t-elle, en se jetant dans mes bras. Mes deux ennemis étaient encore là. — « Votre

(1) Cette remarque est de 1784 : je ne la ferais pas aujourd'hui, 15 Auguste 1790... J'y ajoute aujourd'hui, 18 Mars 1795, la remarque qu'on va trouver dans la page suivante sur la cruauté des *Jacobins*. Qu'en conclure? Que toute tyrannie est insupportable, et celle des *Sans-culottes* encore plus que celle des princes, qui n'oppriment pas tout, parce qu'ils ne connaissent pas tout; au lieu que les nombreux tyrans Sans-culottes voient partout; ils sont méchants, jaloux de leurs égaux, ivres du pouvoir d'être oppresseurs, pouvoir qu'ils ne croient jamais porter assez loin, insolents et injustes comme tous les ignorants, tous les hommes sans éducation; cruels, comme l'est quiconque fut longtemps avili.

» frère? » lui dit le soufflеté. — « Hé! Monsieur! » qu'a-t-il fait?... » On la regardait; ses larmes coulaient; elle s'évanouit. Je la secourus : elle revint à elle-même. Mes deux ennemis furent touchés (ils étaient *princes,* et quelque durs que soient les princes, ils le sont moins qu'un tribunal de *Jacobins!*); ils déchirèrent leur plainte, et me firent rendre la liberté, en disant à Zéphire : — « Voilà votre frère, » c'est à vous seule que nous le rendons. » Ils payèrent ce qu'il y avait à payer; car je n'avais pas d'argent, et ils me laissèrent libre. Ils se disaient : « Elle est adorable!... » Que j'étais humilié de voir deux inconnus, qui n'étaient ni roi, ni magistrats, disposer à leur gré de mon sort!... Nous partîmes, Zéphire et moi, à la chute du jour. Elle ne pouvait marcher; je fus obligé de la porter une partie du chemin. Nous prîmes un fiacre aux *Tuileries;* elle était pâle; elle tremblait... Je la fis mettre au lit, en arrivant... O Dieu! la plaie n'est pas fermée!

Dès le lendemain, il n'y avait plus d'espérance!... Mais on me le cacha. Zéphire, au moment où elle avait reçu ma lettre, était dans cette situation où le saisissement est si dangereux pour son sexe! Une pleurésie, causée par son évanouissement, au moment où elle était en sueur, se joignit à la *suppression*... Qu'on me pardonne ces détails; ils sont permis à un homme qui perd son bonheur pour la dernière fois!... Hé! peut-on jamais trop répéter aux hommes, combien sont à ménager, dans certaines circonstances où le saisissement est mortel,

ces êtres frêles et charmants, de qui dépendent notre repos et notre bonheur!

Je passai une nuit agitée : ce que j'attribuai à ma vive émotion de la veille. A midi, j'allai voir Zéphire; elle parut accablée et souffrante. Je crus qu'elle avait besoin d'être rassurée sur ma situation d'esprit : j'affectai de paraître gai. Elle m'embrassa deux fois, et me pria de la laisser reposer. Je sortis. Un morne silence régnait dans la boutique entre toutes ses compagnes, et Suadèle me cacha ses larmes. J'allai prier Zoé de voir ma jeune amie. Elle l'avait déjà vue, et elle devait la veiller : mais elle ne m'en dit rien... J'allai travailler. Un de mes confrères me dit : « Qu'avez-vous? quelle pâleur! » Loiseau répondit pour moi : — « Hier, il eut beau- » coup de fatigue, l'après-dînée. » On en resta là... Je travaillai; mais j'avais les bras rompus; une secrète inquiétude me rendait Zéphire toujours présente.

A huit heures, Loiseau me dit : « Mangeons un » morceau, et va te reposer : tu es pâle, en effet. » Nous irons voir Zéphire, nous deux Mademoi- » selle Zoé; ta pâleur lui donnerait de l'inquiétude. » — Elle ne me verra pas; mais que je la voie! » répondis-je.— « Soit, » répliqua-t-il. Nous soupâmes, et nous partîmes. Zoé se trouva là. Apparemment ils prévinrent la malade que j'étais à l'écart; car elle sourit, en leur parlant. Je me retirai satisfait, et je dus un bon sommeil à celle... que je mettais au tombeau!...

Le lendemain, en m'éveillant, je sentis une mortelle inquiétude!... Je courus chez Loiseau. Il n'y était pas. Il avait passé la nuit auprès de Zéphire, avec Zoé, Suadèle, Rosalie et Victorine : le danger était si grand, qu'on avait craint qu'elle n'allât pas à son troisième jour. Je le crus au travail; et comme je pensais qu'il était trop matin pour entrer chez Mme Guisland, je me rendis à l'imprimerie. Loiseau ne faisait que d'y arriver. Il était rouge et triste; on aurait dit qu'un feu intérieur le consumait. Il vint à moi; son langage, toujours d'une douceur obligeante, fut plus doux encore; il se mit à l'ouvrage, sans me rien apprendre de fâcheux. Il est vrai que je craignais de l'interroger. Enfin, je lui dis : « Comment l'as-tu laissée? — T'aimant de tout » son cœur. — Ha! la chère enfant!... Et sa poi» trine? — Elle en souffre beaucoup. — J'en suis la » cause... » Et je me tus.

A neuf heures, je dis à Loiseau : — « Je la vou» drais voir un instant. — Non, non; à midi. » Je continuai de travailler... A midi, après avoir mangé un morceau avec mon ami, je prenais mon habit. Loiseau, je ne sais comment, sut m'engager à différer jusqu'au soir, tandis que lui, sans que je m'en aperçusse, avait été trois fois voir la malade. Il se flattait toujours qu'il surviendrait une crise heureuse. A six heures, il n'y eut absolument plus d'espoir. La malade reçut à sept les sacrements de l'Église. A huit, je voulus aller voir mon amie. Loiseau eut encore l'art de me faire manger, en me

protestant qu'il ne mangerait pas sans moi. Mais il sentit qu'il ne pouvait me retenir plus longtemps. Il m'avoua le danger avec des précautions infinies. Je fus saisi... je restai immobile. Des larmes s'échappèrent, mais je ne parlai pas. — « Allons la voir, » me dit Loiseau avec fermeté. Nous partîmes.

Je trouvai ma pauvre amie dans un profond accablement. Elle étouffait. Cependant elle sourit, en me voyant; elle me prit la main, et me dit : « Ce n'est » rien. » Je la crus... (Ho! comme mes larmes coulent!... elles m'empêchent de voir ce que j'écris... Mon cœur est serré, comme il le fut en cet instant funeste!)... Je l'embrassai. Elle me sourit encore. On m'apporta ce qu'elle devait prendre. Elle le reçut de ma main, et le prit avec une sorte d'avidité. Je dis que je ne la quitterais pas. On y consentit; parce que le médecin, qui arriva, fit entendre que c'était la dernière ressource. Zoé resta seule avec moi; on obligea Suadèle d'aller se coucher; Zéphire l'avait exigé par un geste fort vif... Dès que nous ne fûmes que nous trois, ma jeune amie voulut avoir sa tête sur mon cœur, et elle dit qu'elle respirait mieux... Je me découvris la poitrine, et je l'y plaçai... Elle parut s'endormir... peut-être s'assoupit-elle. Elle m'aimait si tendrement, que son âme comblée ne sentait plus la souffrance. Je restais ainsi; j'étais immobile, craignant de faire le plus léger mouvement. Vers les trois heures du matin, nous voulûmes lui faire prendre quelque chose. Elle ne put avaler. Alors Zoé, qui se connaissait en ago-

nie, m'embrassa vivement, et voulut m'obliger à poser la tête de mon amie sur l'oreiller. — « Non, » non ! » répondis-je vivement. La malade me regarda... Ce fut son dernier regard !... Elle me baisa la main. Je collai ma bouche sur ses lèvres décolorées... Elle poussa un grand soupir... que je reçus... C'était son âme... elle me la donna toute entière... Je la crus tranquille, moins souffrante; Zoé seule... voyait la mort... terrible !... qui venait de saisir la victime... Elle m'embrassa de nouveau (il était quatre heures), en me priant d'aller passer le reste de la nuit dans mon lit, assurant que je la gênais. « Mon » ami ! » ajouta-t-elle, « pose doucement sa tête... Je » crains... Il le faut... » J'obéis enfin. Je posai la tête de Zéphire avec des précautions infinies... Vaines attentions, hélas !... et j'allai m'asseoir vis-à-vis d'elle, prêt à voler au moindre signe... qu'elle ne devait plus faire... Zoé la couvrit, l'arrangea, de sorte que je ne visse plus son visage. Je m'en plaignis. — « Écoutez ! » me dit-elle; « je veux vous » parler; mais hors de cette chambre. » Je sortis. « Allez vous reposer, » me dit-elle fort bas; « *elle* » m'avait recommandé de vous renvoyer plus tôt : » vous nous gênez... Le repos vous est nécessaire... » et... elle serait charmée que vous en ayez pris... » quand vous reviendrez... Si elle s'éveille, je » dirai... que vous reposez. » A ce mot : *je dirai,* ses larmes coulèrent comme deux fontaines, malgré elle. Je refusai. Elle me pria si tendrement !... « Va, » cher ami !... dis à Monsieur Loiseau ce que je te

» dis; qu'il te fasse reposer, et qu'il vienne... Dis-» lui tout... tout... mot à mot... et qu'il vienne. » Je lui baisai la main, en disant : — « O main subléva-» trice ! soulève ma Zéphire ! et soulage mon » pauvre... mon pauvre cœur ! » Je partis, sans connaître mon malheur... Ha ! je n'ai jamais recouvré... ce que je perdis ce jour-là !... Zéphire avait tout remplacé; mais personne ne la remplacera; d'aujourd'hui, je suis perdu... perdu pour jamais !...

En chemin, il me prit envie de chanter, mais un air attendrissant, et qui fit couler mes larmes. Pierre Rameau, mon compatriote, avait fait, sur les malheurs de son frère cadet Edmond et de sa sœur la belle Ursule, une complainte, que j'ai depuis employée, avec ses défauts, à la fin du PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS :

L'âme d'Edmond n'est point touchée
Du sort malheureux de sa sœur;
Aurore, fille débauchée,
A Zéphire enlève son cœur :
Cette Zéphire généreuse,
Qui dans son mal l'a soulagé,
Au sein du vice est vertueuse;
Ursule, par elle, a changé.

Cette aimable Samaritaine
Pour Ursule fut un miroir,
Et, sa pareille, rompt la chaîne
Qui la liait au désespoir.

— Ha! je vois, dit l'infortunée,
Que Dieu pourra me pardonner!
Car c'est par une abandonnée
Que ce Dieu va me ramener!

Je fondis en larmes, en chantant ces deux couplets... Je réfléchis ensuite : « Comment la mère de Zéphire » lui a-t-elle donné ce nom? A-t-elle connu cette » complainte, et l'histoire d'Ursule? Il faut que je » m'en informe. » La réflexion est le vent du Nord-Ouest de l'âme; elle sèche toujours les larmes. J'arrivai presque serein auprès de Loiseau. Il était déjà levé. Je lui dis mot pour mot ce que Zoé m'avait enjoint... Il pâlit... s'assit... se couvrit le visage de ses mains... se leva vivement... vint à moi, m'embrassa, et me dit : « Allons travailler deux ou trois » heures... Tu ne pourrais reposer; tu parais trop » ému. » Je fus surpris de ce langage, de la part d'un homme aussi compatissant, qui avait habitude de me choyer comme son enfant. J'allai travailler... Une, deux et trois heures s'écoulèrent. Loiseau s'était absenté un instant, sans que je m'en aperçusse... Il me dit enfin : — « Travaillons jusqu'à » midi. — Ho non! ma présence fait plaisir à ma » petite amie! J'y cours... Je ne serai qu'un instant, » si elle dort... » Comment m'arrêter? tous les moyens manquaient... Loiseau me dit : — « Mon » ami, finissons seulement ceci. On attend après; » ensuite, nous sortirons ensemble. » Je cédai; mais toute sa conduite m'étonnait, je ne le recon-

naissais plus... Nous achevâmes. J'observai qu'avant de sortir, Loiseau serrait nos composteurs, nos visorions, notre copie, tout notre *Saint-Jean*; mais je regardai cela comme un effet de sa précaution ordinaire. Descendus dans la rue *Saint-André,* il me fit prendre le plus long. Il passa un de ses bras autour de mon corps; ses larmes coulèrent; mais il gardait le silence... Je lui dis : « Nous n'avançons pas! — » Quand un malheureux marche au supplice, le » chemin est toujours assez tôt fait! — Quoi? que » signifie ce langage? — Que nous sommes enfin » parvenus tous deux... au comble du malheur!... » toi, par l'amour... moi, par l'amitié! — Zéphire » est morte!... Ha! malheureux! je l'ai quittée! — » C'est dans tes bras... tu as reçu son dernier... sou» pir... Un voile éternel la couvrait... quand tu es » sorti ce matin... — Grand Dieu! » m'écriai-je, avec un son de voix terrible. Mais je ne prononçai que ce mot... Un morne silence succéda. Nous nous étions arrêtés. J'étais sans mouvement... Loiseau me fit asseoir sur le banc de pierre d'une porte de la rue *Pavée,* où depuis a demeuré *Berquin.* Je restai là quelques instants. Loiseau pleurait. J'avais les yeux fixes et secs... Tout à coup je me lève; je cours, j'arrive en un instant, à la maison de la maîtresse de Zéphire... Je monte rapidement au premier, où elle était; je trouvai les fenêtres ouvertes; Suadèle et Zoé en larmes... devant elles Zéphire... nue... Je me précipite sur ces restes chéris! Je collai mes lèvres sur une bouche déjà glacée!... — « Ne l'ensevelis-

» sez pas! » m'écriai-je. « Elle n'est pas morte; elle » respire encore!... » Je la pressai contre mon cœur... Elle était roide et froide... Loiseau entra.— « On ne l'ensevelira pas, mon ami, » me dit-il, « tu peux en être assuré; elle restera dans ce lit; » et, au moindre mouvement... on va faire venir le » médecin, le chirurgien... » (Il cherchait à maîtriser mon imagination). « Couvrez-la, Mademoi- » selle, » dit-il à son amie... On couvrit Zéphire; on me fit une illusion nécessaire, dans laquelle je restai jusqu'au lendemain... Ou plutôt, c'était un délire commençant; avec le plein usage de ma raison, l'on n'aurait pu me tromper. Mais je les regardais moitié pleurant, comme un enfant qui attend d'être rassuré par ceux dans lesquels il a confiance...

Le genre de maladie dont Zéphire était morte fit paraître bientôt des indices de putréfaction... Et lorsque je revins pour la voir, un instant plus tôt qu'on ne l'avait prévu, le corps allait à la dernière demeure... Plus d'illusion, en ce moment funeste!... Je sentis, en voyant le cercueil s'éloigner, et ma perte, et l'abandon où je restais!..... O Dieu! à quel point les infortunés Mortels peuvent souffrir!..... L'horrible suicide se présente à mon imagination troublée, sans l'effrayer! J'envisageai la mort, avec ce charme de désir qui ne doit accompagner que la vie; je sentis que la cessation d'une existence trop douloureuse deviendrait un plaisir pour moi... J'avais soif de la mort!... Je regardais

marcher le corps : je ne plaignais pas ma Zéphire; elle ne souffrait plus; je l'enviais : je m'attendrissais sur moi-même, et ce fut moi... que je pleurai... je me fis pitié à moi-même... C'est le comble de la douleur... c'est le désespoir !... Je m'écriai, d'un ton lamentable : « Zéphire !... ma chère Zéphire ! » âme de mon âme ! je vais te suivre !... je vais » mourir avec plaisir !... » Cette pensée me consolait... (J'étais consolé par le Désespoir !)... Je suivais de loin, les yeux fixés sur le cercueil; Zéphire était encore présente : le moment où je la voyais porter au tombeau n'était pas le plus cruel pour moi ! C'était celui, où, couverte par la terre, je ne la verrais plus !... Ce fut à cet instant que je sentis toute la cruauté de ma douleur !... Je me levai... (je m'étais mis à genoux); je jetai les yeux autour de moi... Je ne vis personne ! l'Univers était un désert; les êtres vivants, des plantes insensibles... « Il est temps, » pensai-je; « allons » mourir. » Je ne sais pourquoi je ne courus pas me précipiter dans le fleuve : peut-être cette mort me paraissait-elle honteuse... J'allai chez Loiseau. J'entrai (car il y était, fort inquiet de ce que j'étais devenu, et ne présumant pas que j'eusse assisté, sans aucun éclat de douleur, aux funérailles, qu'on avait exprès avancées). Je ne lui parlai pas; je m'agenouillai devant sa cassette, à laquelle était la clef; je l'ouvris; je bouleversai tout ce qu'elle contenait, cherchant au fond deux pistolets toujours chargés, que Loiseau avait apportés de la *Puisaye,* et qu'il

tenait en état, par cet esprit d'ordre et de précaution qui lui était naturel. Je ne les trouvai pas aussi vite que l'aurait fait un homme tranquille. Loiseau vint à moi; il me vit saisir l'arme fatale... Il me l'arracha, ferma la cassette avec force, en ôta la clef, la serra... Cependant je m'écriais furieux : « Les » pistolets! les pistolets!...» J'avais perdu la tête... Ce fut ce qui me préserva... Loiseau s'empara de moi, fit avertir mon hôte, gros Bourguignon, vigoureux, qui m'emporta lié. Loiseau me suivait... Il écrivit à mes trois amis, Renaud, Boudard et Gaudet; on vint me veiller; toujours un homme et une femme, de celles que j'ai nommées, étaient dans ma chambre; mais Zoé seule, avec Loiseau, passaient les nuits, et à peine reposaient-ils le jour... Le premier mot que je prononçai fut celui-ci : « J'AI DONC ACHEVÉ DE PERDRE MADAME PA» RANGON !... » Mot que loua Loiseau. Puis il se mit à raconter à Zoé combien cette dame était vertueuse; combien elle avait fait pour moi !... Cet éloge attendrit ma douleur; il la distrayait : ce qui me sauva... — « Ha ! » dit Zoé, « qu'avec raison » vous le nommez un être privilégié ! quelles » femmes !... Mais il méritait donc d'en être » aimé !... » Cette louange délicate flatta mon cœur, qui ne l'était plus de rien...

Je fus longtemps aux portes du tombeau ! Il fallait tous les soins que je reçus, pour revenir à la vie; Loiseau et Zoé furent mes deux divinités conservatrices... Ho ! quels soins ! comme Zoé, tantôt,

essuyait, tantôt faisait couler mes larmes!... Avec quelle adresse. quelle bonté, elle me parlait de Zéphire!... Comme elle charmait ma douleur, comme elle l'attendrissait par l'éloge de celle qu'elle rendait présente, à force de m'en parler!... Ho! ho! je ne puis modérer mes pleurs!... Hé! si j'avais su alors que Zéphire était la dernière femme qui m'ait véritablement aimé (1)!...

Mon Lecteur! me voilà! me voilà enfin isolé!... Regardez avec pitié ce pauvre malheureux, à qui la porte du bonheur est fermée pour jamais! qui ne connaîtra plus de femme qui ne le trompe, ou qui ne soit indifférente! Vous le verrez joué, dupé, faible encore quelquefois, précisément parce que son tendre cœur avait éprouvé toutes les délices de l'amour! il les espérait toujours, lorsque le temps et la raison eurent fermé sa plaie!... Mais il n'y avait plus pour lui ni de Jeannette Rousseau, ni de Marie-

(1) Je l'ai été depuis de ROSE BOURGEOIS; mais elle n'eut pas le temps de me connaître autrement que par lettres, quoiqu'elle m'ait absolument rendu, en 1765 et 66, mon énergie perdue depuis si longtemps!... Toutes les fois que je passe devant la maison qu'occupa son digne père, au coin des rues *Traversière* et *Honoré*, je m'écrie : « *Salve, o » domus! quæ me fecisti auctorem!...* » D'ÉLISE : mais celle-ci m'aima comme auteur... De LOUISE et THÉRÈSE; mais de la première comme un honnête homme, et de Thérèse comme un ami. Zéphire fut le dernier cœur où je plantai l'amour... Je ne parle pas d'une dame *Hollier*, femme d'un horloger de la Place Dauphine; ni de *Claudon Roullot;* ni d'*Adélaïde Nécard;* ni de *Désirée;* ni de *M^me^ Saniez;* ni de la *marquise de M****, si chère à mon cœur!

Jeanne, ni de Madame Parangon, ni de Madelon Baron, ni de Colombe, ni de Marianne Tangis, ni de Zéphire!... de Zéphire, que le Ciel avait exprès réservée pour faire son bonheur, par les moyens les plus extraordinaires, les plus rares, et qu'il perdit, hélas! dans un temps où il allait faire, à son sujet, une découverte qui eût changé son bonheur de nature, sans le détruire! Il la perdit, par une imprudence... Mais combien cette imprudence était éloignée de Zéphire! et quel coup funeste l'en rapprocha!...

Un peu convalescent, ma douleur attendrie me faisait continuellement verser des larmes. Je passai dans la rue de Zéphire, dès que je pus sortir; là, mon cœur était d'abord saisi, pressé; ensuite mes larmes 1759
coulaient, et je le sentais se dilater, pour se pénétrer de douleur. Je ne faisais d'abord que pleurer; ma douleur plus adoucie, je fis retentir la rue *de Savoie* du nom de Zéphire. Les accents les plus douloureux et les plus déchirants sortaient de ma poitrine; je pleurais Zéphire, et la chantais :

O ma chère Zéphire!
Zéphir' que j'adorais!
Tu monte' encor ma lyre,
Couverte de cyprès!...
Immortel en durée,
L'amour va, dans mon cœur,
De ta fin, tant pleurée,
Consacrer la douleur!

Le temps volait : ma douleur était toujours aussi

vive; mais elle était tendre, j'aimais à la sentir. Je devins ensuite glorieux d'avoir été aimé de Zéphire: elle s'ennoblissait à mes yeux en s'éloignant.

J'appris, à ma première sortie, par les affiches qui annoncent les ventes, la mort de Mlle Guéant. J'en fus frappé!... Mais je n'ai su que longtemps après la part que j'avais à cette mort, innocemment causée par les suites d'un accouchement, dont la cause remontait à l'obscurité de notre partie de l'Hôtel de Hollande. La pensée qui me vint, fut: « J'en quitterai Paris avec moins de regret, puisque » tout ce qui me le rendait aimable en est disparu! »

Dès que je fus un peu maître de moi-même, je songeai au mariage de Manon avec Gaudet. J'en parlai à Loiseau comme du moyen de consolation le plus efficace. — « Mon ami, » me répondit-il, « un pareil mariage demande de sérieuses réflexions » de part et d'autre. J'en parlerai; mais trouve bon » que je ne presse pas ton ancien camarade... » Je ne répondis rien, sentant combien Loiseau avait raison. Mais à la première visite que me rendit Gaudet, je ne pus m'empêcher de lui dire combien je m'intéressais à Manon. Il me répondit peu de chose. La semaine s'écoula, et nous étions à la suivante. Je me trouvais mieux. J'allai voir Manon, et la menai chez sa tante pour la première fois; celle-ci fut charmé de me voir : Manon, qui connaissait ma situation, me parlant presque tous les jours avant cette quinzaine, lui avait fait l'éloge de mes sentiments. La mére de Zéphire vint se jeter à mon col,

en m'appelant son cher enfant. Ce fut à cette visite, qu'elle me découvrit que presque toute sa fortune était perdue par la mort de sa fille, sur la tête de laquelle les sommes étaient placées. On m'apprit ensuite que le mariage de Manon et de Gaudet était pour le mardi suivant, et que dès que mon ami avait su que je le souhaitais, il avait protesté que c'était son désir le plus vif; on me pria de feindre d'ignorer, parce que Gaudet s'était proposé de me surprendre agréablement. Il entra comme Manon achevait de m'instruire devant sa tante.

— « Hé bien! » me dit-il, » mon cher, ferai-je » quelques démarches? Crois-tu que je réussisse » auprès de mon père? » Je lui serrai la main, et ne pouvant retenir le secret, je lui dis : — « Je sais » tout. — A la bonne heure, » répondit-il; « mais » tu dois te souvenir de ce que je te disais un jour : » Fais-toi chef d'une secte, et je serai ton premier » apôtre... C'est te dire combien je te suis dévoué. » D'ailleurs j'aime Manon de tout mon cœur, et » pour elle-même, et à cause de Zéphire... » (On lui fit signe). « Ho! je connais mon ami! laissez-moi » lui parler de ce qu'il chérit! dût-il en souffrir! Ni- » colas aime mieux qu'on tire de l'oubli du tombeau » sa chère Zéphire, que de l'y laisser!... Mon ami » n'a pas cette fausse délicatesse, qui ensevelit dou- » blement les morts... » Je me précipitai dans les bras de Gaudet : jamais je ne l'avais entendu parler aussi philosophiquement : — « Mon cher ami! » m'écriai-je, « tu n'es pas indigne de Loiseau, de

» Renaud, de Boudard, car tu viens de parler
» comme eux... Ma chère Manon, tu auras un bon
» mari, si tu sais le captiver... Ne crains de sa part,
» ni reproches, ni mauvais procédés : cela n'est pas
» dans son caractère; mais ne te refuse à aucun de
» ses caprices pour le plaisir; car il est voluptueux :
» je te le dis aussi librement, ma chère cousine,
» parce que tu sais que je ne suis point libre en pa-
» roles, et que je veux ton bonheur et celui de mon
» ami... O Gaudet, ô mon ancien camarade! je ne
» sais plus en ce moment si tu ne l'emportes pas
» en ce moment dans mon cœur sur Loiseau!.....
» tu es au moins son égal! quant à moi-même,
» tu sais que je vous préfère tous deux! »

Il fut convenu que le jour de la noce nous nous réunirions tous, savoir, Loiseau, Zoé, Renaud, Mme Deschamps, son mari, Mme Werkawin, le frère de la belle dame et sa jeune prétendue Rosalie, Boudard et Mlle Mentelle, moi et la jeune Suadèle (que nous nous proposâmes de demander à sa mère), pour faire le festin au même endroit où nous avions goûté le jour des *Ho hé! Monsieur l'abbé!* A mon retour, je le dis à Loiseau, qui exécutait toujours ce que je proposais : cet homme... il était pour moi ce que jamais prince n'a eu dans ses gens; Loiseau me rendait un puissant monarque; il m'aimait plus que lui-même; il me donnait d'excellents conseils, et dès que je désirais quelque chose, il mettait son bonheur à l'exécuter... Je n'avais pas encore tout perdu!... Ce digne ami ne fut pas moins surpris

que moi, de la pensée de Gaudet énergiquement exprimée ; jusqu'à ce moment, nous ne lui avions entendu proférer que de grossières obscénités. Loiseau me dit : « Il a une âme, et j'en suis ravi ; car » tu l'aimes, et je l'aime aussi, à cause d'une cer- » taine bonté de caractère, qui le rend d'une société » utile, sinon agréable. »

Tout étant disposé, Gaudet et Manon furent mariés à *Saint-Eustache,* vers six heures du matin, en présence de Loiseau, Renaud, Boudard, Deschamps et moi, qui lui servîmes de témoins. Chacun signa son nom, et M. Deschamps vit pour la première fois celui de *Restif.* Nous revînmes chacun chez nous nous préparer pour l'après-dînée : nous devions nous réunir avec les dames à midi, déjeuner légèrement avec du café, du chocolat, etc., et nous rendre ensuite au lieu du rendez-vous : c'était autant une fête commémorative qu'une noce.

A l'heure fixée, nous nous réunîmes tous chez le nouveau marié, rue *des Lombards.* Nous trouvâmes les deux époux sous la plus agréable parure, la mère de Zéphire était avec eux. Nous montâmes en voiture, et nous allâmes jusqu'à la barrière de *Ménil-montant.* Là, nous descendîmes, et nous gagnâmes à pied notre site solitaire. Par la prévoyance de Loiseau, il s'y trouva une tente, un poêle, une table et des chaises ; les dames regrettèrent que le temps ne permit pas de s'asseoir sur l'herbe, comme la première fois. Les places furent occupées comme au dîner du jour des *Ho hé!* Suadèle fut mise à celle

de Zéphire. Il se fit un profond silence après qu'on se fut assis ; nous avions tous les yeux baissés ; Zoé fit un soupir; mes larmes coulèrent, et les cinq amies de Zéphire ne purent s'empêcher d'en répandre; Gaudet lui-même fut attendri ; M. Deschamps et le frère de son épouse partageaient notre douleur. Pour la mère de Zéphire, elle sanglotait. Alors Loiseau, le visage haigné de larmes, éleva la voix : « Mes chers amis des deux sexes, qui êtes ici » venus pour célébrer les noces de nos bons amis » Monsieur Gaudet et Mademoiselle Manon, ce que » vous faites en ce moment marque bien l'excel- » lence de votre cœur ! Vous pleurez celle que » nous avons perdue, avant de vous réjouir avec » celle qui nous reste. Vous donnez à la beauté, au » mérite, au chef-d'œuvre de toute vertu aimable » et solide, le tribut de larmes et de regrets qu'elle » mérite : vous consolez par là celui qu'elle a laissé » veuf, ou du moins, vous adoucissez sa douleur, » que le bonheur de son ami lui aurait trop vive- » ment rappelée... O Zéphire ! Zéphire ! Zéphire !... » Fille aimable, adorée de nous tous, nous t'appe- » lons trois fois, et nous t'offrons les prémices de ce » repas, que ta présence eût rendu délicieux ! Nos » pleurs sont l'éternel hommage que nous rendons » à ta mémoire ! Fille naïve et touchante, je le sens, » ta perte est irréparable, et le bonheur de mon » ami est détruit à jamais ! ou s'il est encore heu- » reux, ce ne sera qu'en se rappelant que tu l'as » aimé !... Bénie sois-tu, ô Zéphire ! bénie soit ta

» mémoire! et puisse-t-elle être éternelle! *Amen...* »

Il se tut. Je poussais des sanglots; tout le monde versait des larmes : mais celle qui me toucha le plus, ce fut Suadèle; elle suffoquait, et l'on fut obligé de la délacer. Loiseau lui demanda pardon d'avoir renouvelé sa douleur. — « Ha! rendez-la » plus vive encore! » s'écria cette aimable fille; « je ne saurais sentir trop vivement la perte de mon » amie! » La mère de Zéphire m'embrassa, en me disant : — « Je ne méritais pas de voir le bonheur » de ma fille! » Gaudet me dit : — « Mon ami, » mon chef, tu pleures, et tu as raison; mais » je dois te consoler. Donne un sourire à mon » bonheur; je te le rendrai demain, et toute ma » vie, en partageant tes regrets! — Ce garçon » n'avait jamais pensé! » dit tout bas Renaud à Mme Deschamps; « il lui est venu une âme forte, » délicate... » Loiseau prit aussitôt un visage riant : — « Compère Nicolas l'aurait-il aimée!... » dit-il. Puis il ajouta : « Donnons à nos amis ce que nous » leur devons; de la douleur aux affligés; notre joie » aux heureux; car nous devons partager le malheur » des uns et le bonheur des autres! » Zoé seconda son ami; Boudard, Mlle Mentelle, tous les convives en firent de même, et la gaieté se rétablit, excepté dans trois cœurs : le mien, celui de Suadèle, et dans celui de la mère de Zéphire; mais nous parûmes tranquilles, Suadèle et moi. On mangea; la conversation devint gaie; Gaudet montra de l'esprit par intervalles : tels ces éclairs lumineux qui brillent

d'un éclat d'autant plus vif que le nuage est plus sombre.

Vers la fin du repas, comme je paraissais concentré, M. Deschamps me dit : « Monsieur Restif, je ne » saurais vous désapprouver ; mais il me semble que » cette charmante amie de Zéphire... — *Monsieur* » *Restif!* » dit la mère de ma jeune amie tant regrettée (c'était la première fois que mon vrai nom était prononcé devant elle) ; « vous êtes un Mon- » sieur Restif? Et d'où? — De Sacy. — De Sacy! » — Oui, sans doute! » lui dis-je. — Monsieur Ni- » colas, qui fuyait devant les filles, et qu'elles pour- » suivaient pour l'embrasser! — C'est moi-même. » — Jamais je ne vous aurais remis! Comme votre » figure a changé!... — Vous me connaissiez en- » fant? — Souvenez-vous de Nannette, la moisson- » neuse, qui était chez Monsieur Rameau, et qui... » un jour, dans l'étable aux mules, vous... — Je » m'en rappelle, comme si j'y étais. — Hé! vous » ne reconnaissez pas Nannette? » Je la regardai : il sembla qu'un voile tombât de mes yeux... — « Vous seriez Nannette! » m'écriai-je. — « C'est » moi-même... Oh! Monsieur Nicolas!... qu'allez- » vous dire!... Je demande permission à la compa- » gnie de vous emmener à dix pas... » Je la suivis, ne me doutant pas encore... « Je vous proteste de- » vant Dieu, » me dit Nannette, en levant la main vers le Ciel, « qu'après ce qui arriva dans l'étable » aux mules, je n'ai pas vu d'homme... (je suis » sans intérêt à le dire aujourd'hui) ; que je devins

» grosse, à mon grand étonnement! que ne pou-
» vant ni devant dire la vérité, je vins à Paris; que
» j'y mis au monde une enfant, et que cette enfant
» est Zéphire. — O Dieu!... » Je ne prononçai que ce mot. Mes forces m'abandonnèrent; Nannette me soutint, Loiseau et mes autres amis volèrent à mon secours... Je ne sais ce qui se passa. Heureusement, j'avais peu mangé; on me secourut, et je repris mes sens... — « Quelle journée! » dit la jeune Suadèle; « et cependant je ne voudrais pas n'être point ve-
» nue!... » Loiseau ne savait s'il devait interroger Nannette ou se taire; mais ce qu'il venait de voir le surprenait étrangement!... Parfaitement revenu à moi-même, quoique peu dévot depuis quelques années, j'allai me mettre à genoux, et je parus prier ardemment. Aussitôt mon ami, le plus pieux de tous les hommes, quoique déiste, s'écria : « Mes amis,
» prions avec lui; car il demande à l'Être suprême
» quelque grande chose! » (Que les sots rient s'ils veulent; je peins ce qui est; je peins la Nature; je dis ce qui fut: que nos philosophes dédaigneux, que nos faquins sans principes ridiculisent mon histoire, et la traitent de *capucinade,* je le verrai avec indifférence; mais je peins, et tel est le cœur de l'homme non blasé par une fausse philosophie.) Tous, sans exception, se mirent à genoux, et Gaudet, l'impie, le blasphémateur Gaudet, ne priait pas avec le moins de ferveur. Je me relevai enfin, et je revins à ma place. Je pris la main de Nannette sans parler... Je promenai mes regards sur mes

amis, et je dis enfin : « Zéphire était ma fille ! »

A ce mot, toutes les femmes poussèrent un cri : « Ha Dieu ! » Le silence succéda. Enfin Loiseau reprit la parole : — « Comment cela se peut-il, mon » ami ? Zéphire avait quinze ans ! — Elle n'en avait » que quatorze ! » dit sa mère ; « mais elle pa- » raissait quinze à seize ans. — Je le veux, « reprit Loiseau ; « mais je ne conçois pas encore ?... » Nannette me demanda pour lors si elle pouvait faire le récit de ce qui s'était passé dans l'étable aux mules de M. Rameau, en 1744 ? Je lui fis signe de parler. Elle raconta donc qu'excitée à me poursuivre par Madelon Rameau, sous prétexte que j'étais sauvage et que je m'enfuyais des filles, elle m'avait surpris dans l'étable aux mules ; qu'elle m'avait embrassé, comptant que je me défendrais ; mais que tout le contraire arriva ! je lui rendis ses caresses ; qu'émue par là, autant qu'excitée par la beauté que j'avais alors, elle s'était trouvée... dans une... si grande... passion amoureuse... qu'elle avait... cherché à la satisfaire... que je m'y étais prêté ; mais qu'à l'instant où elle s'y attendait le moins, vu ma jeunesse, j'avais poussé un soupir, et m'étais évanoui... qu'en ce moment nos corps étaient parfaitement unis ; mais que j'étais tombé à côté d'elle, comme si j'eusse été mort ; qu'effrayée, elle m'avait jeté de l'eau fraîche au visage, ce qui m'avait fait revenir : qu'elle avait senti... que j'avais agi... en homme, parfaitement : ce qui l'avait autant surprise qu'inquiétée ; qu'en effet, au bout de trois à quatre mois, elle

s'était aperçue de l'état qui précède l'accouchement... qu'elle nous protestait, en sa conscience, qu'elle n'avait été approchée par personne; qu'elle le désirerait en ce moment, pour qu'il y eût au moins du doute...

On l'écoutait avidement. Je dis à mon tour comment Nannette était la première femme qui m'eût inspiré des désirs *effectifs*; je rendis compte de ce que j'avais éprouvé; de tout ce qui m'était arrivé par la suite... J'étais persuadé; tout le monde fut convaincu de la vérité de ma paternité. A cette occasion, je parlai de Marguerite Pàris; de sa grossesse; de son départ pour Paris; de nos adieux sous la voûte de *Saint-Gervais*; je m'étendis beaucoup là-dessus; on m'écoutait attentivement, et Loiseau était charmé que ce récit fût pour moi une sorte de diversion. Lorsque j'eus achevé, Zoé me fit sur Marguerite quelques questions qui me parurent si détaillées, que je ne doutai presque pas qu'elle ne l'eût connue. Je la priai de me le dire. — « Je ne » l'ai jamais vue, » me répondit-elle; « mais je » m'en informerai à la mère d'Éléonore, qui, je » crois, l'a connue, et qui est sa parente. » Elle ne m'en dit pas davantage. On était dans un profond étonnement. Zoé me voyait distrait par la conversation; je m'aperçus qu'elle parlait à Loiseau, qui l'écoutait avec des marques de surprise, qu'il contraignait. Or on sait que j'avais tous les sens extrêmement fins, tant pour l'ouïe que pour la vue, et même pour l'attention, que je partage encore aisé-

ment. Je saisissais donc quelques mots, comme ceux-ci : « Ce fut sa fille qui lui sauva la vie... Elle » a des traits de Zéphire... Elle l'aimait autant que » l'aimait Zéphire... Des choses bien extraordinaires » lui arrivent!... » Je ne pouvais douter qu'on ne parlât de moi : mais je ne pus découvrir la vérité, dont tout le monde fut instruit avant notre séparation, excepté moi.

Loiseau était *cérémoniel;* cet homme sensible aimait les commémorations, tout ce qui exerçait sa belle âme. Il rappela Zéphire, en nous levant, et dit qu'il fallait qu'elle finît notre festin, comme elle l'avait commencé. Tout le monde poussa un cri d'acquiescement. Je m'avançai alors au milieu du cercle, et je dis : « Laissez-moi, ô mes amis! exprimer mes » regrets de ma fille chérie, que nouveau *Jephté,* » j'ai immolée!... O Zéphire! ô toi que j'adorai... » que j'adore encore! toi, les prémices de mon exis- » tence, reçois le tribut des larmes de ton infortuné » père!... Tu sais, ô ma Zéphire! que lorsque je me » proposais d'être ton époux, je te nommais cepen- » dant déjà ma fille, et que plus d'une fois tu me » donnas le nom de père! La Nature parlait par » nos bouches; un instinct secret nous suggérait les » expressions convenables, à l'insu de notre rai- » son... Je viens de connaître nos rapports; je viens » de découvrir la source de notre tendresse mutuelle, » de ton dévouement, de mon attachement ineffable. » Je ne rougis de rien; mon cœur est innocent. Dieu » m'est témoin que, si je t'eusse connue, je t'aurais

» chérie en père, aussi content, aussi heureux par » ce nouveau sentiment, que je l'étais par l'amour! » Je pardonne à ta mère ses torts qui nous ont réu- » nis, et sans lesquels nous ne nous serions jamais » connus, sans doute!... Mais... et j'en frémis en- » core! si, alors, ta belle âme s'était viciée!... Non, » non... O ma Zéphire! ô ma fille! je te bénis! Ta » mémoire me sera sacrée! Je porterai ta chère » image éternellement au fond de mon cœur!... » Adieu, ma fille! Je quitte cette agreste solitude, » qui te rend présente! Adieu, adieu, ma Zéphire! » Adieu, pour jamais! »

A ce dernier *adieu!*... mes larmes et mes sanglots me coupèrent la voix... Aussitôt tous mes amis s'écrièrent : « Adieu, Zéphire! ô l'honneur de ton » sexe, vertu et beauté, nous te disons adieu! mais » nous ne t'oublierons jamais!... » Les femmes ne prononçaient pas ces paroles : appuyées sur nous, elles essuyaient leurs larmes. Nous partîmes enfin, A l'instant où nous allions perdre la scène de vue. Loiseau se retourna, et, d'une voix mélodieuse, comme jamais je n'en avais entendue, il chanta :

Hélas! qui pourra jamais croire
De mon triste ami les malheurs?
Qui sans pleurer lira l'histoire
De ses pertes, de ses douleurs?
Maintefois, depuis son enfance,
Vertu, bonheur il avait vus :
Il n'en eut pas la jouissance!
Vertu, bonheur se sont perdus!

ZÉPHIRE!... ZÉPHIRE!... ZÉPHIRE!... (*On répète.*)

« Ha! quel secret avez-vous pour rendre la douleur délicieuse? » dit Sidonie. — « C'est qu'elle est » naturelle, » répondit Renaud... Nous nous rendîmes chez Gaudet, à l'exception de Suadèle, sanglotante, qui voulut descendre chez sa mère; ses deux sœurs Rosalie et Victorine vinrent avec nous, rue *des Lombards*.

Ce fut en attendant le souper que la mère de Zéphire nous raconta son histoire, pour répondre à un mot que je lui dis : « Comment est-il possible que » vous ayez pris un état tel que celui où vous » êtes? ».

— « J'ai toujours été portée pour les hommes; » et comme j'étais appétissante, tous les hommes » me recherchaient. Ce fut la vivacité de vos ca» resses qui me fit succomber pour la première fois » à la fougue de mon tempérament. Je fus si fort » émouvée... Mais je croyais que cela serait sans » conséquence... Quand je m'aperçus que j'étais » grosse, par les suites d'un badinage avec un en» fant de dix ans, j'en fus si honteuse, que je quit» tai le pays sans parler de mon état à personne. Je » vins à Paris, et je me mis en service chez un épe» ronnier du faubourg Saint-Antoine, homme veuf, » nommé Percy (*a*). Je me donnai aussi pour une

(*a*) *Percy* est aussi le nom du pays natal de Nannette (Percy-le-Sec, qu'on écrit aujourd'hui *Precy*).

(N. de l'Éd.)

» nouvelle veuve; mais lorsque je fus familiarisée
» avec lui, je lui contai la vérité. Jamais il ne vou-
» lut me croire, et cela fut prêt à nous brouiller,
» parce qu'il disait que j'étais une menteuse, comme
» toutes les putains. — Si j'étais une menteuse, »
» lui répondis-je, « que m'en coûtait-il de vous laisser
» croire que j'étais une veuve? Mais j'aime mieux
» vous dire la vérité : car je suis moi-même si
» étonnée de mon état, que dès que je me trouve
» un peu de confiance en quelqu'un, je conte mon
» singulier cas, pour voir si on me dira qu'on en
» sait un pareil. » Il me crut à la fin; et il consulta
» même son médecin, M. Guilbert de Préval, qui
» lui dit que ça était possible. Ce médecin me ques-
» tionna devant lui. Je ne cachai rien. — « Très
» possible et très naturel! » disait le médecin, en se
» promenant ses mains derrière le dos... Je fis les
» plus grands serments que je n'avais pas vu d'autre
» homme que l'enfant de dix ans. Ce qui fut cause
» que mon maître m'aima et s'attacha à moi. Nous
» avions déjà couché ensemble; mais après qu'il fut
» sûr, il m'aima d'amitié, et me fit porter son nom :
» je fus Madame Percy dans tout le faubourg... J'ac-
» couchai au bout de neuf mois justes; car j'avais dit le
» jour au médecin et à mon maître; les priant de s'assu-
» surer de certaines choses, en écrivant à Madame Ra-
» meau, qui s'informerait à sa troisième fille Madelon.
» Ce qu'ils firent. Et ils reçurent de Sacy, outre un
» bon témoignage de ma conduite, le dire de Ma-
» demoiselle Madelon Rameau, qui les assurait que

» le 15 Août, en sortant des Vêpres, j'avais couru
» après le petit Monsieur Nicolas, âgé de dix ans,
» jusque dans l'écurie à leurs mules, où il s'était
» évanoui; et qu'elle, Madelon, avait apporté de
» l'eau, dont Nannette avait jeté au visage de l'en-
» fant, et quelle lui en avait aussi jeté elle-même...
» Quand je fus accouchée de ma fille, on la baptisa
» sous les noms relatifs à son père que je donnai :
» Zéphire-Colette-Edmée-Jeannette; mais ce der-
» nier fut donné par erreur, mon maître m'appelant
» Jeannette au lieu de Nannette. Le premier nom
» était à cause de la légèreté de la course du père,
» et de la délicatesse de l'enfant, que je nourris,
» parce que mon maître le voulut, disant qu'il
» l'adopterait. On avait mis : *père inconnu*, par
» cette raison... Zéphire fut la plus jolie enfant qu'il
» soit possible de voir. Je restai chez mon maître
» jusqu'à ce qu'elle eut sept ans environ. Il me dit
» qu'il me voulait épouser, en reconnaissant Zéphire
» comme à lui. Je ne demandais pas mieux. Mais
» il vint à mourir, après le premier ban. Les héri-
» tiers me firent mettre en prison, comme pour...
» spoliation. Heureusement que mon maitre malade
» ne m'avait pas donné son argent seul à seule,
» mais en présence du curé de *Sainte-Marguerite*, et
» d'une demoiselle Pâris, chez laquelle je le dépo-
» sai, en lui confiant ma fille, plusieurs jours avant
» le décès. Cette demoiselle savait toute mon his-
» toire, et le nom du père de ma fille, lequel ne lui
» était pas inconnu. Aussi aimait-elle bien Zéphire!

» et pendant tout le temps qu'elle fut chez elle, elle
» y prit aussi une petite nièce à elle, plus jeune de
» trois ou quatre ans, afin de les faire jouer ensem-
» ble. Éléonore, la petite nièce, était la plus jolie
» enfant que j'aie vue en ma vie; car je crois qu'elle
» passait la mienne... Je le dis un jour à Made-
» moiselle Pâris, qui me répondit, en souriant un
» peu : — « Dame ! le père les fait comme ça !... »
» Revenons à moi... Je fus six mois en prison; au
» bout desquels mes deux témoins me firent gagner
» le procès. Je vins chez Mademoiselle Pâris, rue
» de Charenton. Là, je me mis à arranger mes
» petites affaires, avec mon argent. Mademoiselle
» Pâris me conseilla de lever une petite boutique
» de revendeuse aux environs du *Saint-Esprit*, afin
» d'étaler tous les lundis à la petite foire de ce nom.
» Je suivis ce conseil, et je réussissais assez bien,
» quand je fis la connaissance d'une voisine de
» place, qui prêtait sur gages. Nous devînmes inti-
» mes, et elle me dévoila ses secrets. Je fournis
» quelques fonds qui me rapportèrent gros ! (J'avais
» plus de vingt-cinq mille livres en depôt chez Ma-
» demoiselle Pâris, à qui j'avais le bon esprit de les
» laisser, ainsi que ma fille). Je lui cachai mon nou-
» veau commerce; elle croyait mon gain le produit
» de ma revenderie... Un jour mon associée me dit:
» — « Nannette, ou plutôt, Madame Percy (car
» quand je parle de toi, je ne dis que ce dernier
» nom); tu ne sais pas encore tous mes agios, pour
» gagner de l'argent ?... » (bien bas) « J'habille des

» filles. — Comment, tu habilles des filles? — Oui; » des filles qui ont besoin d'être jolies, ou belles, » pour gagner leur vie... Écoute! J'ai des habits, » de toute taille, de toutes couleurs, de toute étoffe, » de tout costume pour bien vingt mille francs; » pour duchesses, marquises, bourgeoises, actrices » et grisettes. On me paye à proportion de ce qu'on » gagne. On vient chez moi où j'ai cinq à six gran- » des baignoires: je lave, je masse, je dédurillonne, » j'écorce, je désempuantis, je parfume, je blanchis, » je peins. Je t'apprendrai à masser, et le reste. Le » meilleur de mon achalandage, est de pouvoir » faire changer d'habits tous les jours. En nous » associant, nous les doublerons; car je vois à ton » encolure et à ton économie, que tes moyens cor- » respondent aux miens. C'est une mine que cet » état!... Nous ferons, à nous deux, changer tous » les jours d'habit à nos pratiques, sans remettre le » même pendant un an... » Je consentis à m'asso- » cier. Je montai ma maison comme la sienne; » et... je m'aperçus bientôt que son commerce était » encore plus étendu qu'elle ne me l'avait dit. Nous » massions chez nous des personnes des deux sexes » qui...» (Mme Deschamps lui fit signe de supprimer les détails), « qui payaient largement... Un soir, » le lendemain d'un autre où un mari méfiant avait » surpris sa femme massant chez moi, je vis avec » frayeur ma maison environnée de mouchards! Je » ne savais ce que cela signifiait... Je l'appris à dix » heures. Au moment où je voulais sortir, pour

» aller consulter mon associée, je fus arrêtée, et » conduite à *Saint-Martin!*... Je passai à la Police » sans être interrogée, et comme tenant une maison » clandestine d'appareilleuse; j'eus trois mois d'*Hô-* » *pital*. Ce fut ce qui me perdit. Toutes ces malheu- » reuses me gâtèrent: après m'avoir fait peur, je » m'accoutumai avec elles... Un jour, un homme » en habit d'exempt, me fit demander par mon » nom de Madame Percy, que j'avais caché, pour » ne me faire appeler que Nannette. J'allai le trou- » ver au parloir de la Supérieure. Il me fit asseoir » d'un geste. — « Je suis, » dit-il, « Monsieur Maret, » inspecteur de Police, chargé par Monseigneur le » Lieutenant Général, magistrat suprême de la dite » Police, de la partie concernant les femmes et filles » dites *du monde*... Je suis surpris, Madame Percy, » qu'une femme comme vous, qui a des moyens » (car je vous connais par votre associée, qui avait » demandé la confiscation de tous vos habits à son » profit, étant parente de feu votre époux), qu'une » femme comme vous ne se soit pas mise sous la » protection de la Police, en faisant un état comme » celui qu'elle entreprenait!... Cet état a un beau » côté! et c'est ce côté-là que nous protégeons, » Monseigneur le Lieutenant Général de Police et » moi... Vous pouvez, Madame Percy, vous y faire » honneur et profit, par l'exécution de mon plan, » que je vous donnerai par écrit, en vous faisant » rendre tous vos effets. Vous êtes veuve: c'est » déjà une grande décence! car nous aimons la

» décence, Monseigneur le Lieutenant Général de » Police et moi!... Je sais que vous avez des mœurs, » ayant vécu de sept à huit ans avec le même » homme, sans en changer, sans qu'il se soit plaint » de vous, sans le voler, même à la mort; car ce » que vous avez, il vous l'a donné. Vous allez sor- » tir : j'ai amené un carrosse; je vais vous réinstaller » chez vous. Vous serez soumise à un petit droit, » destiné à l'entretien de notre excellente Police, à » proportion du nombre de vos demoiselles... Mais » mon Instruction par écrit vous détaillera cela. On » dit que vous avez une enfant fort jolie! Je vous » éclairerai sur l'usage que vous pourrez faire de » cela en temps et lieu. Partons. » J'allai chercher » mon petit paquet, en me cachant de mes malheu- » reuses, et je partis... En chemin, il me donna son » papier. »

Elle le présenta, et Loiseau lut :

Instruction pour les Dames-chefs de Maisons publiques, tenant des Filles.

1. Toute Dame-chef, qui voudra être en sûreté, se mettra sous l'inspection de la Police, qui la protègera, et maintiendra l'ordre, tant à l'égard des Filles, que des Pratiques.

2. La Dame-chef se pénétrera de l'importance de son état, dont le but n'est pas seulement le plaisir à vendre; mais la santé à préserver; le libertinage à réprimer; la sûreté à procurer aux Honnêtes femmes, en acceptant le

sacrifice volontaire que font de leur honneur, de leur tranquillité, de leur pudeur, les Filles et Femmes qui se dévouent à satisfaire la brutalité des Hommes.

3. Elle traitera les Filles doucement, mais avec fermeté. Elle adoucira leurs vices, en leur montrant de quelle utilité leur profession est dans l'État, non seulement pour empêcher les attaques de Femmes, Filles, Enfants ; faire éviter la Sodomie ; éloigner la séduction et l'adultère des Femmes mariées ; mais encore contribuer au repos public en prenant pour amis nos utiles Espions, et diminuant, par leur *chanté*, les frais d'une administration aussi coûteuse qu'importante.

4. La Dame-chef doit visiter, ou faire visiter la santé génitale de tout homme qui se présentera pour voir ses Filles. Elle rejettera, ou redingotera, les Syphiliteux et les Pelliculeux, ou même saquera ou épongera l'intérieur et l'extérieur de la Fille ; outre qu'elle ne leur permettra pas le lit. Elle fera vivre sainement, soigneusement traiter ses Filles malades, et leur interdira l'Homme.

5. Elle paiera, par jour, à proportion de la beauté, de la jeunesse et de la fraîcheur, par tête de Fille : 1 liv. 4 sous ; 3 liv. et 6 fr. pour les Débutantes pendant quinze jours. Elle n'aura le droit de défloration, qu'en présentant la Fille-Vierge qui se destine au Public, à Monsieur l'Inspecteur, pour qu'il l'examine, et qu'il fixe son droit pour la défloration, et ce qu'on devra payer à la Police, par chacun des quinze premiers jours : car le Vice ne peut être légitimé, qu'en servant à l'État. Si... (Ceci n'était pas écrit ; il me le dit de bouche, et le *Si* n'était commencé, que pour y faire songer)... Si Monseigneur le Lieutenant Général de Police se reservait la défloration, il ne serait payé aucun droit, et la Fille serait franche pendant six mois. Si c'est Monsieur l'Inspecteur qui prend

la défloration pour son compte, soit qu'il la fasse, ou qu'il la cède, même exemption; mais la Fille ne sera franche que pour trois mois.

6. Le droit sur les Filles sera levé moitié sur le profit de la Dame-chef, moitié sur le gain propre de la Fille. Et comme la Dame-chef aura la tenue de la pension, le locage des habits, et le reste outre sa moitié sur la contribution des hommes, elle devra prendre tacitement sur ces objets la portion du droit de la Police sur la Fille, sans lui en parler.

7. L'Espion auquel on aura annexé une Fille, la fera seule chanter; Monsieur l'Inspecteur se réservant très expressément toute Dame-chef...

Ici Loiseau s'arrêta, le reste étant encore moins des détails pour nos dames, que les précédents. Nannette reprit :

« Monsieur Maret me remit chez moi, me fit tous » rendre par ma traîtresse associée, et me laissa, en » me disant de me conformer à son Instruction. Je » louai rue Saint-Honoré. Le premier fut pour le » locage des habits, et le reste. Du second, je fis » une Académie de jeu. Je mis mes filles au » troisième et au quatrième; le cinquième et le » sixième furent les chambres à coucher, et le sep- » tième pour les domestiques... Mais il faut revenir » un moment sur Mlle Pâris.

» Elle était morte pendant ma détention; mais elle » avait étiqueté tout ce qui m'appartenait, et cela me » fut exactement remis. On avait placé ma fille » avec la petite Éléonore chez la femme d'un musi-

» cien, parente de Mlle Pâris. Je pris ma fille chez
» moi, et voilà mon tort. Pour qu'elle ne me mé-
» prisât pas, je lui fis lire l'Instruction de M. Maret;
» et quand elle me demanda à être utile, je... la fis
» badiner avec des vieillards... Maret le sut, et,
» heureusement! imagina le mal plus grand qu'il
» n'était. Il ne crut pas devoir la présenter à Mon-
» seigneur le Lieutenant Général de Police, ni
» prendre sa défloration pour son compte; il se
» contenta de la faire payer double; ajoutant, avec
» menaces, que je ne manquasse pas de lui présen-
» ter la première fleur que j'aurais. C'est ce qui fit
» que, toute tremblante, voyant Manon gentille, et
« encore entière, quoiqu'elle gagnât, je la lui me-
» nai. Il me la garda quinze jours, pendant lesquels
» il en fit plus de six cents louis... » [Ici les femmes
se levèrent, en se couvrant de leur éventail, et nous
fûmes très fâchés du récit, Loiseau et moi!] « J'ai
» fini! j'ai fini! » dit Nannette, en nous faisant de
la main un signe d'apaisement. « Je la fis bien exa-
» miner, à son retour: elle n'était que fatiguée.
» Ceci me réconcilia parfaitement avec le bon Mon-
» sieur Maret, qui aime un peu l'argent... Voilà
» comme les choses se sont passées. Je ne cherche
» pas à m'excuser; je suis coupable; j'ai voulu seu-
» lement dire la vérité: comme c'est la vérité que
» quand Monsieur Nicolas eut commencé à recher-
» cher ma fille, et que je l'eus écouté, je fus bien
» contente que cette pauvre petite eût pour ami un
» honnête jeune homme!... Et quant à ma nièce,

» je ne saurais vous dire combien je l'ai ménagée! » On ne l'avait jamais à coucher : j'avais toujours » une fille de son âge, de sa taille, habillée de » même, que je lui substituais. Sous son lit était » une trappe qui descendait dès qu'elle était dessus, » et on remontait, par la même trappe, une fille de » bonne volonté, qui couchait avec l'homme. Un » jour, elle échappa par là aux cruautés de nos » Princes, qui vinrent boucaner mes filles, et elle » aurait été torturée, ou estropiée, comme quantité » d'autres... Mais depuis son apprentissage, elle » est exempte de tout cela; et je ne saurais vous » dire ma joie, de la voir aujourd'hui mariée avec » un si brave garçon que Monsieur Gaudet, que j'ai » vu un peu libertin chez moi, il y a deux années, » mais qui n'en est pas moins un bon enfant, et le » meilleur cœur du monde... Il est si vrai que je ne » l'ai pas mauvais, moi, qu'en sacrifiant ma fille, » tout ce qu'elle a gagné, tout mon gain à moi-même, » a été placé sur sa tête... J'en ai fait presque autant » pour ma nièce, plaçant sur sa tête son gain, avec » ce que je gagnais sur elle. Aussi ai-je perdu dou- » blement par la mort de ma pauvre enfant, qui, si » elle avait vécu, aurait été riche, et, en reconnais- » sant son père, se serait donnée toute à lui, avec » son revenu. Je ne me serais rien réservé du pou- » voir de mère, que celui de leur faire du bien, et » j'aurais abdiqué toute autorité, que je ne méritais » plus d'exercer... Je ne suis cependant pas gênée : » j'ai plus que doublé mon fonds primitif par mon

» prêt sur gages, auquel je vais m'en tenir, par » respect pour vous tous, et par amitié pour mon » cher Monsieur Nicolas, auquel mon autre état fait » peine, ainsi que pour mon cher Monsieur Gaudet, » mon neveu et consolateur. »

Ce récit ne devait pas nous surprendre : cependant nous restâmes dans un silence d'étonnement, dont je sortis le premier pour demander à Nannette si elle savait ce qu'était devenue Éléonore? — « Elle » a d'abord appris à dessiner d'une demoiselle La- » porte, amie de la femme du musicien... » Je regardai Zoé : — « Qu'entends-je? votre élève!... » la petite Eléonore? — C'était la fille de cette de- » moiselle Pâris, » répondit-elle. — « O Ciel!... » Je ne dis que ce mot : je me recueillis, et je gardai le silence; mais un mouvement de joie délicieuse ranima mon cœur flétri. J'avais chéri Éléonore, proportion gardée, autant que Zéphire elle-même, et, ce qui excitait mon admiration, ma tendresse, elle m'avait rendu la vie, comme Zéphire... On vit que je renfermais dans mon cœur des mouvements si rapides, que tous mes membres tressaillaient. C'est que je pensais : « Éléonore et Zéphire se sont » connues, elles ont vécu ensemble ! les deux sœurs » se sont aimées !... O mes chères filles! Vous » m'en devenez plus chères!... Éléonore me rendra » Zéphire!... Elle servira de mère à Zéphirette, qui » remplacera ma fille aînée! Nous nous réunirons » tous trois un jour, et peut-être avec d'autres... que » je ne fais encore que soupçonner. J'aurai une

» famille... nombreuse!... qui me rendra... tout ce » que j'ai aimé... tout ce que j'aimai... tout ce que » je perdis!... » Ce fut dans ces pensées que je me mis à table pour le souper. On ne m'interrogea pas, attendu qu'on était parfaitement instruit au sujet d'Éléonore.

Gaudet voulait rappeler la gaîté au premier repas que nous prenions chez lui. Quelques gaudrioles partirent. Il équivoqua sur les mots : « *Un Gaudet* » *doit dire des gaudrioles!* » répétait-il à chacune. Il attaqua Rosalie et son amant, par des apostrophes fort salées! C'est qu'ils paraissaient très ardents tous deux! au lieu que l'autre couple, Victorine et son jeune ami, était enjoué, folâtre... Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient entendu le récit de Nannette; ils folichonnaient, ou causaient entre eux. Si on eût laissé faire Gaudet, il allait leur donner des leçons théoriques et pratiques pour faire l'amour. « *Laquelle* » *des chances est préférable, de celle du ramoneur, ou* » *celle du couvreur?* — Celle du couvreur, » dit Leriche; « il y voit plus clair. — Celle du ramoneur, » dit Monclar; « il est appuyé de tous côtés. — Vous » n'y êtes pas! » reprit Gaudet, » le couvreur est » dessus; mais le ramoneur est dedans... Et quelle » est la meilleure position?... » Les deux jeunes gens, après avoir rêvé, dirent, l'un, que c'était la *position* d'un amant auprès de sa maîtresse : l'autre, la *position* d'une armée qui va battre l'ennemi. — « Vous en êtes à cent lieues! » s'écria Gaudet; « c'est celle du charpentier, posant la cheville dans

» le trou... » Renaud, qui vit la tournure de ces prétendus bons mots, et qui avait mangé vite, parce qu'il était curieux des secrets de la Police, s'empara de la conversation, pour interroger Nannette. Elle nous donna des détails hideux, sur la conduite des maq-r-a-x auxquels on annexait pour salaire, ou seulement pour demi-paye, certaines filles sans appui; sur la conduite atroce de certains hommes brutaux, et surtout de nos princes, avec les infortunées destinées à leurs plaisirs... On permit, avant ces détails, à la Jeunesse, qui en brûlait d'envie, d'aller causer auprès du feu, notre table étant à côté d'un grand poêle.

« La police, » dit Nannette, « a sans doute ses » raisons pour nous rendre la vie la plus dure qu'elle » peut; Hôpital toujours à craindre, rançonnements » de l'Inspecteur, vexation et tyrannie des loca- » teurs, avanies des passants, tapage et brisements » des boucaneurs, arrestations arbitraires du Guet... » Mais le pis, c'est le fait-chanter des espions. Aussi » plusieurs s'abandonnent-elles à l'Inspecteur, pour » n'en point avoir. Mais quand une fille en a, il » couche avec elle quand il veut, vérolé ou non : » on en a vu ne pas laisser à une pauvre fille un » instant de santé, pendant plus de dix ans, et ne la » quitter que quand elle était tout à fait abîmée; ils » lui salissent dégoûtamment toutes les ouvertures » du corps... Quand Monsieur veut de l'argent, » c'est avec les infamies proférées les plus atroces » qu'il le demande : si vous différez un instant, il

» frappe; si vous faisiez des représentations, si vous » refusiez, il vous estropierait; il prend lui-même; » si vous lui opposez que c'est l'argent de votre » loyer, toujours considérable, il se moque de vous. » Si battue, vous le lui rendiez, et que vous fussiez la » plus forte, il vous ferait arrêter le soir; Maret » notre inspecteur, Chesnon notre commissaire, » sont dans l'usage de donner toujours raison aux » espions : aussi s'abonne-t-on indifféremment à » l'un ou à l'autre... Une femme arrêtée par eux, » fût-elle honnête comme la Vierge, passe à l'Hô- » pital sans être entendue, sur la simple lecture de » leur procès-verbal... Voici à présent ce que les » filles ont à souffrir des hommes brutaux. Ils vien- » nent ordinairement plusieurs, quand ils veulent » tapager. Alors ils font mettre de force les filles » nues; ils leur font prendre des attitudes hideuses, » repoussantes... Ils les maltraitent, les couvrent » d'ordures... Les brutaux en particulier sont quel- » quefois plus terribles qu'en troupes; j'en ai vu un » assommer une fille d'un coup de poing, pour lui » faire plus à son aise tout ce qu'il voudrait; un » autre, dans sa rage de passion, arracher avec ses » dents le mamelon d'une fille dont il jouissait... » Vous frémissez! mais tout cela n'est rien, auprès » de nos princes... Quand ils arrivent dans un » endroit, tout tremble, tout fuit. Mais la porte » est gardée. Ils font aussi mettre nues les filles. Ils » en font attacher une, qu'ils savent chatouilleuse, » par ses compagnes, sur le pied d'un lit, et la font

» titiller (c'est leur mot), ou chatouiller, jusqu'à » perdre connaissance... Ils en attachent une autre » par les quatre membres sur un table, et jouent au » palet sur son ventre, une bougie allumée fichée » au nombril : si la fille tressaille, ou qu'un palet » attrape la bougie, elle tombe, et le cri de la fille » brûlée divertit les joueurs, qui recommencent... » Ils s'amusent des plus jeunes, dont l'haleine est » encore pure, en s'en faisant teter; il les forcent » d'avaler ce qu'ils nomment leur lait : ensuite ils » les saluent du nom de Nourrissonnes des Princes. » Ils les font lécher par les autres. Ils font mettre » l'urine des jeunes à part... Ils fouettent les filles » nues, à grands coups, ou les font fouailler par » leurs coureurs... Ils terminent ordinairement par » obliger ces infortunées à se... servir d'hommes » les unes aux autres, lardant les récalcitrantes à » petits coups de pointe d'épée... Ils donnent » presque toujours une jolie collation; mais elle » répond au reste : il y a toujours de cette urine des » jeunes, ou même des princes, mêlée à quelque » liqueur; il faut la boire de bonne grâce, et sans » en rien témoigner, sous peine d'être forcée, par » tous les tourments imaginables, à manger d'une » tourte à l'ail cru, qui ferait peler la langue... Et » je ne dis pas la moitié de leurs horreurs, comme » de repuceler des filles... » Les dames lui firent signe de s'arrêter. « Taisons-nous donc là-dessus, » et revenons à la Police, qui est nécessaire, mais » qui ne peut rien sur ces gens-là, et qui, ce me

» semble, fait, pour le reste, autant de mal qu'elle » en empêche. » (1)

On fit une foule de réflexions sur ces monstrueux abus; on en gémissait. Gaudet secoua la tête. — « Qu'avez-vous? » lui dit-on. — « Mon ami le sait » bien, » répondit-il, en me regardant; « et mon » cousin Gaudet nous dit un jour le pourquoi de » tout cela... — Conte-nous cela, mon ami. — La » chose est toute simple, » dis-je alors. « D'Arras » prétend que les hommes ne peuvent faire aucunes » lois, sans mettre un inconvénient égal à côté. » Toute règle imposée à l'homme, pour le rendre » paisible, assuré, heureux enfin, prend sur sa liberté » tout ce qu'elle donne à sa tranquillité. Il nous lut, » à cette occasion, une petite pièce, intitulée Les » Bulles de savon, pour se moquer de tout le bien » que prétendent faire les hommes en lois et en » établissements. Je serais assez de son avis; car » l'expérience est en sa faveur. Je me rappelle qu'il » nous dit aussi que le Vice et la Vertu sont les deux » extrêmes d'un tout, et que chacun d'eux est égale- » ment nécessaire, comme l'ombre et la lumière... » — Laissons, laissons! » interrompit Loiseau. Et

(1) Tout ce qu'on vient de lire en deux articles, a été fait en 1784, dans le temps même où j'étais menacé par Le Noir; je n'aurais pu l'imprimer en France. Aussi avais-je traité avec *Tournesheim,* de Bâle, et un libraire de Paris, en 1789. Ce libraire a été guillotiné pour faux assignats. Je comptais aller en Suisse pour y faire imprimer : la République décrétée ayant écarté ces obstacles, je n'ai plus été embarrassé. Je laisse les étrangers, et j'imprime ici.

il entonna son *Hymne à la Pauvreté*... Puis nous chantâmes les quatre couplets relatifs à Zéphire, les trois miens, et celui de Loiseau, par lequel nous finîmes. — « Ces fêtes délicieuses ne sont pas termi-» nées, » dit Sidonie; « je vous inviterai à la nôtre... » Et quand verrai-je celle...? » (montrant Loiseau et Zoé); « celle de Suadèle, et...?» (me montrant); « celle de ces jeunes gens? et celle d'autres encore; » car elles viendront. » (M. Deschamps, malade, léguait, en plaisantant, sa femme à Renaud). Je me plaignis de ce qu'on n'avait pas mis Zéphirette de cette fête. On me conduisit alors à un joli berceau, garni en taffetas vert, et on me la montra endormie. Je la bénis... Nous sortîmes.

Je me séparai de tout le monde, dès que nous fûmes dans la rue; je n'accompagnai pas même Rosalie et Victorine, qu'on remenait en voiture, quoiqu'elles fissent le même chemin : je voulais aller, recueilli, à la demeure où était expirée Zéphire. Je regardai la maison, et je fondis en larmes... Suadèle entendit mes sanglots : elle ouvrit la fenêtre, et me dit à demi-voix : « Prenez ce billet; il est d'Elle. » Je le reçus dans mon sein :

« *Cher èt unique ami! Tu ne recevras cet écrit fait en parfaite santé, le lendemain de notre jolie partie des Buttes, que dans le cas où je ne serai plus. Je lègue ton cœur, et toute ta personne, comme étant bien à moi, à Suadèle-Amélie Guisland, fille de ma bonne et respectable maîtresse. Je te lègue, mon ami, à faire par ta*

tendresse, son bonheur, qui m'est aussi précieux que le mien, et que je verrai de l'autre monde. Je lègue à ma fille Zéphirette, son père pour protecteur et pour ami; Suadèle, pour mère et pour amie; et en cas d'évènements imprévus, je substitue ma sœur Manon, si elle est Madame Gaudet, ou l'épouse de tout autre honnête homme, à la protection de ma fille... Je prie ma chère Suadèle d'aimer tendrement son ami et le mien; de le soigner comme une mère; de respecter ses moments et ses pensées; car le bon et sage Monsieur Loiseau disait qu'il pressentait que son ami produirait un jour quelque chose. Respecte donc ce précieux dépôt. Conserve, aussi soigneusement que le cœur de ton mari, l'amitié de l'excellente Mademoiselle Zoé, cette digne seconde du vertueux Loiseau... Ne néglige pas Mademoiselle Sidonie; elle sera Madame Boudard, et pourra, dans son état, être utile à ton mari. Je ne te dis rien de Madame Deschamps, ma mère adoptive : elle sera ta belle-sœur. Surveille ma sœur Manon, et fortifie-la par tes conseils. Vois ma pauvre mère, et encourage-la dans de meilleures dispositions, comme je le ferais. Tu chéris mon enfant : parle-lui souvent de moi; dis-lui comme je l'aimais; comme j'aimai son père; comme je t'aimai, ma Suadèle! Entre vous deux, louez-moi devant elle, afin qu'elle ait une bonne opinion de moi.

» Je t'aurai dit Adieu! quand tu liras ceci, qui est mon Testament : car par la présente, je vous laisse, à toi et à ma fille, tout ce qui fut, ou serait à moi.

» Zéphire Percy. »

Apostille de Suadèle : « *J'accepte tout ce que me propose mon amie : c'est elle que j'aime en vous; tout autre que son père, source de cette aimable existence que j'adorai, m'est odieux. Je signe de mon sang.*

» *Suadèle.* »

Je ne lus cette lettre que de retour chez moi. En fermant sa fenêtre, Suadèle chanta, en sanglotant :

Dans ces roseaux
Quand vous entendrez le zéphyr
Former quelque plainte...
Songez! songez que c'est un soupir...

Je ne l'entendis plus. Mais un instant après, sa voix renforcée me frappa :

Sur ce rameau,
Quand quelque tourtereau
Loin de sa compagne..... viendra gémir!.....

(Ici la harpe de Zéphire résonna douloureusement.)

Zéphire, pense
Que ton absence
Me fera mourir!

La harpe acheva l'air...

J'étais dans un attendrissement inexprimable, lorsque je me sentis aborder. C'étaient Loiseau et Zoé : « Il vous reste une fille charmamte! » me dit celle-ci; « Éléonore est un prodige, comme sa » sœur aînée, dont elle n'a pas éprouvé les mal- » heurs. Elle sera heureuse; son sort est assuré.

» Une femme de la Cour, recommandable par sa » vertu, instruite des circonstances de la situation » de sa mère, bonne et vertueuse, malgré son acci- » dent, de celle de son père, prend soin d'Éléonore, » qu'on vous fera revoir quelque jour, avant que » vos traits soient effacés de son souvenir. Je lui ai » parlé de vous, la dernière fois que je l'ai vue, et... » je vous l'avoue... je lui ai dit que l'homme qui » l'aimait tant sans la connaître, chez Bonne Sellier, » était son père... Malgré sa jeunesse, elle s'est » attendrie, et a marqué le plus grand désir de vous » revoir. Mais la comtesse d'Egmont, qui en prend » soin, et la donne pour camarade à une enfant de » trente mois, qu'elle a fait nommer *Reine Septima-* » *nette Courtenay,* s'y oppose encore. Elle le per- » mettra quelque jour. Et si elle ne le permettait » pas, car les Richelieu sont entiers, je vous déclare » que je me prêterais à la tromper. — Mes amis, » répondis-je, « je sens... que j'aurais encore plus aimé » Zéphire ma fille, que mon amante : jugez de ma » douleur!... Quant à la petite Éléonore, c'est une » grande consolation! ainsi que ma petite Zéphi- » rette; et le baume de la joie, à ces deux noms, » vient de couler dans mon cœur. » Zoé m'em- brassa... — « Ho! que vous auriez été heureux! » s'écria-t-elle. « Mais le sort ne vous avait tout » donné, que pour vous tout arracher!... Puisse-t-il » vous conserver Éléonore, Zéphirette!... — Et » Suadèle! » ajouta Loiseau; car lui seul avait été confident du Testament de ma jeune amie,

qu'il savait qu'on devait me remettre ce jour-là.

Nous nous séparâmes, et je me retirai dans ma chambrette de la rue Sainte-Anne; car depuis la mort de celle qui devait me mettre dans l'aisance, redevenu pauvre, j'étais remonté au galetas tapissé d'affiches de comédie, où pauvre elle m'avait secouru... Ce fut là que je lus le Testament de Zéphire... D'abord, je le baignai de larmes... Ensuite je fus touché des sentiments de Suadèle : « Non! » fille généreuse! » m'écriai-je, « je vous porterais » malheur! Non!... Je passerai le reste de ma vie » à me rappeler Zéphire, et à la pleurer .. » J'avais sa fille : mais on l'éloigna constamment de moi. Lorsqu'après un long temps et au comble du malheur, j'insistai pour en avoir des nouvelles, on me fit entendre qu'elle n'était plus... J'ai su depuis que Gaudet redoutait pour moi la vue de cette enfant; d'ailleurs, il la voulait adopter, Manon n'ayant pas d'enfants. Il fit, dit-on, feindre une grossesse à sa femme, afin de pouvoir un jour introduire Zéphirette dans sa famille. Mais, dit-on encore, une cousine de Manon, restée femme du monde, nous vola cette enfant. On verra quelque jour ce qu'elle est devenue.....

Je remis le lendemain le Testament à Loiseau, pour le lire, et le montrer à M^lle^ Delaporte. Il le baisa, et le mit dans son portefeuille. Je ne regrettais plus une amante dans Zéphire, mais une fille; et sous ce point de vue, j'avais deux consolations puissantes, Éléonore et Zéphirette. La première versait

dans mon âme une joie pure. Le hasard me fit la voir à Paris, où elle venait rarement. Je passai devant l'hôtel, prévenu par Zoé : cette demoiselle l'en avertit; l'aimable enfant me reconnut, et courut à moi. Je la pressai contre mon cœur. Sa beauté m'émerveilla! (et toute la maison de Bonne Sellier peut dire que la tendresse paternelle ne m'abusa pas). Elle avait alors neuf ans révolus, étant née à la fin de 1749. Elle me dit : « Mon cher petit papa, je » vous aime de tout mon cœur! et jamais je ne vous » oublierai, quelque part que je sois... Vous êtes » plus maître que moi des circonstances; ne perdez » pas votre fille de vue; elle vous conservera reli- » gieusement le droit de disposer d'elle... » Éléonore me quitta, en achevant ces mots, parce que Mlle Zoé la rappelait... Je demandai le lendemain à cette demoiselle, si elle avait dicté le discours d'Éléonore? — « Je lui en ai suggéré la substance, » mais l'arrangement est d'elle seule. » Je fus enchanté...

C'est quelque temps après qu'ayant été reconnu par *Aurore,* ancienne et jolie compagne de Zéphire chez Nannette, cette fille, que je n'avais jamais aperçue, m'adressa la parole dans le jardin du *Palais-Royal,* pour se faire connaître, et m'en demander des nouvelles. Mes larmes lui répondirent. Aurore plaignit ma jeune amie. Ensuite elle me dit qu'elle demeurait tout près, rue *Fromenteau,* vis-à-vis le *Château-d'Eau,* chez Madame Macé, qui allait céder son fonds à une dame *Dupont,* marchande de modes

à la Foire, et ancienne connaissance de Zéphire; elle me pressa de venir lui en donner des nouvelles. Je le fis; et ce fut ainsi que se forma une demi-liaison avec Aurore, qui employa tous ses efforts pour m'engager par le plaisir... La Macé, en me voyant entrer chez elle, poussa un cri de surprise et de joie! Elle parla de la dame que j'avais possédée, rue *des Prêtres-Saint-Séverin;* elle nous dit, sans doute pour se faire valoir auprès de la Dupont sa successeuse, que c'était une dame mariée, dont elle avait la confiance; que son mari ne la voyait pas, et que voulant avoir un enfant, elle était venue s'en faire faire un par un jeune homme sain, vigoureux, et de la taille de son mari; qu'elle s'était comportée en *fille,* et même un peu en *Messaline,* quoiqu'elle ne le fût pas, non seulement pour se déguiser à mes yeux, mais parce qu'on lui avait dit qu'allant trouver son mari, qui était à un bal chez le prince *de Salm,* faubourg Saint-Germain, ainsi échauffée et masquée, elle l'échaufferait, et le ferait coucher avec elle... Qu'en effet, elle l'avait bien *électrisé,* mais qu'au moment où il allait jouir d'elle, la croyant M^lle^ *Lyonnais* de l'Opéra, il l'avait reconnue, avait craché sur ses appas secrets, et s'était retiré... Que si je l'avais suivie, malgré elle, quand elle sortit, l'homme que j'avais vu avec elle le matin, et un autre, avaient ordre de me tuer; ce qui fut cause qu'elle, Macé, plaça auprès de moi Spirette Laval, pour me

retenir... (1) Que la dame était accouchée, le 22 Février 1757, d'une fille qu'on avait baptisée sous le nom de *Reine Septimanette Courtenay*, et qu'on élevait à l'insu du mari, espérant, s'il mourait le premier, la faire reconnaître, y ayant un homme si adroit, qu'il devait substituer et fondre le papier du mot *Courtenay,* en celui du nom du père... Qu'elle avait su la cause de ces noms : le premier était, parce que j'appelais toujours la belle dame *Reine,* en la possédant; le second, parce que c'était le diminutif du nom de la mère; enfin, le troisième, parce qu'ayant su que la Macé connaissait ma famille, et l'ayant interrogée, elle avait entrevu parmi mes grand'mères une Courtenay... Voilà ce que m'apprit la Macé, en me faisant beaucoup d'amitiés. Aurore me caressa, moitié en amante, moitié en *fille,* devant les deux femmes, et par leurs encouragements, j'allais faire une chute Épicurienne, très honteuse, sans le souvenir de Zéphire et de Suadèle, amalgamées dans ma pensée. Je fus obligé de m'enfuir. Mais je reviendrai dans cette maison.

Électrisé au physique par Aurore, au moral par Suadèle (peut-être aussi au physique), je repris mon goût pour le beau sexe, et je recommençai à rechercher les femmes. (Toutes celles avec qui j'avais eu des liaisons intimes jusqu'alors, me les avaient rendues si aimables!) Je n'étais jamais plus disposé à

(1) Voyez le DRAME DE LA VIE, p. 998, où presque toujours je réalise le simple soupçon.

prendre une passion violente, que lorsque je venais d'être vivement attendri par le souvenir, soit de Jeannette Rousseau, soit de Colette, soit de Madelon, soit de Marianne Tangis, soit de ma sœur Demailly, soit en dernier lieu de mon incomparable Zéphire... Le pouvoir de ces divines enchanteresses se prolongeait au delà de l'absence et du tombeau!... Et voilà un de ces ressorts du cœur humain, que nos romanciers ni nos moralistes n'ont pas encore assez approfondis! Au contraire, ils s'étonnent, quand il arrive qu'un amant tendre et heureux remplace par un autre l'Objet adoré qu'il a perdu par la mort! Hé! le bonheur même provoque et hâte son nouveau choix! On est plus fidèle à la mémoire d'un objet détesté; il ferme le cœur...

Suadèle Guisland était la jeune personne sur laquelle tout le monde jetait les yeux pour moi. On a vu quelles étaient ses dispositions, et qu'elle était le legs de Zéphire. Elle me chérissait: sa mère me considérait. Elle me dit un jour qu'elle me ferait le sacrifice de sa fille aînée, quoique peut-être ce fût son malheur, attendu que depuis qu'elle savait que j'étais le père de Zéphire, Amélie ne respirait que pour moi. « C'était une passion, » ajouta-t-elle, « et elle me disait hier, qu'*elle n'aimait en vous que* » *Zéphire...* Elle serait morte, si elle ne voyait pas » votre fille en vous. Ainsi, je vous la dois, parce » que, sans vous, je ne l'aurais pas... C'est aussi » que la chère Zéphire méritait bien ces sentiments, » que nous avons toutes! c'était un prodige, que

» cette enfant!... » Et elle voulut me cacher ses larmes... Je me précipitai à ses genoux, en m'écriant : — « O ma mère! digne mère de ma Suadèle! » je te jure son bonheur, dans tout ce qui dépendra » de moi! » Mme Guisland me baisa, et me remit la main de sa fille, qui venait d'entrer, à l'exclamation que j'avais faite.

Mlle Zoé voyait souvent Suadèle, et elles prenaient ensemble les arrangements pour notre mariage, également désiré de toute notre petite société. On écrivit à mon père, et l'on eut son aveu. Dans nos parties, Suadèle était ma Zéphire, et elle se plaisait à en porter le nom. Elle était différemment belle, mais elle l'était autant. Je la chérissais, et l'on était enchanté de voir notre bonne amitié... Elle ne me parlait que de Zéphire; je la nommais ma fille. On ne peut imaginer de jeune personne qui eût plus des talents de son sexe, plus de capacité. Elle portait la consolation et la joie dans l'âme de tous mes amis, par l'intérêt qu'ils prenaient à nous deux... Mais tant de bonheur n'était pas fait pour moi! je ne devais jamais posséder Suadèle, et je ne devais réussir à me marier que pour mon malheur!

Deschamps venait de mourir d'apoplexie, le jour même du mariage de notre bon ami Boudard et de Sidonie : ce qui fit qu'il n'y eut ni fête, ni festin. On nous donna tous les deux quelques semaines après. Nous étions tous parés, Suadèle et moi en deuil : elle était ravissante. La joie brillait sur nos visages; car nous espérions Zoé avec Loiseau au printemps;

Elisabeth Leriche avec Renaud, dans un an; Suadèle et moi au premier jour; Leriche et Rosalie après nous... *Les Dieux agréèrent une partie de ces projets, et donnèrent l'autre à disperser aux vents...* La fête se célébra aux Buttes. Jamais je n'avais senti si vivement le bonheur d'être aimé de Suadèle; je ne l'avais jamais trouvée si belle... La victime était parée!... Nous avions chanté nos hymnes; les Adieux à Zéphire venaient d'être exclamés; nous allions rejoindre nos voitures sur le grand chemin, quand nous entendîmes des cris, comme ceux du jour des *Ho hé!* Nous cherchâmes des yeux... et nous aperçûmes des gens agrestement armés, qui couraient. Tandis que nous étions attentifs, sans regarder autour de nous, ma Suadèle, qui s'appuyait sur moi, s'écrie faiblement : « *Haye! la vilaine bête!...* » Un gros chien noir fuyant venait de mordre sa main pendante... Je me précipite, et suce la main ensanglantée... Tout le monde veut m'en empêcher. — « Laissez-moi! » m'écriai-je, « je sauve ma » Zéphire! » Et je suçai, malgré Mme Deschamps, malgré Zoé, malgré Sidonie, malgré Suadèle elle-même; je ne quittai la main, qu'après en avoir tari le sang. Les hommes me regardaient en silence, les bras croisés, profondément consternés... On tua le chien à cent pas de nous. — « Ha! qu'as-tu fait, » mon ami! » me dit Suadèle, sans doute trop instruite par là; « je n'en mourrai que plus douloureusement!... » Elle s'efforça de marcher. Mais

je fus obligé de la porter, comme Zéphire, jusqu'à la voiture!...

Que dirai-je? L'aimable, la touchante Suadèle, alla d'évanouissements en évanouissements jusqu'à la mort. Elle expira sur mon sein, comme Zéphire, le lendemain à huit heures du matin... Elle pensa que je deviendrais enragé, pour avoir sucé sa plaie, et cette idée la tua : elle périt par ce que j'avais fait pour la sauver.

Comment exprimer ma douleur!... Mais ce fut celle de sa mère, qui tout en me bénissant de ce que j'avais fait pour sauver sa fille, fut si saisie, qu'elle la suivit au tombeau!... Et moi, qui perdais une seconde fois Zéphire,... qui avais perdu Madame Parangon!... je ne suis pas mort!... C'est qu'il me restait un ami! je n'avais pas encore tout perdu!... Mais seul je sais tout ce que j'ai souffert, en achevant de perdre Zéphire!... Je crois que la surprise et le désespoir m'affaiblirent le jugement, du moins à en juger par ce qui va m'arriver.

Un jour, dans les commencements de ma convalescence, après la perte de Suadèle, je dis à mes deux chers amis, Loiseau et Zoé : « J'ai tout perdu! il ne » me reste rien au monde! — Il te reste un ami! » s'écria Loiseau, « qui sent ta peine plus vivement » que toi-même! — Ha! » dit Zoé, « il a raison, il » a tout perdu! il ne lui reste rien! il a perdu l'Objet » de son amour!... Et vous présentez à cet infor- » tuné l'Objet de son amitié, pour le consoler de » Zéphire-Suadèle!... L'amitié n'est pas l'amour!

» On perd encore tout en amour, quand le plus » tendre ami nous reste!... Songez à ce qu'il » a perdu... Peut-il cesser de le regretter? Adou- » cissons sa douleur, par les preuves de notre » attachement; mais ne désirons pas de la détruire; » car nous l'aimerions moins sans elle! » Zoé versa des larmes. Loiseau ne répondit pas; car il approuvait ce qu'elle venait de dire... Elle reprit la parole au bout d'un moment, pour ajouter : « Mais... par « l'amitié, mon ami, tu es encore le plus heureux » des hommes! Car si tu savais comme tu es sin- » cèrement aimé!... Tu l'es plus tendrement qu'a- » vant tes malheurs; tu nous intéresses davantage... » Et moi, en mon particulier, je te regarde comme » un dépôt sacré, que le Ciel me confie, pour t'arra- » cher au désespoir!... Ha! quelle joie, lorsque je » serai sûre d'y avoir réussi! Quand pourrai-je dire » à l'homme qui possède mon cœur, comme amant : » *Voilà votre ami, celui que vous aimez plus que vous-* » *même, et autant que moi : je vous le rends, et vous* » *me le devrez...* » Mon ami Lecteur, que pensez-vous de cette Zoé? de cette fille, qui n'avait été coquette que parce qu'elle avait l'âme sensible et les sens ardents? qui, ayant trouvé un homme digne d'elle enfin, l'aima jusqu'au tombeau et ne lui survécut pas?... O saints et vertueux amis! je me prosterne, et vous adore! COLETTE! ZÉPHIRE! SUADÈLE! LOISEAU! et toi ZOÉ! recevez mon hommage! vous m'avez agrandi l'âme! je vous dois tout ce que j'eus de bon... ainsi qu'à mon vertueux père, et ma bonne

mère ! De moi-même, hélas ! et sans votre souvenir, je ne suis qu'un avorton, sans force, sans énergie, sans vertu ! Si, dans la suite, j'ai connu des méchants, des *Dhemmery*, des *Saint-Léger*, des *Desmarolles*, un *Albert*, un *Blanchard-Lavallette*, un *Sancy*, un *Point-cloud*, un *Fontanes*, un *Joubert*, un *Milran* (*a*), un *Defer*, etc., j'en étais dédommagé d'avance ; j'avais connu ce qu'il y a de meilleur dans les deux sexes, et j'en avais été aimé !... Ha ! mes peines n'en devaient être que plus cruelles, et mes regrets plus amers ! J'ai fini par connaître la honte de l'Humanité, après en avoir connu l'honneur !... O mes chers amis, que j'ai perdus ! ô mon cher Loiseau, dont l'âme vertueuse animait toute notre petite société ! vois, du séjour fortuné que ta belle âme habite, ton malheureux ami, courbé sous le poids du malheur, et redoutant de plus grands maux encore ! Vois les larmes qu'il répand sur toi, au bout de trente-six ans, et sur ta Zoé, dont il a fermé les yeux, lorsque la main décharnée de la Mort s'est appesantie sur elle !.....

C'était le soir que nous eûmes cette entretien. Le matin, en me levant, ma première pensée fut pour les filles que je me connaissais alors : celle que j'avais perdue, et les trois qui me restaient. Je regrettai Zéphire ; je tressaillis de joie, en songeant à Éléonore, à Zéphirette ; je me rappelai ce qu'on m'avait dit obscurément sur la fille de Madelon, que

(*a*) Anagramme de *Marlin*. *(N. de l'Éd.)*

je retrouverai un jour (1) sans la connaitre; j'unis à mes filles la chère image de Colette... qui m'avait ausssi rendu père; mais je l'ignorais... Je songeai à tout ce que j'avais aimé. L'idée de Colombe me revint... et elle fut douloureuse... Je ne vous oubliai pas, infortunée Marianne Tangis!... Les faveurs ravies à Edmée presque mariée me rendirent pensif... Je me lève. On m'apporte une lettre, de chez Bonne Sellier. L'écriture ne m'en est pas inconnue. Je brise le cachet. Elle est datée du 4 Février 1758, c'est-à-dire, qu'elle est écrite depuis plus d'un an, et signée de... ROSE LAMBELIN!... Ma vanité fut flattée : car on voulait renouer, et l'on m'y disait que les deux années de l'absence convenue étaient écoulées. Je fus enchanté que cette fille ne me laissât pas entaché de la honte d'un refus! Je me turgis d'orgueil : mais je ne me trouvai pas disposé à faire succéder dans mon cœur l'image de Rose à celle de la charmante Suadèle... Je ne regrette pas d'avoir oublié le contenu de cette septième lettre; elle était triviale, peut-être parce qu'elle l'avait envoyée par la poste. J'allai travailler.

Le soir, je retournai, suivant mon usage, à la rue de Zéphire-Suadèle : mais c'était pour la dernière fois; je voulais dire adieu à cette rue sacrée, que la mort de Mme Guisland me rendait effrayante! J'y

(1) En 1772.

chantai à demi-voix mon hommage à ZÉPHIRE; mais j'éclatai mes adieux à Suadèle :

O belle Suadèle!
Que je pleure toujours!
Ma douleur éternelle,
Éternelle en son cours,
Saura rendre immortelle,
Tant que j'aurai des jours,
Zéphire et Suadèle,
Une par leurs amours!

J'achevais pour la seconde fois ce couplet impromptu, quand j'aperçus deux femmes en noir, sortant de la rue *Christine,* et venant à moi. Je crus que c'étaient Rosalie et Victorine. En approchant, je trouvai que c'était une vieille, ayant l'air d'une Anglaise, avec une jeune personne ravissante, de la même nation. Elles se tenaient sous le bras, et la vieille disait à la jeune : « Ma chère nièce, ne te » *dessole* pas! *What is the matter that your eyes are so* » *swelled with weeping?* (1). » La nièce répondit : — « *What will become of me?* (2). » Je commençais à entendre un peu l'Anglais, que nous apprenions, Loiseau, Zéphire, Zoé, Suadèle, Mlle Mentelle, et moi. Je dis aux deux étrangères : « *You are English,* » *Ladies?...* (3) Si je puis quelque chose pour votre

(1) Comment se fait-il que vous ayez les yeux si gros d'avoir pleuré?

(2) Que vais-je devenir?

(3) Vous êtes Anglaises, Mesdames?

» service, ne m'épargnez pas? — Bien *obligeante,* » *Monchieu!* » me dit la tante. Je ne répliquai pas; je les suivis. Elles entrèrent dans une petite maison de la rue *Pavée,* où il me parut qu'on louait en chambre garnie (ce quartier, jusqu'au *Pont-Neuf,* est celui des Anglais, et Suadèle, qui nous avait inspiré l'envie d'apprendre leur langue, n'avait eu cette idée, que pour entendre et répondre, quand des Anglaises venaient chez sa mère)... Je vis parfaitement la nièce, à travers les vitrages, parce que la vieille tante parlait à l'hôtesse. Cette nièce était d'une beauté complète : des cheveux presque roses et bouclés, une figure Grecque et virginale; une taille parfaite... « O Dieu! » m'écriai-je, « elle ressemble à » Zéphire! » Elle avait de grands yeux, et cette modestie *Anglaise,* qu'ils rendent *angélique;* en un mot, cette jeune personne était précisément ce qu'il fallait pour me charmer; car la noblesse de ses traits la rapprochait de Suadèle. Je la considérai, jusqu'au moment où la tante prit la clef et la chandelle allumée. Elles montèrent chez elles. J'entrai pour lors. « Ma'm'selle? » dis-je à une jeune fille de quinze ans, restée seule dans la salle, « pourriez-vous me dire » si les deux dames qui rentrent doivent demeurer » encore quelque temps à Paris? — Monsieur, ce » sont deux Anglaises, la tante et la nièce, qui sont » ici pour un héritage, la grand'mère paternelle de » la jeune étant Française. On a bien de la peine à » décider ça, à cause de la guerre avec les Anglais! » Il faudrait que la jeune *miss* épousât un Français;

» la tante ne veut pas. — Voudriez-vous me dire » leurs noms? — La tante s'appelle *Mistriss Mac-* » *bell (a)*, et la nièce, *Miss Harriet Kircher*. » Je remerciai la jeune fille, et je me retirai, très satisfait de savoir les noms des deux étrangères. J'étais alors, ainsi que Renaud, très Anglomane! la qualité d'Anglaise m'enflammait, autant que la beauté de la jeune personne. Mais je n'en fus pas moins occupé de ma Zéphire-Suadèle : comme je n'en regrettais pas moins Madame Parangon, lorsque j'avais Suadèle-Zéphire. Je joignis l'idée de l'aimable Anglaise au souvenir de tout ce que j'avais aimé, et surtout au sentiment délicieux que me causait toujours l'idée de ma chère Éléonore. Aussi, en m'en retournant, n'exprimai-je la situation de mon âme que par la charmante cantilène du cardinal *de Bernis :*

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce faible enfant, qui te suit en tout lieu?
Ce faible enfant, qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu!

Je ne parlai de ma nouvelle découverte, ni à Loiseau, ni même à Zoé, que je chérissais également : car cette amie avait pour moi les soins de Zéphire, la délicatesse et les attentions de Madame Parangon.

Le lendemain, à mon réveil, je tressaillis, en

(a) L'orthographe est *Mistress;* ce mot, suivi d'un nom propre, ne doit s'écrire qu'en abrégé : *Mrs.*

(N. de l'Éd.)

songeant à la jeune Anglaise *Henriette Kircher :* je crus retrouver en elle une autre Zéphire, telle que je l'avais aimée avant de connaître le lien qui nous unissait; ou plutôt une autre Suadèle... J'allai au travail, daus ces pensées. A midi, je ne manquai pas de passer dans la rue *Pavée :* je vis sortir la tante; la nièce restait à la maison. J'abordai *Mistriss* Macbell, en lui dlsant : « Madame sait-elle bien les » rues? » La question était singulière de ma part! Cependant elle fut bien reçue : la vieille Anglaise me répondit en souriant: — « *No;* pas trop beaucoup! » Je lui offris mon bras pour la conduire. — « Mais, » Monsieur, *I no you* connais? — Pardonnez- » moi, Madame; nous nous sommes parlé hier : » vous êtes *Mistriss* Macbell, Irlandaise d'origine, » tante de Miss Henriette, et vous êtes ici pour un » procès, occasionné par la succession de l'aïeule » paternelle de Mademoiselle votre nièce, qui pourra » le perdre si elle n'épouse un Français. — *You* me » connais! — *Yes, Mistriss.* » (*a*) Elle me prit le bras, et me dit qu'elle allait chez son procureur, *Bièvre-street.* En chemin, elle me demanda comment je la connaissais?... Je me ressouvins alors d'un Anglais, nommé *Smith,* avec lequel j'avais eu quelque liaison, et je lui dis que je la connaissais par cet homme. Elle voulut se le rappeler; mais elle

(*a*) Si notre ami Restif avait été plus fort en Anglais, il aurait su que *Mistress* ne s'emploie que suivi du nom propre, et il aurait dit : « *Yes, Madam.* » *(N. de l'Éd.)*

ne put en venir à bout. Elle me demanda où il logeait ? Mais je l'assurai qu'il était reparti... Nous arrivâmes chez le procureur, qui ne lui donna pas de trop bonnes nouvelles. *Mistriss* Macbell me parut un peu intriguée. Je la ramenai chez elle; nous montâmes ensemble, et je vis la charmante nièce, à laquelle elle me présenta comme le jeune homme qui les avait vues la veille au soir. Elle se parlèrent ensuite Anglais, si bas, que je ne pus rien entendre, à l'exception du nom de *Smith*, qui frappa mon oreille. Elles me firent toutes deux beaucoup de politesses. Je laissai entrevoir des sentiments d'admiration pour Miss Henriette, et elle en parut flattée... Je me retirai bientôt, pour ne pas être indiscret, mais en demandant la permission de rendre des visites. Elle me fut accordée. Miss Henriette me dit en sortant : « *Farewell!* » Je lui répondis par ces vers de *Pope*, que je récitai avec enthousiasme :

My fancy form'd thee of angelic kind,
Some emanation of th' all beautous Mind!
Those smiling eyes, attempering every ray,
Shone sweetly lambent with celestial day.

« Mon imagination vous représente à moi comme un Ange, comme une émanation de quelque Esprit qui réunit toutes les beautés! Ces yeux riants ne jettent que de tendres regards, et brillent d'un éclat céleste, en se complaisant sur moi. » *(a)*

Elle sourit, et je retournai au travail.

(*a*) Ces vers sont tirés des *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* traduites par Pope. *(N. de l'Éd.)*

Loiseau fut charmé de me revoir, par deux motifs : notre ouvrage était pressé, outre que depuis la succion de la main de Suadèle, il n'était pas sans inquiétude à mon égard. Mais il ne m'arriva rien : apparemment la rage de l'amour garantit de toute autre... Je travaillai en abatteur, ce qui m'arrivait ordinairement, comme on sait, lorsque j'étais fortement ému. Le soir, je parlai indifféremment à Loiseau du procès des deux étrangères, et du moyen de le leur faire gagner; je lui indiquai le procureur. — « On fait ici le *Mémoire* des Parties adverses, » me répondit-il. Je ne relevai pas ce mot; mais je pris la résolution de faire une chose... que je ne saurais trop qualifier; on en jugera. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en ce moment j'envisageai non seulement cette sorte d'infidélité comme permise, mais comme louable, vu qu'elle éclairerait les deux étrangères à temps sur les projets de leurs adversaires. En quittant Loiseau, après souper, je courus chez les deux Anglaises. Je dis à la tante : « Je crois que demain » je pourrai vous rendre un petit service dans votre » affaire; je sais la demeure de votre procureur; je » lui parlerai... » Elle me remercia beaucoup, et la jolie nièce se joignit à sa tante. « Je pourrais, » repris-je, « vous servir encore mieux, puisque je » suis libre, c'est-à-dire garçon et Français..... J'ai » même ici tous les papiers nécessaires pour me » marier... » On se regarda. On me dit des choses honnêtes. Je ne crus pas devoir presser la décision. Je me retirai.

Le lendemain matin, en arrivant à l'imprimerie, je m'informai du *Mémoire*, sans affectation. J'appris qu'on avait déjà fait deux épreuves; qu'il y avait eu des changements considérables. Je m'emparai facilement des premières épreuves du *compositeur-casier*, épreuves qu'on laisse traîner; j'eus plus difficilement les secondes; enfin je les eus aussi, et j'envoyai le paquet cacheté au procureur des deux Anglaises, par un commissionnaire inconnu : j'avais déchiré l'indication d'imprimerie. Le procureur vit d'un coup d'œil les prudentes ratures ordonnées à l'avocat manœuvre par le procureur rusé; il en profita, et comme il en garda un profond secret, il se fit, par cette affaire, une réputation d'homme habile, intelligent, insurprenable. Les Parties adverses nous secondèrent par une adresse criminelle : elles tinrent leur *Mémoire* secret jusqu'à la veille du jugement, afin qu'on n'eût pas le temps de prendre ses précautions, ni de leur répondre. Mais notre procureur, doublement instruit, car les ratures lui étaient plus utiles que le *Mémoire* même, ayant demandé, devant moi, à *Mistriss* Macbell, si elle ne pourrait pas marier sa nièce en huit ou dix jours, la vieille Irlandaise me regarda. Je me sentis encouragé, par ce regard interrogatif, à dire que j'étais tout prêt. Je montrai mes papiers au procureur, qui, les ayant examinés, dit qu'ils étaient en bon ordre, et qu'il n'y avait qu'à faire publier un ban dans mon pays. Henriette, qui avait accompagné sa tante, vint me remercier, d'un air charmant. Ce qui fit que le pro-

cureur écrivit lui-même sur-le-champ, pour avoir le ban avec dispense de deux. Il reçut tout cela au bout de huit jours. Mais pendant cet intervalle, fort d'un mariage qu'on pouvait regarder comme fait, il attaqua nos adversaires dans leurs derniers retranchements, par un *Mémoire,* qu'il put distribuer au même instant où parut celui qu'ils tenaient en réserve... Le procureur reçut les papiers de Bourgogne, mes parents s'étant imaginé que c'était toujours le mariage avec Suadèle, pour lequel Loiseau leur avait écrit. L'homme de loi vint alors nous presser de conclure. Au moment où il entra, je venais d'avoir une scène fort tendre avec Henriette, à la suite de l'aveu fait à sa tante du moyen que j'avais employé pour les servir. J'étais fêté, chéri. J'avais parlé de mon amour, et il avait été favorablement écouté. — « Voici tout ce qu'il nous » faut, » dit le procureur; « le ban a été également » publié à *Saint-André,* et j'ai les dispenses. A » quand le mariage ? — Cela dépend de ces dames, » répondis-je. — « Sur-le-champ donc! » s'écria le procureur; « la future aura sept mille cinq cents » livres de rentes, sans d'autres valeurs, et l'argent » comptant. » Et il remit à la tante mille écus, dont il tira une reconnaissance. — « Nous pren- » drons le chapelain de l'Ambassadeur d'Angle- » terre ? » dit Macbell. — « Non pas! s'il vous plaît, » reprit vivement le procureur; « à *Saint-André,* de- » vant nos prêtres; Mademoiselle se confessera » même, et aura le billet. » La tante ne répondit

rien. Henriette dit qu'elle se confesserait. Je la menai aux *Cordeliers,* où était alors Saint-Hermine, pendant que le procureur et la tante allaient à *Saint-André,* afin de prendre l'heure de l'église, pour le lendemain. A ma recommandation, Henriette eut un billet, sans se confesser. Nous allâmes ensuite au *Luxembourg,* où Henriette me témoigna les sentiments les plus flatteurs. Ou elle commençait à m'aimer, ou elle était bien intéressée!... A notre retour, nous nous trouvâmes seuls. J'en obtins tout ce que je voulus, et... j'en fis ma femme. La tante, qui arriva, et nous surprit, ne nous adressa pas un mot là-dessus, même pour la forme. J'en fus étonné!... Macbell me dit doucement, et de bonne amitié, que n'étant pas de la *même communion,* et devant être marié dans la mienne, elle désirait que le chapelain de l'Ambassadeur nous donnât sa bénédiction le soir même. Je ne vis là qu'une délicatesse de conscience, et j'y consentis. « Il faut, » ajouta-t-elle, « que cela soit bien secret pour les Français! » mais j'aurai deux témoins Anglais. » J'acceptai tout. Je n'entendais rien aux idées de cette femme, et je n'avais garde de les deviner; elles étaient de nature à ne pouvoir être pénétrées. Le procureur avait marqué à mon père que *le parti était très avantageux!* Je trouvai à l'imprimerie une lettre du respectable vieillard, dans laquelle il me marquait *qu'il consentait à un mariage avantageux, et qu'il avait assez bonne opinion de moi, pour croire que je n'en ferais qu'un pareil.* Lorsque je revins le soir, pour la céré-

monie que devait faire le ministre, je montrai cette lettre et elle contenta tout le monde. Le ministre fit les interrogations d'usage. Un des témoins, qui se faisait appeler *Mylord Taaff*, y répondit d'une manière plus vraie que je ne le pensais, et nous fûmes aussi bien mariés que si nous eussions été à *Green* en Écosse. Le ministre et les trois témoins se retirèrent (1).

Resté seul avec les dames, je voulus coucher dans le lit d'Henriette. L'on n'y mit aucun obstacle... Quelle nuit délicieuse !... Le lendemain, à six heures, nous fûmes mariés à *Saint-André*, en présence du procureur et de quatre témoins qu'il avait amenés... Le procès se jugea le lendemain : il fut pleinement gagné ; les adversaires en furent pour les frais, et tous les dépens, intérêts et dommages.

Me voilà donc établi, presque opulent, et j'avais une femme charmante, comme Suadèle et Zéphire réunies, qui me semblait envoyée par le Ciel, sans peine et sans travail de ma part. Toutes mes pertes étaient réparées ; je me voyais adoré de ma jeune épouse, chéri de sa tante ; je me regardai comme un être privilégié, que le Ciel ne pouvait abandonner entièrement ! Une fille belle et chérie n'était pas plus tôt perdue pour moi, qu'il m'en rendait une autre, aussi belle, aussi digne d'être aimée, et plus riche. Je fus tenté de regarder mon bonheur comme un effet de

(1) Voyez le DRAME DE LA VIE, pp. 364 et suivantes.

mon mérite, et je portai la suffisance aussi loin que j'avais porté l'abjection, dix-huit mois auparavant.

J'avais quitté ma chambrette de la rue *Sainte-Anne,* aussitôt après mon mariage, et j'avais été demeurer avec mon épouse et sa tante. Comme mes absences devenaient fréquentes, Loiseau eut un matin affaire à me parler, pour notre ouvrage; il fut me chercher à mon ancienne demeure. L'hôte lui dit, avec regret, que je l'avais quitté; qu'il pensait que je demeurais dans la *Rue Pavée,* et que j'allais épouser une Anglaise assez jolie. Mon ami fut bien surpris! mais il me trouva au travail, et très *en train,* comme j'étais depuis longtemps, à cause de l'effervescence qui me brûlait, et parce que je ne voulais pas avoir recours à ma femme pour mes besoins particuliers. Loiseau me témoigna ses inquiétudes... La crainte qu'il ne me soupçonnât dans un libertinage crapuleux, le remords de le tromper, d'avoir pour lui des secrets, et mon amitié, que l'amour n'avait pas diminuée (au contraire, je la sentis plus vivement par mes torts mêmes) : ces motifs, dis-je, me déterminèrent à tout avouer, sans lui rien taire. Je crus qu'il allait être enchanté de ma fortune!... Il demeura froid... Je lui en fis des reproches. Il me répondit :

Mores amici noveris, non oderis!

« Je te remercie, mon ami, de ce que voulant » absolument faire une imprudence, contraire peut- » être à tes intérêts les plus importants, comme est

» un mariage précipité, et manquer au devoir filial,
» tu ne m'as pas rendu ton complice ! car si, après
» m'avoir confié ton dessein, tu m'avais dit : *Je le*
» *veux; il faut me servir*, je t'aurais servi, malgré
» moi; et je serais coupable... au lieu que je suis
» innocent. — Pourquoi mon action serait-elle
» mauvaise? » lui demandai-je; « mon mariage est
» avantageux. — Il est vrai; mais as-tu le consen-
» tement de tes parents? — Le voilà. — C'est un
» acquiescement général; il fallait un consentement
» particulier, pour une Anglaise, une Protestante...
» Tu as disposé du fils de très honnêtes, de très
» bonnes gens, très respectables, sans leur aveu
» clair et d'eux entendu : tu leur as donné pour bru
» une fille que toi-même tu ne connais pas entière-
» ment ! une étrangère non attachée à ton pays ! Tu
» auras des enfants, qui porteront le nom de ton
» père, sans qu'il ait permis à leur mère de porter
» le tien !... Si tu avais un fils, voudrais-tu ?... Mais
» la chose est faite. Amène-nous ta femme, afin
» qu'elle soit notre amie; ou conduis-nous chez
» elle. — Viens, » m'écriai-je, « voir mon Hen-
» riette, et m'applaudir ! »

A midi, Loiseau me suivit silencieusement. J'avais tant parlé de lui, qu'en le nommant, c'était le faire connaître. Henriette lui fit l'accueil le plus flatteur : mais je crus m'apercevoir que *Mistriss* Macbell ne le voyait pas de bon œil. Pour mon ami, je vis avec plaisir qu'il était émerveillé de la beauté d'Henriette ! Il la considérait de la tête aux pieds ! Il

admirait surtout ses beaux cheveux bouclés, d'un rose tendre, et semblables à ceux que donnent les peintres à ces petits Chérubins éclairés par une gloire... Quand Loiseau nous quitta, je le priai de rassembler chez Mlle Zoé, qui occupait alors le troisième de la maison *Grandjean,* à cause de ses élèves, tous nos amis des deux sexes, le lendemain dimanche, afin que je leur présentasse mon épouse. Il y consentit avec joie.

Le dimanche, nous sortîmes de chez nous sur les deux heures, pour nous rendre chez Mlle Delaporte. Henriette était ravissante, avec sa parure à l'Anglaise. La tante nous accompagnait... Nous trouvâmes tous mes amis, avec leurs aimables compagnes. La tante entra la première; elle déplut si généralement, quoique Loiseau allât obligeamment au-devant d'elle, qu'on eut peine à le dissimuler. Mais lorsque Henriette parut, appuyée sur ma main, elle ravit tout le monde. Elle alla d'abord à Zoé, que je lui nommai, en la désignant comme la maîtresse de la maison, l'embrassa tendrement, et lui témoigna combien elle avait désiré de la connaître, ainsi que les autres dames ses amies. Mme Deschamps se trouvait la plus proche d'elle : Henriette la salua comme Zoé; ensuite Mlle Mentelle; puis Mme Werkawin; je lui fis distinguer Manon, qu'elle nomma sa sœur avec beaucoup de grâce; et elle termina par les jeunes personnes, Rosalie et Victorine, qui parurent beaucoup lui plaire... Elle hésitait... Renaud réclama pour les hommes. Henriette me regarda. Sur un

signe, elle alla faire à chacun une belle révérence, en commençant par Loiseau, et ils l'embrassaient. Enfin, Henriette se montra d'une manière si décente envers les femmes et les hommes, qu'elle plut universellement. Ce fut le contraire pour la tante : *Mistriss* Macbell s'exprima si *disconvenablement;* elle rendit compte du mariage de sa nièce par des motifs si vils, si bas (elle croyait que les sept dames étaient des espèces de catins, qui se rassemblaient avec leurs galants pour se divertir), qu'elle fit rougir les femmes, et qu'elle indigna les hommes. Il en faut donner un exemple, afin de ne laisser rien de vague. Dans un moment où l'on riait, et où l'on paraissait s'amuser beaucoup ensemble, en attendant le dîner, Macbell dit grossièrement : « Ho ! si j'avais su qu'il » y eût une femme de reste, j'aurais amené Mylord » Taaff, pour elle divertir... » Elle tenait ces discours en mon absence : Henriette même n'en entendait rien; parce qu'elle allait partout avec moi, ou avec Loiseau et Zoé. Lorsque nous rentrions, nous voyions tout le monde sérieux. Mais la vue d'Henriette égayait bien vite ceux que Macbell avait attristés. A dîner, ma femme fut charmante, et montra toute la candeur de son caractère : sa tante, toute la bassesse et la turpitude du sien... En sortant de table, Mme Deschamps me dit : « Otez votre » femme d'avec sa tante; et plutôt demain qu'après, » s'il est possible. — Cela ne se peut pas, » répondis-je; « elle m'a fait signer ce matin des arrange- » ments. » (C'était la vente des fonds de la succession,

qu'elle m'avait fait signer, après avoir adroitement soustrait les arrangements qu'elle m'avait laissé lire.) — « En ce cas, je vous plains ! » dit Mme Deschamps... « Croiriez-vous, » ajouta-t-elle, « qu'elle a été » capable de tenir le propos que je vais répéter ? Je » lui faisais des remontrances sur quelque chose » d'indécent, dit à nos deux jeunes personnes ; elle » m'a répondu impudemment : — *Ho bon ! ho bon !* » *vous faites bien la scrupuleuse ! comme si on ne savait* » *pas en Angleterre que toutes les Françaises sont des...* » (un vilain mot, que je n'ose pas prononcer). » Dame ! Monsieur Renaud l'a relevée ! il lui a fait » un discours d'un quart d'heure, qu'il n'a cessé » qu'au moment où vous êtes rentré. » *Mistriss* Macbell entendit une partie des avis qu'on me donnait, et elle en fut très irritée ! Elle s'en plaignit à Gaudet, qui, je ne sais comment, l'avait connue avant moi (ce qui m'a fait mettre dans le DRAME DE LA VIE une scène où je suppose qu'il me fit faire la connaissance d'Henriette, pour adoucir ma douleur). Il lui répondit qu'elle se l'était attiré ; que son langage était celui d'une *maquasse,* et qu'il ne me le dissimulerait pas. Elle me voulut quereller là-dessus le soir ; ajoutant qu'elle ne concevait pas des *filles* qui faisaient les scrupuleuses ! — « Comment, des » *filles ?* Je ne vous aurais pas conduites, ni votre » nièce, ni vous, dans une société de *filles !* Ce sont » d'honnêtes dames et demoiselles, mariées ou » prêtes à l'être. » Elle me répéta l'infâme propos qui avait scandalisé les dames... Je lui répondis

comme je le devais, et je lui donnai honnêtement tous les éclaircissements possibles sur la façon d'être et les mœurs des Parisiennes. Elle me répondit, en secouant la tête : — « *Pretty maid French they no* » *have morality.* » (1) Je me tus.

Le mercredi suivant, il arriva de Bourgogne un de mes arrière-petits parents, nommé *Deséry,* natif de Vermenton. Il me demanda chez mon hôte de la rue *Sainte-Anne,* qui lui dit où il me trouverait. C'était l'heure du souper. Je ne voulais pas le retenir, de peur que *Mistriss* Macbell ne tînt quelques-uns des indécents propos qui lui étaient familiers. Je lui dis que j'allais le conduire chez Loiseau, qu'il connaissait beaucoup, parce qu'il aurait un lit à lui donner. Macbell, sans doute par un motif secret : — « Quoi ! vous n'allez pas souper avec nous ? Votre » petite femme ne mangera pas ! Soupez ici, avec » *Monshieur... Monshieur,* ma nièce est Anglaise, » elle est *Protestante;* elle n'a point de connaissance » ici presque du tout; elle s'ennuie bien beaucoup, » quand son mari lui n'est pas. — Ta *femme?* » me dit Séry, en ricanant. — « Oui, *ma femme :* que » veux-tu que soit Miss Henriette, une demoiselle » qui a cinquante mille écus de bien, si elle n'est » pas *ma femme?* Une jeune personne comme elle » m'honore... » Il ricana encore : — « Tu as tou- » jours été couru des jolies femmes... Personne n'a

(1) Les belles femmes Françaises sont toutes sans moralité.

» eu d'aventures comme toi!... Soupons ici, puis-
» qu'on nous y convie... » J'étais enragé contre ce maudit homme et son importune visite! Mais je n'avais plus d'objections à faire... Pendant le souper, *Mistriss* Macbell eut soin de détailler toutes les circonstances du mariage Protestant de sa nièce avec moi, sans dire un mot de l'autre; elle parla du ministre, des témoins, etc. Je ne regardai tout cela que comme une imprudence de bavarde. Je causais cependant avec Miss Henriette, du ton de cette respectueuse tendresse qu'elle m'avait inspirée. Elle jouait avec moi, en me répondant. — « Ho! qu'elle
» est amoureuse, la ma nièce! » disait Macbell à Deséry, « ho! qu'elle est amoureuse!... Voyez!
» voyez!... » Le souper fini, je conduisis Deséry chez Loiseau. J'étais enragé contre la tante, que je soupçonnai d'avoir été une *matrullê* de Londres; mais je le dissimulais. En chemin, Deséry me dit en ricanant de cette manière haïssable, autant qu'insolente, des gens de son bourg : — « Elle est gentille,
» au moins! Mais je ne croirai jamais que ce soit ta
» femme! Elle est Huguenote, et tu es catholique...
» à moins que tu n'aies changé? — Un catholique, »
lui répondis-je, « peut épouser une Protestante, sur-
» tout une Anglicane. — Allons donc! cela ne se
» peut pas, depuis la *Révocation de l'Édit de Nantes*
» par Louis XIV! — Il faut que cela se puisse; car
» cela est, et c'est un procureur au Parlement qui a
» conclu le mariage, pour faire gagner à ma femme
» un procès de succession, que nous recueillons. »

En achevant ces mots, j'entrai chez mon ami, et je lui présentai Deséry, comme ayant soupé avec ma femme... Loiseau, qui connaissait le sot personnage, me regarda expressivement, en disant : — « Et » Madame Macbell ? — Malgré moi ! » lui répondis-je tout bas. J'ajoutai assez haut : « Mon ami, tu ins- » truiras mon cousin de tout ce qu'il doit savoir ; il » te croira mieux que moi sans doute. » Deséry, avec son insupportable ricanement, bégaya : — « Le » cousin, qui veut me faire accraire qu'il est marié » avec une Huguenote !... » Loiseau me regarda de nouveau, et plia les épaules. « Ha ! je vois bien que » ça n'est pas ! » s'écria Deséry... Je fus tenté de pousser dehors ce malheureux, tant il m'impatientait. Loiseau lui dit, en lui montrant le lit qu'il lui destinait : — « Monsieur Deséry, mon ami est » marié, comme il faut l'être, légalement : chan- » geons de discours. » Mais l'insupportable brute, prenant un ton sérieux, pria Loiseau de lui donner des détails : — « Monsieur Deséry, » reprit mon ami, « je sais que vous demander de la discré- » tion, c'est demander l'impossible : je sais la » vérité : je vous la dis ; mon ami est légalement » marié. Il vous est parfaitement inutile d'en savoir » davantage. » En achevant ces mots, il le laissa dans le cabinet où il devait coucher.

Loiseau, en me reconduisant, me demanda l'explication de mon indiscrétion étrange, de mettre Macbell en présence d'un de mes parents de province ? Je lui dis comment la chose était arrivée, et

tout ce qu'avait dit Macbell, sans en omettre un mot. — « Le mal est encore plus grand que je ne pen-» sais! » me répondit-il, « et le bavard Deséry va » tenir, d'après le récit de Macbell, d'inconcevables » discours!... — Aussi, » dis-je, « le monde est » plein de ces gens obligeants, qui se tuent d'indi-» quer votre demeure, où l'on doit vous trouver, » quand vous devez revenir. Mais c'est plutôt » malice que bonté. — Je ne sais quel peut avoir » été le motif de Madame Macbell, pour parler » comme elle l'a fait à un de tes parents, qui arrive » du pays, et du sein de ta famille! Cette femme » n'est pas probe, et je lui soupçonne des desseins » pervers. Je parlerai à Deséry d'après ce que tu » viens de m'apprendre. »

Je pensais à peu près comme lui; mais j'avais éprouvé des accidents plus fâcheux; je me reposai sur ma bonne fortune. Je me figurais d'ailleurs (et je pense avec raison), qu'Henriette, environnée de mes honnêtes amis des deux sexes, serait à l'abri des insinuations de sa tante; et que, lorsqu'elle serait vue de mes parents, ils la chériraient à l'égal de Mlle Fanchette, qu'elle embellissait encore... Ainsi, je demeurai tranquille, au moins à l'extérieur.

Deséry ne séjourna que huit jours à Paris. A son retour en Bourgogne, ce qu'il eut de plus pressé, fut de se rendre chez mon père, pour lui conter, en l'empoisonnant, moins ce qu'il avait appris que ce qu'il avait imaginé : *Que j'avais épousé une Anglaise, une fille auparavant publique* (il abusait de quelques

mots prononcés devant lui par Zoé, sans doute, relativement à Zéphire ou à Manon); *que je vivais avec elle et sa tante, dans une chambre garnie; que j'avais abjuré le catholicisme, pour l'épouser à l'Anglaise, sans consentement de père, ni de mère; que mes amis n'avaient rien su de ce mariage; qu'ils en étaient bien fâchés, et qu'ils ne me voyaient plus,* et le reste... Mon respectable père, rempli d'honneur et de religion, sentit son indignation s'allumer, à ces nouvelles calomnieuses! Il m'écrivit une lettre terrible! Mais il ne parla de cette aventure à personne, qu'à ma mère, parce qu'elle était présente au récit du traître; il se garda bien surtout d'en instruire mes frères de Courgis! Ce qu'ils en ont su, dans la suite, c'est par moi-même.

La lettre de mon père arriva chez *Mistriss* Macbell pendant que j'étais au travail. Elle l'ouvrit... Elle en parut effrayée! Elle la lut à sa nièce, en lui faisant observer que mon père allait réclamer contre notre mariage, et donner l'éveil aux héritiers qui avaient perdu leur procès : « Heureusement, » ajouta-t-elle, « que tout est en portefeuille, et que » nous avons, au moyen de Mylord Taaff, la facilité » de nous esquiffer... Vous seriez malheureuse » avec cet homme à son père, dans sa lettre, dit du » mal des Anglais, et menace son fils *de sa malédic-* » *tion, s'il ne renonce à une fille perdue* (qui est vous), » à laquelle on a dit au bonhomme, que ton mari » *a sacrifié sa religion; ce qu'il ne pouvait croire* (dit-il), » *après avoir manqué, par sa faute, tant de partis avan-*

» *tageux et honorables!* » Macbell, par ses commentaires sur cette lecture, épouvanta une jeune personne timide, qui redoutait l'indigence, et peut-être déjà séduite à demi par les offres brillantes du fils d'un riche marchand de la Cité de Londres, qui se faisait appeler *Mylord* à Paris. Le complot de me quitter, ainsi que la France, se trama; la tante et le Mylord, d'accord depuis longtemps, en concertèrent les moyens, et l'on y fit enfin entrer ma femme, en lui persuadant que restée seule avec moi, mes parents, la feraient arrêter, et renfermer entre quatre murailles pour avoir profané les sacrements de leur Église.

A mon arrivée, on ne me dit rien. L'on avait recacheté la lettre; on me la remit. Ce fut un coup de foudre pour moi!... Henriette me fit quelques questions avec tendresse (car je ne saurais la croire fausse, à l'âge qu'elle avait; une Irlandaise vile et corrompue abusa de son inexpérience). Je lui répondis que tout s'arrangerait à son avantage et au mien; que j'étais sûr de mes parents... Macbell et Mylord y parvinrent d'une manière bien plus expéditive.

J'ai su depuis que l'argent de Mylord avait tout arrangé à l'église. L'acte de mon mariage, ainsi que les autres qui le précédaient, furent, l'un inscrit, et les autres rapportés doubles sur une feuille plaquée; de sorte que lorsque les *guinées* de Mylord la firent enlever par le prêtre-gardien, tous les actes, moins le mien, se trouvèrent de suite sur les deux registres,

avec les vraies signatures des témoins; elles étaient contrefaites sur ma feuille...

Le lendemain du terminé de cet arrangement (4 Avril 1759), je ne vins qu'à trois heures pour dîner. On m'avait dit qu'on sortirait, et de ne pas arriver plus tôt. J'avais des inquiétudes vagues : Henriette, endormie, avait sangloté pendant les deux dernières nuits, et quand je lui avais demandé ce qu'elle avait, elle me remerciait de l'avoir éveillée. Le matin, elle et sa tante étaient debout, au moment de mon départ; mon épouse m'embrassait toujours, mais elle m'avait pressé contre son cœur, et retenu dans ses bras; elle avait étouffé un soupir; son œil était humide... J'avais entendu dans l'escalier sa tante lui dire : « Hé bien, ne sais-tu pas qu'il le » faut?... » J'avais été tenté de revenir au bout d'une heure... Je brûlais de revoir Henriette... Je m'élance pour monter. La fille de l'hôtesse me rappela : « Écoutez donc! écoutez donc!... Votre femme ni » sa tante ne sont rentrées; j'ai toujours votre clef, » qu'elles m'ont remise en sortant, à six heures du » matin. » Je monte en frémissant. J'ouvre!... J'avais confié à Henriette ce que je possédais : tout l'argent de Zéphire, qu'on m'avait forcé de garder; tous ses bijoux, que je réservais pour sa fille; une valeur de mille écus que Suadèle m'avait donnée, et que ses sœurs n'avaient pas encore voulu reprendre; le tout formant une somme de plus de quinze mille livres... Entré, je ne vois ni les cassettes, ni les malles. Je suis troublé, mais obscurément; la vérité

ne me frappait point encore de sa terrible lumière!... J'ouvre les armoires et les placards de la maison : tout est vide!... Je m'écrie... Mais peut-être a-t-on changé de logement, meublé une maison, suivant notre fortune, pour me surprendre agréablement... En achevant cette conjecture, je jette les yeux sur notre lit, et j'y aperçois une lettre cachetée. Je la saisis... L'adresse est d'une écriture inconnue : *A Monsieur Nicolas, ici.* Le cachet brisé, même écriture, je lis :

« MONSIEUR!

» *Notre mariage est rompu. Je ne saurais donc plus demeurer avec vous; je m'en retourne dans mon pays, avec ma chère tante, qui veut bien encore me servir de mère. Adieu, Monsieur; oubliez-moi, comme je vous oublie, et tranquillisez Monsieur votre père.*

» HENRIETTE KIRCHER. »

Apostille de la tante :

« *Mon pauvre French, je ne t'avais donné ma nièce que pour avoir la succession, et pour la rendre bientôt veuve d'un Français. Tu la perds vivant; mais nous avons ta succession. En puisses-tu cependant mourir de rage et de désespoir! ce serait un ennemi de moins pour ma nation.* »

Je reconnus cette dernière écriture pour celle de Macbell; mais la première n'était pas plus l'écriture

que le style d'Henriette... La tante même n'aurait pas écrit en Français aussi régulièrement... Je descendis furieux. Je demandai avec qui ma femme et sa tante étaient sorties? — « Seules, » répondit la fille de l'hôtesse; « *Mistriss* m'a priée de lui faire une » commission, et comme je revenais, j'ai vu votre » femme que ce Mylord et elle emmenaient quasi » malgré elle; car elle pleurait, en disant : *Non, je* » *ne veux pas! rendez-lui au moins ce qui est à lui!* — » *On le lui rendra,* a répondu la tante; *c'est pour* » *empêcher qu'il ne prenne la poste...* Et je n'ai plus » entendu le reste. — Et les malles? les avez-vous » vu emporter? — Ho non! C'est donc pendant » que je faisais sa commission, rue *des Grands-* » *Augustins,* au domestique du *Mylord,* pour lui dire » de mettre les deux chaises dans la rue *Christine.* Je » les ai rencontrés au milieu de la rue *de Savoie,* et » j'ai bien grondé de ce qu'on avait laissé la maison » seule... Votre femme a voulu me parler, mais on » l'en a bien empêchée... il y a là du *micmac!...* » Encore maman n'y est pas! On est venu la cher- » cher à cinq heures du matin, pour ma sœur, qui » est en couches... » J'écoutais confondu, ne pouvant revenir de ma surprise!... Comme je remontais, l'hôtesse rentra. — « Elles sont parties! » lui cria sa fille, « et le jeune homme ne sait rien de rien!— » Il ne sait rien de rien!... — Aussi, Miss Henriette » pleurait tous les jours, depuis dimanche! — La » tante est une coquine; il y a longtemps que je » m'en doute! et son *Mylord* un drôle... J'y suis

» prise!... Je suis bien fâchée de ne pas avoir » envoyé chercher le mari lundi, le jour du grand » bacchanal!... Elle livre sa nièce à cet homme-là. » J'achevai de monter, parce que je compris que l'hôtesse venait à moi... Rentré dans la chambre, j'y cherchai mon argent, mon linge... je ne trouvai rien!... J'étais transporté d'indignation de la bassesse de Macbell! je frémissais de rage et de douleur... L'hôtesse entra. Elle alla ouvrir un placard presque imperceptible, tant il joignait exactement avec la boiserie, et j'y trouvai mon linge, mes habits, et une lettre. « Voyons! » m'écriai-je :

« *Mon très cher mari! je mets ici en secret ton linge, tes habits, et tout ce que j'ai pu sauver de ton argent. Ma tante, qui te hait comme Français, voulait tout emporter. Elle dit que ton père a fait casser notre mariage, et que c'est pour cela qu'il faut nous enfuir, attendu qu'on nous arrêterait. Elle veut me forcer d'être la maîtresse du gros vilain Mylord Taaff, que je ne saurais souffrir; elle lui disait l'autre jour, me croyant chez l'hôtesse, mais j'étais dans l'escalier, qu'elle ne m'avait mariée à un Français, qu'à cause de ce qu'il lui avait dit que ses parents ne le tracasseraient pas, dès qu'ils lui sauraient pour maîtresse une femme mariée. Je voulais voir le procureur, mais il ne m'a pas été possible. Et si je t'avais parlé, tu aurais tué Taaff... Je suis désolée! Et si notre mariage n'était pas cassé, je m'esquifferais... au lieu que dans le cas où je suis, je ne ferais que te porter malheur. Je pars bien malheureuse*

moi-même, je t'assure! te regrettant, toi, et les aimables femmes de tes amis, avec qui j'aurais été si heureuse, et surtout Zoé!... Ha! je n'aurai plus que des regrets! et je voudrais n'être jamais venue en France!... Ta femme, et toujours, j'espère,

» HENRIETTE. »

« Ha! l'on m'enlève ma femme malgré elle! » m'écriai-je. L'hôtesse me dit qu'elle le pensait, et que Macbell était une coquine. « Elle m'a volé mon » argent! mes bijoux! » dis-je encore, « et mon » Henriette n'a sauvé de ses mains que cent écus, » que voilà! — J'ai tout vu, » reprit l'hôtesse, « et » tout était là : votre femme me l'a montré avant- » hier... je cours chez le procureur qui a fait votre » mariage; c'est moi qui le leur avais donné. » Elle partit...

Je repris la lettre. La signature seule était d'Henriette; elle avait fait minuter le corps par un écrivain public, sans doute parce qu'elle avait craint d'être surprise... Je ne savais que penser... Mais je crus à cette seconde lettre, et que mon Henriette, abusée, était encore aussi estimable qu'innocente!...

J'allai chercher Loiseau; je l'amenai dans la chambre abandonnée. Il lut les deux lettres. — « Point de chagrin ici! » me dit-il; « c'est un songe » que tu as fait. — Mais Henriette, pourquoi me » l'a-t-on donnée? vierge? — Voilà ce que je ne » conçois pas! — On m'a volé un argent... sacré! » des bijoux... — C'est pour cela qu'on t'avait

» épousé. — On l'ignorait. — Je m'y perds... car » je n'ai aucune confiance dans l'explication que » donne l'apostille insultante de Macbell; cette » femme est fausse en tout, et je ne la crois en » rien... » Nous nous perdîmes en conjectures... Loiseau écrivit à nos amis; il les convoqua pour le soir samedi, quinzaine de la connaissance de Loiseau avec Henriette... Son billet parlait *de mon nouveau malheur,* mais en peu de mots.

On arriva chez Zoé sur les neuf heures. Depuis le moment où j'avais été instruit, je paraissais abîmé dans une concentration profonde!... Je me rappelais toutes mes anciennes pertes... et au lieu de cet être privilégié, que je me croyais quinze jours auparavant, je me trouvais un être avili, méprisé, quitté, maudit... Je pleurai Colette, Zéphire, Suadèle; je songeai à Julie Barbier, à Jeannette Rousseau, à Marie-Jeanne, à Madelon Baron, à Colombe, à Marianne Tangis, à Toinette, à Jeannette Demailly, à Adélaïde, à Septimanie, à Guéant... Mes amis des deux sexes employèrent, pour me consoler, tout ce qui faisait, non contre Henriette, qu'ils avaient tous aimée, mais contre l'infâme Macbell... « Regrette » Henriette! » me disaient-ils, « elle était char- » mante! elle a eu nos cœurs, comme le tien; » mais la voilà perdue, avec cette femme! — Hé! » pourquoi, pourquoi me consoler de celle qui me » quitte? » m'écriai-je; « consolez-moi de celles » qui ne m'eussent jamais abandonné!... O Zéphire! » ô Suadèle! ô Colette! c'est vous, vous seules que

» je pleure! » Loiseau m'embrassa : — « Il se con-
» sole mieux que nous ne le consolons! » s'écria-
» t-il. — « Mais je plains Henriette, » ajoutai-je;
« elle était faite pour être une épouse vertueuse...
» Et j'exècre Macbell!... Rendez-moi Zéphire!...
» Rendez-moi Suadèle!... et je ne regretterai plus
» rien!... » Tout le monde comprit mes dispositions par ces derniers mots : on se tut. Et moi, je rappelai tout haut chacune de mes pertes irréparables!... Zoé employa le seul moyen de charmer ma douleur; elle me parla d'Éléonore, qui, déjà raisonnable, aurait pu me consoler... Elle m'engagea doucement à faire l'histoire de ma liaison avec sa mère... Je fus pris à ce piége adroit, tendu par l'amitié. Je racontai l'histoire de Marguerite Pâris et la mienne, avec les détails qu'on a lus dans la IIIe Époque. On en fut touché! surtout de nos adieux sous la voûte de *Saint-Gervais;* et l'on admira la variété, autant que la précocité de mes aventures! Il faut dire aussi que Zoé obtenait tout de moi, dès qu'elle paraissait désirer : elle m'était extrêmement chère, et je n'avais été parfaitement heureux avec Henriette, que lorsqu'elle avait eu l'amitié de Zoé. C'est que cette fille céleste avait aimé ma Zéphire, Suadèle, et qu'elle m'avait donné mon Éléonore! c'est que je croyais toujours la voir dévorer ses larmes, en me cachant ma Zéphire expirée!... On me fit rester chez Bonne Sellier, qui me reçut avec transport. Ce qui fit que j'ignorai ce qu'avait répondu

le procureur, qu'avait été instruire mon hôtesse de la rue *Pavée*...

Ainsi finit l'aventure de mon second mariage, en regardant celui avec Madeleine Baron comme le premier. Quelque temps après, je découvris toute la trame de Macbell, par un domestique Français, qu'avait eu à Paris le prétendu *Mylord* :

Macbell était une Irlandaise du pays de Kilkenny, dont la sœur parfaitement belle, comme le sont presque toutes les filles de ce canton-là, avait épousé un horloger de Londres, fils d'un père Anglais, et d'une Française qu'il avait emmenée de Paris, où il en était devenu amoureux. La mère d'Henriette était morte jeune, et le mari avait pris chez lui, pour élever sa fille, une sœur de sa femme, plus âgée que celle-ci, née d'une autre mère, et servante à Londres. Macbell était aussi méchante et laide que sa puînée était bonne et belle. Le père mourut qu'Henriette n'avait que douze à treize ans. Macbell dissipa en trois ou quatre ans ce que le père de sa pupille avait laissé. Elle eut alors recours aux expédients : elle voulut faire entretenir sa nièce. M. Taaff la vit; elle lui plut, et il fit les plus belles propositions à la tante. Mais jamais Henriette, naturellement vertueuse, ne voulut consentir à rien, qu'au mariage. Taaff était bien assez amoureux pour épouser; mais, outre un père très intéressé, il avait un frère aîné puissant et sévère, qui n'aurait pas souffert un mariage inégal, ni même l'entretènement d'une maîtresse épousable, et l'entremetteuse aurait alors

couru les plus grands risques. On réfléchit... Taaff dit que Paris pourrait apprivoiser Miss Henriette. On chercha un prétexte... On songea à la grand'-mère; et sans savoir si sa mère était morte ou vivante, on partit pour aller recueillir sa succession... Taaff précédait. Il faisait tout préparer et payait dans les auberges; mais il n'était pas vu de la nièce. Il les logea, dans Paris, chez une femme tout à lui... « Vous vous êtes présenté dans un temps où l'on » ne savait plus comment s'y prendre pour avoir » Miss Henriette, qui, pénétrant en partie les des-» seins de sa tante, ne voulait pas se marier à un » Français... Vous lui avez convenu apparemment. » La bisaïeule était morte; on avait suivi le procès » de sa succession disputée, mais commencé sans » espérance; vous l'avez fait gagner, dit-on, et Miss » Henriette crut que par là son mariage serait » solide. Elle vous aima, dont Mylord enrageait » bien!... Enfin, ayant eu l'aveu de son frère, pour » avoir comme maîtresse la femme d'un Français, » Mylord, qui avait connu, à un autre voyage, un » de vos petits-cousins, soi-disant, le fit venir à » Paris, et lui donna son rôle. C'est lui qui effraya » Henriette, autant pour vous que pour elle; et qui, » ensuite, alla effaroucher l'honneur de vos parents » chez eux. Leur lettre fit qu'Henriette, épouvantée » (et plus encore par une autre de ce Deséry, qui » lui annonçait l'arrivée de votre père), se laissa » entraîner, quoique bien malgré elle, car elle pleu-» rait... ho! elle pleurait!... Et quand elle ne vit

» plus votre argent et vos bijoux, elle se récria! On » lui promit que tout vous serait rendu. Mais, » malgré cela, elle mit cent écus de son argent » dans votre linge, qu'elle força sa tante à vous » laisser. Vous sentez que l'hôtesse entendait ses » cris, et que si elle avait été femme honnête, elle » vous aurait fait avertir. Mais n'attendez pas à » ravoir votre argent et vos bijoux! Macbell a dit » que ce n'était pas trop payé pour un chien Fran- » çais, qui avait couché avec sa nièce... Arrivées à » Londres, les deux femmes y ont été logées par » M. Taaff, Henriette sous votre nom, Madame » Restifsh, Anglaise, femme d'un Français vivant, » qui l'avait abandonnée; et Macbell sous le per- » sonnage d'une tante vertueuse autant qu'infor- » tunée, qui avait voué son existence à sa nièce.»

Voilà ce que le domestique Français de Taaff, à son retour de Londres, m'apprit d'Henriette et de Macbell. Une prévention en faveur de la première, c'est qu'on ne l'avait pas laissé approcher par ce domestique, qu'on devait renvoyer.

Enfin, j'ai su, plusieurs années après, et dans le temps de mon plus profond anéantissement, à la suite d'un autre séjour à Londres qu'avait fait le même domestique, qu'Henriette était accouchée, à la fin de Décembre 1759, de deux jumelles, qui avaient été baptisées sous les noms d'*Henriette* et de *Charlotte,* filles légitimes de *Nicolas-Anne-Edme-Augustin Restifsh,* Français de nation, mari d'*Henriette Kircher,* Anglaise, domiciliée à Londres, paroisse, etc.

en Piccadilly; que le père de M. Taaff et son frère aîné avaient fait quelques démarches pour l'éloigner d'Henriette; mais qu'il les avait apaisés en leur montrant l'extrait de baptême, et en leur certifiant de mon existence..... Ces deux filles ont vécu, et M. *Powell,* imprimeur à Portsmouth, m'en donna des nouvelles à Paris, rue *Quincampoix,* en 1768, neuf ans après le départ d'Henriette. J'appris de cet Anglais, qui m'aidait à faire la CONFIDENCE NÉCESSAIRE, que les deux jeunes personnes étaient d'une jolie figure, surtout Henriette l'aînée; que leur mère avait eu bien des peines avec M. Taaff, qui était devenu libertin, et qui, dit-on, avait tué *Mistriss* Macbell, qui proposait un autre homme à sa nièce; mais qu'enfin il l'avait épousée, après la mort de son père et de son frère : et que, n'ayant pas eu d'enfants d'elle, il avait adopté les deux filles du premier mari... Je n'ai pu rien apprendre depuis, au sujet de cette portion de ma famille, qui m'a fait désirer si souvent de pouvoir aller à Londres!... Mes deux dernières lettres à M. Powell sont restées sans réponse, peut-être parce qu'il est mort... *Æternum vale!* ERRICA!

Après trois secousses successives aussi cruelles, je tombai dans l'affaissement... Mais Zoé était à ma porte, et Bonne Sellier me prodiguait les soins d'une mère. Le sort qui me dirigeait vint lui-même me secouer, et changer le cours de mes idées. M^lle^ Zoé me parut inquiète et triste. Je m'en aperçus bientôt : « Qu'a donc ma dernière amie? » lui deman-

dai-je. — « Mon cher Nicolas ! allons voir ton Éléo-
» nore... Elle est malade. » Je frémis ! — « Vais-je
» donc tout perdre ?... » Et je suivis Zoé. Éléonore avait une petite vérole qui faillit de nous l'enlever ; on me permit de la voir lorsqu'on n'en espéra plus rien. Je restai auprès d'elle quarante-huit heures à la soigner. Lorsque je la quittai, elle était beaucoup mieux : sans moi, la diète trop sévère la mettait au tombeau... La douleur que j'avais ressentie, et qui fit taire toutes les autres, en croyant voir expirer dans mes bras cette fille chérie, ne peut être conçue que par la joie que j'éprouvai en la voyant convalescente, et préservée de la laideur, par les soins de Zoé !... Éléonore se rétablit entièrement, et sa vue me fut interdite... par une sorte de jalousie de sa protectrice. Une scène que j'avais eue avec le médecin y contribua sans doute aussi. Après que j'eus sauvé ma fille, j'entendis cet homme continuer à prescrire son régime. Je m'élançai sur ses pas dans l'escalier : « Bourreau ! » lui dis-je, « si l'on avait
» suivi ton régime, ma fille serait morte !... C'est
» moi qui l'ai sauvée ! c'était de faim qu'elle mou-
» rait ! Tu fais jeûner, où il ne faut que préserver
» des indigestions ! — Quel est cet homme ? » dit-il. Zoé alla le calmer ; mais il se plaignit quelques jours après, et je fus mal reçu... J'abhorre les médecins ignorants et routiniers : ce sont de vrais bourreaux... O mon ami PRÉVAL, qu'ils ont tant persécuté, tu ne leur ressemblais pas ! Tu consolais, tu nourrissais tes malades !...

Je ressentis une peine si grande de la privation de la vue de ma fille, que je retombai dans une sorte d'accablement stupide : rien ne me touchait plus. Loiseau vit bien qu'il fallait quelque chose d'extraordinaire pour me tirer de cet état. Il écrivit à mon père, lui peignit ma situation; lui confia même une partie de ce qui regardait Zéphire, en le priant de brûler la lettre, après l'avoir lue seul. Il obtint facilement mon pardon. Mon père rétracta l'espèce de malédiction qu'il m'avait donnée, trompé par Deséry, et ce fut Loiseau qui m'apprit cette heureuse nouvelle, avec un transport de joie. Je n'y fus pas insensible. Ce commencement de succès détermina Loiseau, Zoé, Boudard, Renaud, Gaudet et leurs amies, à me conseiller mon pays natal, pour une partie de la belle saison. Je n'avais plus de volonté; je me laissai diriger... Mais on ne connaît pas encore Loiseau, ce dieu de l'Amitié, malgré tout ce que j'en ai dit; ni cette Zoé, devenue par lui le chef-d'œuvre de la nature : il faut les peindre ici, par leur conduite envers moi dans ce temps-là... Dieu! qui me prêtera des expressions, pour peindre la conduite de mon dieu sauveur! Les soins d'une tendre mère pour un fils chéri; d'une nouvelle et jeune épouse pour l'amant que la mort menace de moissonner dès le premier mois de leur union; ou ceux d'une mère de famille pour le mari, soutien unique de ses enfants au berceau, ces soins si tendres, peuvent à peine y être comparés...

Pendant mes jours de nullité, les cent écus

qu'Henriette m'avait laissés de tout le reste de mon argent, furent assez rapidement dépensés. Je témoignai un jour, à dîner, l'envie d'aller à la comédie. Zoé me répondit en riant que j'avais raison, mais que je voyais qu'elle ne pourrait pas m'y accompagner, à cause de ses élèves... Elle sortit un instant, rentra d'un air fort gai, me glissa six francs et me dit : « Tu n'as point d'argent; tu choisiras ta » place. » Je pris l'argent sans difficulté, ignorant que mes deux amis étaient à sec par un paiement qu'on avait fait le matin. Zoé se remit à son ouvrage, et je sortis. Mais je ne dépensai que vingt sous, et, le soir, je remis le reste à mon amie. Les jours suivants, je ne voyais plus à Zoé un très joli fichu de filet, que tout le monde trouvait admirable pour la finesse, et dont quelques voisines, entre autres *Isabelle Lefaucheux,* du troisième vis-à-vis, étaient fort curieuses. Je lui demandai ce qu'elle en avait fait? — « J'en ai fait un plaisir à quelqu'un. » — En verité, j'en suis fâché! cela vous allait à » merveille! — Tant mieux! j'en ai plus de satis- » faction. » Quelques jours après, je le vis à Isabelle... Je ne fus pas tout d'un coup au fait, mais une conversation que je surpris, m'éclaira entièrement : « *Zoé.* Voilà notre cher Nicolas parfaitement » rétabli. *Loiseau.* Oui, mon amie, et vous m'en » voyez dans le ravissement. *Zoé.* Mon Dieu! que » vous avez eu de peines! *Loiseau.* Moi! moins que » vous! *Zoé.* Pour en convenir, il faudrait de l'aveu- » glement, ou de l'injustice. *Loiseau.* Hé bien, mon

» aimable Zoé, vous avez moins fait que moi; je » veux en convenir; mais, ma chérie, tout ce que » je faisais pour cet homme aimé devenait jouis- » sance; et vous ne prenez pas le même intérêt au » compère Nicolas. *Zoé.* Vous l'aimez... et vous » croyez que je ne prends à lui qu'un faible intérêt? » *Loiseau.* Un faible intérêt? non : vous êtes si gé- » néreuse! *Zoé.* Dites seulement que j'ai l'esprit » juste et que je cherche le bonheur où il est. *Loi-* » *seau.* Ha, mon amie!... Oui, vous l'avez juste, » très chère fille! voilà le mot... S'il savait tout ce » que vous avez fait pour lui... il vous adorerait. » *Zoé.* Il m'adore aussi. *Loiseau.* Que signifie ce » mot-là?... Je n'en serais pas surpris... *Zoé.* Vous » paraissez troublé? *Loiseau.* Non, non, en vérité... » Il vous aime! *Zoé.* Oui, sans doute, il m'aime... » Il faudrait qu'il fût bien ingrat... Que feriez-vous, » si... *Loiseau.* Ce que je ferais s'il vous aimait?... » Hà Zoé! je lis dans vos yeux que vous cherchez » à m'éprouver? *Zoé.* Hé bien, il m'aime... Il » m'aime... Il me le dit tous les jours; et... *Loiseau.* » Et? *Zoé.* Et j'y réponds. *Loiseau.* Vous m'estimez » donc bien peu tous deux, que vous m'avez cru » incapable de m'immoler au bonheur de mon » ami?... Ha! Zoé! vous seriez la plus coupable, si » quelqu'un l'était ici... Hé! mon ami n'est-il pas » la plus chère partie de moi-même? *Zoé.* Je vou- » lais voir jusqu'où irait cette magnanimité qui » t'honore si fort à mes yeux, mon ami... C'est » par ta bouche qu'il me dit chaque jour qu'il

» m'adore : vous êtes si parfaitement unis, que vous » ne faites qu'un tout, à deux; mais c'est à toi que » je dis pour le tout que je l'aime... Ainsi, tu m'au- » rais cédée? *Loiseau.* Oui, si tu l'avais aimé. *Zoé.* » Parlons sérieusement : il m'aime, mais c'est » comme sa sœur; et sa reconnaissance est si vive, » que je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'il » sût tout! *Loiseau (avec transport).* O bon et cher » ami!... Que je suis heureux! tout ce que j'aime » s'aime aussi! et avec des sentiments si hono- » rables!... Bonne Zoé! excellente fille! ho! que » vous m'êtes chère!... Non, qu'il ne sache pas » tout; mais de tous les traits, c'est celui de votre » fichu qui m'a touché davantage... Je rêvais aux » moyens de satisfaire notre ami, qui voulait aller à » la comédie, et j'en trouvais un : votre sexe est » plus prompt que le nôtre au bien; vous m'aviez » prévenu. *Zoé.* Vous dites que vous redevez à » votre ami, pour les plaisirs qu'il vous a donnés, » en agréant vos services : ha! je le sens! si vous » saviez avec quel plaisir je vois mon fichu à Made- » moiselle Lefaucheux!... Mon Dieu! pourquoi » tout le monde n'essaye-t-il pas de ces jouissances- » là? Vous me les avez fait connaître; et c'est, de » toutes les preuves de votre estime, celle qui m'est » la plus chère. »

J'entrai en ce moment, suffoqué de joie et de reconnaissance : je ne me découvris pas. J'allai embrasser le vertueux couple, sans m'expliquer. Et comme mes forces étaient rétablies, je différai mon

départ jusqu'au 1er de Mai, pour les employer tout entières à rapporter le plus que je pourrais à la maison. Je n'avais pas affaire à des gens avec qui les moindres attentions fussent perdues; on remarqua ma conduite; Loiseau en tressaillit de joie, et s'en applaudit avec Zoé. — « Il n'est pas ingrat! » lui dit-elle. — « Ha! l'intérêt n'est rien, ma chère vie, » s'écria Loiseau, « c'est le cœur! le cœur! »

Je m'interromps ici un instant: certains traits, indirectement occasionnés par Zoé, m'en rappellent d'autres du même genre que j'ai négligés, parce que quelques-uns auraient coupé le fil de faits intéressants, ou retardé leur marche. Je vais les placer ici de suite, en indiquant les dates. J'y joindrai trois ou quatre petites pièces de vers, les seules que j'aie composées, outre mes cantilènes à Zéphire, durant mon second séjour à Paris; la dernière ne fut même achevée qu'à Sacy, le 9 Mai.

La première est du 3 Avril 1757 : elle est adressée à *Thérèse,* cette humaine et jolie fille de chambre de la belle pâtissière, autrement Mme de Courbuisson. J'étais alors incommodé, par une suite des faveurs de Mlle Camargo. Je passais un peu après le dîner, un dimanche, dans notre escalier; j'aperçus Thérèse dans son cabinet; elle m'envoya un baiser, que je lui renvoyai : elle se découvrit la gorge, et me la montra nue... J'étais désolé de mon impuissance!... mais, enfin, je ne pouvais rien pour Thérèse, dans ma triste situation... Je tâchais d'exprimer tout cela par signes. Thérèse entendait tout le contraire, et

prenait les attitudes les plus voluptueuses. Cependant, derrière moi était la jeune Pèlerine Berthé, qui examinait mes mouvements; je crus même l'entendre dire entre ses dents : « C'est bon! c'est » bon! » Je montai dans ma chambre, et j'écrivis à Thérèse :

Vous cacherai-je encore, ô ma tant douce Aminte !
La source d'où coulent mes maux ?
Et pour ne pas me plaindre, essaierai-je, par feinte,
De montrer une âme en repos?
Non, la vôtre facile et tendre,
Qui mes peines jadis soulagea bonnement,
Vous fera désirer d'apprendre
Comment je suis tombé dans cet écoulement.

Objet de mon amour, très chère confidente,
Pour vous réciter mon malheur,
Sachez qu'il commença, quand en fille imprudente,
Vous partageâtes votre faveur :
Oui, depuis cet instant funeste,
Je vous substituai tant d'infâmes catins,
Qu'aujourd'hui le fruit qui m'en reste...
Est une essipeduahc, avec deux gros snialuop.

Mais que faire à cela, ma vive et jeune amie?
De cet état comment sortir ?
Je n'y vois que douleur, honte, infamie!
Si vous ne daignez rétablir
Mes droits à votre confidence,
Je ne le sens que trop, mon corps n'y tiendra pas!
Contre le virus ma défense,
Aminte, ce seront vos savoureux appas.

Ces vers, très mauvais, un peu libertins, malgré ma situation, et où la fin de la seconde strophe me calomniait, en aggravant mon mal de la *dernière circonstance,* ne furent donnés à Thérèse que le lendemain matin. Elle causait avec Bonne Sellier, qui lui disait que j'étais malade. — « Mais, qu'a-t-il ? » répétait souvent Thérèse... Je me présentai; je lui donnai mes vers, et je lui dis : — « Le voilà; lisez. » Elle lut sur-le-champ; et comprenant parfaitement le sens des mots retournés, elle éclata de rire... « Ce n'est pas tout à fait cela, » lui dis-je. Et je la priai de s'en assurer. Elle y consentit, visita scrupuleusement, se rassura sur ce que je n'avais pas, et me plaignit sincèrement de ce que j'avais. Elle me rendit beaucoup de soins, dans cette maladie, où j'avais deux *curiâtres,* qui me tuaient, parce qu'ils croyaient chacun être seul à me traiter... Thérèse me faisait souvent mes tisanes, mes bouillons aux herbes; lorsqu'on m'*onctua* par demi-frictions, elle apportait dans ma chambre le réchaud de feu; elle restait pendant l'opération, et souvent sa main plus douce me frottait... Ce ne fut cependant pas elle qui eut les prémices de ma guérison; je craignais d'exposer sa santé. Pèlerine Berthé en fut gratifiée; encore ne le voulais-je pas; je m'y trouvai comme forcé... Je vais rapporter ce trait, à raison de l'utilité dont il peut être pour les jeunes personnes qui souffrent des libertés de la part des hommes.

Une longue privation m'avait donné beaucoup de feu, quand, un jour de fête, Pèlerine entra dans ma

chambre restée ouverte. Je l'avais déjà eue; ainsi je badinai fort librement. Nous étions absolument seuls à notre étage et peut-être dans la maison, à cause du beau temps. Le badinage alla fort loin! mais je voulais m'en tenir au badinage. La jolie Berthé avait les yeux brillants; le feu jaillissait de toutes les parties de son corps... Je l'embrassais... je la pressais... et j'allais plus loin encore... Alors, sentant que je ne pourrais plus commander à mes désirs, je m'arrêtai, par délicatesse. Je le dis à la jeune fille, ajoutant que je la perdrais. Soit qu'elle ne comprît pas toute la signification de ce mot, soit qu'elle fût dans une trop grande émotion de volupté, elle me dit : « Quoi! vous me laissez, dans » l'état où vous m'avez mise?... Non... non... » vous ne m'y laisserez pas!... » Je fus obligé de la satisfaire; car elle me tenait si ferme, que je ne m'en serais pas aisément débarrassé... Heureusement j'étais guéri!... Je m'informai tous les jours à cette enfant de ce qu'elle éprouvait; je fus même jusqu'à la visiter, et je fus sûr enfin que je n'étais plus contagieux. Ce fut ce qui m'enhardit avec Thérèse.

Un jour fêté, comme je rentrais dans l'après-midi, je l'aperçus à la croisée sur la cour, causant avec Bonne, qui était au quatrième : Thérèse avait le visage et les yeux élevés, pour voir l'interlocutrice. Je ne sais si elle m'avait aperçu, mais son œil avait la finesse de celui du corbeau. La porte n'était que

poussée (1). J'entrai doucement; je m'approchai de sa croupe rebondie, et je lui murmurai :

C'est un amant
Constant
Qui te guette,
Qui souhaite
Te baiser.....

Elle ne changea pas de posture, quelque chose que je fisse; elle souriait seulement en dessous, et continuait de causer. Je m'arrangeai donc : je lui mis le rideau sur sa croupe; je cherchai le plaisir, et je le trouvai. Thérèse causait toujours : mais, enfin, elle syncopa... et déraisonnait si visiblement, que Bonne Sellier, qui ne se doutait de rien, éclata de rire, et lui cria par deux fois : « Mais que dites-vous donc » là, Mam'selle Thérèse?... » Je ne parlerai plus que d'une autre rencontre avec elle, à l'époque actuelle... Revenons un instant à Loiseau et Zoé.

En attendant mon départ, nous vivions dans une intimité que rien n'altérait. Zoé paraissait également tendre pour tous deux, et elle n'était pas plus respectée par mon ami que par moi. Cependant, je me contraignais quelquefois à son égard; je me surprenais souvent dans des dispositions un peu trop tendres. Vivre ensemble (car les deux futurs étaient comme moi pensionnaires de Bonne); la voir très souvent dans un désordre... on sait comme elle

(1) Voyez la 97e estampe du *Paysan-Paysanne pervertis*.

était charmante ! et le négligé l'emportait en volupté sur la parure ; ce qui venait de son goût exquis, de la beauté de ses yeux, et de son charmant sourire... je n'y pouvais tenir. Et comme dans ces occasions, je paraissais rêveur, triste, Zoé me consolait ; elle allait quelquefois jusqu'à m'embrasser, à me faire d'innocentes caresses, de cet air enfantin et mignard auquel rien ne résiste... Je ne lui rendais jamais ses baisers. Mais enfin, un jour, je lui en rendis un sur ses lèvres. Un feu... j'en frémis... Je me levai, sans savoir ce que je faisais, et je sortis... Je ne rentrai qu'à l'heure où j'étais sûr que Loiseau serait de retour. Je les trouvai fort inquiets tous deux. Zoé avait effrayé notre ami, en lui disant la manière dont je l'avais quittée : elle en ignorait le vrai motif. Ils vinrent à moi, et me firent mille caresses. — « Arrêtez, mes amis ! » leur dis-je ; « ce » ne sont pas de nouveaux chagrins, ou les anciens » trop vivement sentis, qui m'ont fait fuir tantôt : » c'est un autre mouvement, qu'il faut que je vous » avoue, d'après notre convention de nous tout » dire. C'est Zoé qui m'a fait frémir ! Je lui demande » en grâce de me traiter avec toute la sévérité » qu'elle aurait pour un inconnu... Tantôt... j'ai » été forcé de fuir : une horrible tempête s'était » élevée ; mes sens soulevés contre ma vertu la » causaient... Écoutez, mes chers amis : j'ai un » voyage à faire ; permettez que je parte. »

Loiseau m'écoutait profondement recueilli ; Zoé tenait ses beaux yeux baissés. Voyant que je m'ar-

rêtais de moi-même, ils vinrent me caresser plus tendrement encore... Enfin Loiseau s'écria :

Heu! quoties actum Furiis Agamemnone Natum
Dixisse in Pyladem verba proterva putas ?
Nec procul a vero est quod vel pulsarit amicum :
Mansit in officiis non minus ille suis (1).

« Mon ami ! » ajouta-t-il; « que veux-tu que » nous te disions ? Nous ne t'en aimerons pas » moins, parce que tu as des yeux... un cœur... » des sens!... Tu tiens tout cela de la Nature... » Certainement il est une décence, et la pudeur, la » réserve, la retenue, ne sont pas des préjugés... » Examinons de sens froid, comme s'il s'agissait » d'autres que de nous, les suites de tout ce qui » peut arriver. Supposons que te livrant, tantôt, » aux mouvements de la nature, tu eusses voulu » triompher de sa pudeur ? Il n'est pas sûr que tu » fusses parvenu au succès : car l'âme de Zoé était » tranquille. Elle t'aurait dit des choses, qui sans » doute t'eussent frappé. Cependant je sens que » lorsqu'on a une fois attaqué une femme, même » sans succès, c'est un excitatif pour recommencer. Mais sa résistance ne t'aurait pas moins mortifié; une certaine honte nous aurait au moins » dérobé un pli de ton cœur. Tu m'aurais craint, » ou du moins ma vue... Supposons, à présent que » tu eusses triomphé. Je crois que vous me l'auriez

(1) Ovid. *Trist.*

» dit : mais me l'auriez-vous dit sans peine ?... Je » ne le crois pas, ni de l'un ni de l'autre... Pour- » quoi donc prendre, pour arriver au plaisir, une » route tortueuse et fausse, parsemée d'épines ? Il » en est une plus sûre, plus agréable, que je vous » ai déjà indiquée. J'adore Zoé ; son cœur est pour » moi un trésor sans prix : mais elle en est maî- » tresse. Qu'elle parle ! Il ne s'agit pas de me l'ôter ; » il serait encore à moi. Je me sens capable de ce » sacrifice ! Je me crois le plus fort de nous trois : » je réponds de ne pas profaner l'amour ; de ne pas » changer notre tendresse mutuelle en un liberti- » nage, que pas un de nous trois n'oserait avouer » au dehors, et dont nous rougirions entre nous. » Voilà ma proposition. »

— « Je n'objecterai pas, » répondit Zoé, « que » Monsieur Nicolas est marié : un pareil mariage » ne remplissant plus le but de son institution, il » est nul. Je n'ai qu'une seule objection à faire » tout haut : c'est que je ne rendrais pas notre ami » heureux, par deux raisons ; mon cœur serait au » moins partagé ; le sien serait au moins troublé par » le sacrifice que lui aurait fait son ami... Je me » refuse absolument à la générosité de Monsieur » Loiseau. — Ha Zoé ! » m'écriai-je, « je n'au- » rais pas accepté non plus, je n'aurais pas con- » senti à substituer dans votre cœur, et dans » vos bras, au plus vertueux des hommes, un » homme faible, incapable de résister à ses pas- » sions !... Consentez à mon départ... *Loiseau, la*

» *larme à l'œil.* O passion douce et cruelle, qui » trouble la plus charmante union qui soit au » monde!... Nous quitter!... Non, je n'y puis » consentir. *Monsieur Nicolas.* Ce ne sera que pour » un temps fort court. *Loiseau, vivement.* D'où vient » donc que j'en frémis?... *Zoé.* Ne nous séparons » pas. Si notre ami veut s'y prêter... je sais un » moyen de nous rendre tous contents; un moyen » qui m'est venu dans l'esprit il y a déjà quelque » temps; mais que le respect pour son ombre de » mariage m'a empêchée de proposer. Et puisque » notre guide sage n'aurait pas désapprouvé... » Bonne Sellier a une sœur charmante, aisée... » *Loiseau, l'interrompant.* Ma chère! le temps peut » changer bien des choses! Une passion née, et » telle que vous pouvez l'inspirer, m'aurait fait » consentir à sortir des bornes ordinaires; mais il » ne serait pas bien de chercher à en faire naître » une nouvelle... Cependant le danger n'est pas si » pressant que notre ami soit obligé de se sauver à » la hâte. Prenons du temps : retardons les priva- » tions douloureuses, autant qu'il est possible. O » Zéphire! ô Suadèle! que votre perte nous est » funeste! »

D'après cet entretien, je pris tacitement la résolution de me dissiper, abusant d'une ancienne leçon de Madame Parangon. Au lieu de songer à cette sœur de Bonne Sellier, indiquée par Zoé, l'intéressante *Sophronie-Françoise*, dont malheureusement je n'avais pas conservé d'idée, je retournai chercher

Pèlerine Berthé, qui demeurait alors rue *de la Bucherie*, au second. Je la trouvai dans une sorte d'aisance, et si embellie, si blanchie, que j'en fus émerveillé! Il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir, même le mariage: elle était absolument éprise de son cher *Ramponneau*, et d'ailleurs très surveillée par sa mère, intéressée par Guillaume.

Je me rabattis donc sur Thérèse, toujours bonne, et peu susceptible. Un petit coup sur la croupe la fit retourner: — « Ha! ha! il se ranime donc, que » voilà un signe de vie? » Et le corail de ses lèvres, auxquelles se joignit le doux organe de la parole, pressa les miennes d'un savoureux baiser. — « Y » a-t-il quelqu'un, » lui dis-je. — « Oui; mais un » instant, et je suis dans votre chambre. » Elle n'y manqua pas... Trop facile bonheur!

Vis-à-vis l'imprimerie de Knapen, entre le café *Dauphin*, et le marchand de vin *Forget*, était une petite regrattière de sel extrêmement jolie, âgée de douze à treize ans. C'était la fille de la seconde femme d'un portefaix. Je me figurai un plaisir extrême à l'épouser à cet âge, et à la former. La mère m'éconduisit, me prenant pour un libertin. Elle se trompait; j'avais de bonnes intentions. J'aurais donné la petite *Eusébie Gomand* à M^lle^ Zoé, qui en aurait fait uu sujet; je l'aurais ensuite placée chez Victorine, pour apprendre les modes; je me serais établi; j'aurais conservé Zoé, et j'aurais évité tous les malheurs qui me vont assaillir... La mère d'Eusébie était marâtre d'une fille du premier lit,

qu'elle avait expulsée de la maison (je n'ai su tout ceci que sept à huit ans après). *Eulalie* (cette aînée était elle-même parfaitement jolie; de sorte qu'étant entrée chez une couturière de la rue *Ogniard*, elle fut remarquée pour un épicier en gros du bout de la rue des *Cinq-Diamants*, qui la débaucha. La marâtre publia son déshonneur dans le quartier; et cette fille y étant venue, elle fut honnie par toutes les fruitières de la place du Pont : son père survint, et il la maltraita. Eulalie fut outrée, et elle se promit bien de se venger... En effet, devenue publique, après que son caractère acariâtre eut rebuté son séducteur, elle montra sa sœur à un riche voluptueux, lui vendit sa fleur, et promit de la livrer, s'il la secondait... Pour y parvenir, et mortifier davantage sa belle-mère, elle s'adressa aux recruteurs du Pont, pour les engager à faire du scandale à sa sœur, ou suivant son expression, à la boucaner... Les recruteurs n'y manquèrent pas. Eusébie, desolée, n'osait plus venir à l'échoppe du regrat. Ce fut alors qu'Eulalie, qui la guettait de chez une femme de ses amies de la rue *de* l'*Hirondelle*, l'ayant vue sortir seule, l'appela. Elle lui fit une si belle peinture des plaisirs, des divertissements et des parures qui l'attendaient, avec sa jolie figure, si elle voulait, qu'elle tenta Eusébie. — « Ne te détermine pas tout de » suite; dis que tu vas voir notre tante Gomand, la » mercière des Boulevards, et je te mènerai à la » comédie. Tu verras ! tu verras ! — Je ne suis pas » habillée. — Bon ! je te mettrai un de mes four-

» reaux. » Elle l'emmena, la fit coiffer, l'habilla. Eusébie était ravissante. Elle la fit entrer chez *Nicolet*, où elle fut admirée, fêtée... Elle trouva la comédie charmante ! Au retour, la petite était ivre de plaisir... On fit chez le traiteur un souper délicat, payé par l'*acquéreur*... La petite regrettait de se décoiffer, de se désembellir... — « Hé ! reste avec moi, grand'» bête ! » lui dit Eulalie; « tu seras tous les jours » comme ça, si tu veux rester avec moi; et la co» médie par-dessus ! » L'acquéreur était enchanté ! Il proposa la comédie pour la nuit. Ce qui ravissait le plus Eusébie était la comédie, précisément; la petite baissa ses beaux yeux. — « Ta parure » servira encore, » lui dit Eulalie en l'embrassant. « Prenons du punch et du café, en attendant. » On enivra la petite, qui, avec son genre de figure, était ravissante en gaîté Anacréontique. On alla gaiement à la représentation nuiteuse. Au sortir de là, du punch encore. On coucha la petite en délire, et l'acquéreur se mit au lit avec elle... Eusébie se leva sans rose, et toute encruentée... (1) [Pour le reste de ce qui regarde Eusébie et sa sœur, on le trouvera dans mon CALENDRIER, dont la table est en fin de ma DERNIÈRE PARTIE, sous les 27-28 Septembre.]

Tout en regrettant cette enfant, je cherchais une autre aventure; lorsqu'un dimanche, sur les trois heures, que le dégoût et le désœuvrement me ramenaient à la maison, je vis sortir d'un cabinet du troi-

(1) Voyez la 122e *Contemporaine*.

sième sur la rue *Galande* (Mlle Zoé demeurait au même étage sur celle *des Trois-Portes)*, une nymphe en voluptueux déshabillé : c'était Mlle Lefaucheux, fille d'un étalier-boucher fort riche. Elle était en blanc, costumée à la bouchère, chaussée en bas de soie, avec un joli soulier de maroquin rouge, d'une propreté qui parlait au désir. Je la saluai, en susurrant des lèvres : « *Che boccone!* » (*a*) mais je n'osai chercher à lier conversation. Rentré chez Bonne, j'y trouvai Richecœur, à qui je m'informai d'Isabelle. Il me dit qu'il la connaissait, et qu'il lui montrait à jouer du psaltérion. Je le priai de m'introduire. Le beau Richecœur sourit, en me répondant : — « Ce » n'est pas une Thérèse. — C'est pour le plaisir de » causer : présente-moi comme un homme d'une » conversation intéressante. — Ho ! volontiers... » Il m'y conduisit sur-le-champ. J'y allai tous les jours suivants ; mais ce n'était qu'avec lui, à l'heure de sa leçon. J'obtins peu de chose, dans quelques circonstances où le hasard me fit rester seul avec Isabelle. Cependant elle agissait avec assez de charme sur mes sens, pour contrebalancer Zoé. Dans un moment d'émotion je lui fis des vers, et ils la touchèrent. Elle s'avisa de les montrer à Richecœur, peut-être pour savoir si je les avais faits. Il lui vanta mon mérite, ma discrétion, et mon respect pour les femmes. Il se croyait si sûr d'être préféré, qu'il outra les choses. Mais une réflexion, que je fais aujourd'hui

(*a*) Quel morceau ! *(N. de l'Éd.)*

10 Avril 1795 (11 *Germinal*), c'est qu'on pensera : « Comment a-t-il tant d'aventures ? Comment prend-» il auprès de tant de femmes, qu'il ne fait qu'en-» trevoir ? » Lecteur, je n'avais qu'une passion, à laquelle j'immolais tout : ma conduite avec les femmes était adoratrice et flatteuse ; le bonheur demandé n'était pas dans ma bouche un mot vide, comme dans celle de nos fats ; une femme me donnait le bonheur suprême, et elle le voyait à mes transports. *Ut ameris, amabilis esto!* disait Ovide. Mais voici les vers que m'inspira Mlle Lefaucheux :

Du bonheur chaque jour voulan trouver la route,
J'y donnais tous mes soins, et je perdais mes pas ;
Où ce bien n'était plus je le cherchais sans doute ;
Je le trouvai, Faucheux, quand je vis vos appas...

Les autres vers, absolument effacés par Agnès Couillard, ne peuvent se lire aujourd'hui. J'y déchiffre avec peine, que j'y louais son

. . . caractère charmant,
Une fierté sévère, et que rien ne dément...

car moins j'espérais de sévérité, plus je paraissais la craindre... Je les donnai le jour de Pâques. Malgré la sécurité du beau Richecœur, ces vers me firent obtenir un rendez-vous au *Jardin des Plantes*, pour la seconde fête. Isabelle m'y fit entendre qu'elle ne pouvait épouser, parce que son établissement avec un boucher de la rue *Saint-Denis* était arrêté depuis plus d'un an. Je jouai la douleur. Nous entrâmes

dans le labyrinthe (on le fermait alors) par la petite porte de la *Serrurerie*, et nous nous y trouvâmes absolument seuls. Je tâchai de cueillir la *rose*... Mais il ne fut pas possible : on souffrit tout le reste. Je ramenai la Belle jusqu'à cent pas de notre demeure. Elle rentra seule, et moi un instant après.

Aussitôt qu'elle m'entendit, elle ouvrit sa porte. Je vis la Belle en déshabillé blanc : « Je suis seule, » me dit-elle, « et j'apprends qu'on ne doit rentrer » qu'à huit heures. J'ai envoyé notre servante au » *Salut :* faisons-nous nos adieux ; nous ne nous » reverrons plus. » Je fermai aussitôt la porte sur nous ; j'embrassai ma jolie voisine... je la pressai contre mon cœur. Elle reculait, en se défendant... Un lit se trouva derrière elle ; il l'arrêta ; je l'y renversai. La résistance fut médiocre... Je triomphai sans rien ménager ; je la traitai en ville prise d'assaut... Je crus que j'allais essuyer des reproches, de la part d'une jeune personne de dix-neuf ans... Non ; elle me dit en propres termes : « Je voulais » vous prouver combien je vous estime. Vous avez » eu ce que jamais personne n'a obtenu de moi ; » et cela, parce que vos vers m'ont touché le cœur ; » que ce sont les premiers qu'on m'ait faits ; et que » d'ailleurs Madame Sellier ne tarit pas sur vos » louanges. Aussi, je me suis entièrement fiée à » votre probité... Ne craignez pas que M. de Ri- » checœur en obtienne jamais autant ! Je vous per- » mets de tout employer, pour le découvrir, et si » cela était, de me déshonorer... J'aurai un mari

» que je ne hais pas : j'avais pour vous, même avant » notre connaissance, une estime particulière : j'ai » su qu'Éléonore et la jolie Zéphire étaient vos » filles... c'est ce qui m'a déterminée... car ce n'est » pas d'aujourd'hui que j'avais résolu ce que nous » venons de faire. Vous me voyez ; mes deux peti- » tes sœurs cadettes ne me ressemblent pas du » tout... et j'en sais de bonne part la raison. Il a » fallu m'instruire : j'avais résolu d'en faire autant. » Mais aimant l'aisance, je me marie pour certains » avantages de fortune... » Je lui jurai sur mon honneur un respect éternel : « Et je ne m'impose » pas une loi dure, » ajoutai-je ; « c'est mon carac- » tère que la discrétion, surtout... en amour. » Ce mot lui plut. J'obtins une seconde faveur, beaucoup plus savoureuse que la première, qui avait eu ses épines. Il n'entrait pas dans les intentions de ma jolie voisine de *donner des coups d'épée dans l'eau*. Aussi ne prescrivit-elle pas, comme certaines innocentes rusées, de la ménager... Nous causâmes ensuite, la porte ouverte. Elle me répéta que nous nous voyions pour la dernière fois. Cette expression me fit songer à une troisième faveur, que j'obtins difficilement. L'heure avançait. Nous ouvrîmes la porte, et il fallut nous séparer à demi. Nous causâmes. Isabelle à sa porte, moi sur le carré. Elle me donna une boîte bergamote, que je remis quelques jours avant mon départ à Éléonore, pour me la garder, et elle me l'a montrée en 1772... Mlle Lefaucheux entendit monter la servante. « Adieu ! »

me dit-elle. Et je vis ses beaux yeux humides. Je me jetai sur sa main, que je baisai trois fois et je rentrai.

J'ouvris alors la bergamote. J'y trouvai, sous les bonbons, un cœur de cheveux, qui étaient les siens, fait par elle-même ; une bague, des mêmes cheveux, autour de laquelle je lus ADIEU trois fois; un petit ruban que je déroulai : je vis que c'était la faveur qu'elle avait au col à la promenade, dont je lui avais dit que *je voudrais bien faire une relique;* je la baisai avec une sorte d'attendrissement. Ce qui me fit voir que je me serais fortement attaché à Isabelle, si l'impression avait eu le temps de creuser...

Pour terminer ce qui regarde Isabelle Lefaucheux, qui fut une distraction cruelle à mes sentiments pour Zoé, j'ajoute sur-le-champ que, peu de temps après nos adieux, je la rencontrai avec son mari. Je la saluai respectueusement, presque sans lever les yeux sur elle. Son gros boucher lui demanda qui j'étais ? — « C'est un voisin de notre maison, chez » mon père. — Est-ce le maître de psaltérion ? — » Non; c'est son ami, l'auteur des vers. » Le boucher m'appela, en me saluant très poliment. Je revins, et j'accompagnai les deux nouveaux époux tout le long de la rue *de Seine-Saint-Victor*. Vis-à-vis une pension de l'Université, le boucher dit qu'on lui devait dans cette maison. Il y entra, en me priant de lui garder sa femme, pendant qu'il terminerait cette affaire... Dès que nous fûmes seuls, Isabelle me dit : « Je suis enceinte : je sais de ma

» mère quels sont les premiers symptômes. Mon » mari ne m'a pas encore déflorée; mais il y a tenté : » ce qui suffira pour le tranquilliser. Tous mes » vœux sont remplis : car j'ai ce que je désirais, et » de plus extrêmement à me louer de votre con- » duite, depuis nos adieux! car je sais tout ce que » vous dites. On ne saurait avoir plus de réserve, » et une plus obligeante. Je vois combien vous mé- » ritez ce que j'ai fait pour vous, en vous donnant » ce que j'avais de plus précieux. » Je tirai la bergamote, pour la baiser deux ou trois fois : « Je » baise cela soir et matin, » lui dis-je, « en adorant » celle qui me l'a donné! — Ce sont bien mes che- » veux : quand on les donne aux ouvriers, ils les » changent; je les ai tissus moi-même pour vous, » quand j'ai eu pris ma résolution. — Et le collier? » repris-je. — « C'est le collier du jour; ce sont *mes* » *reliques*. — Je l'ai reconnu, Madame, et je l'ai » baisé mille fois. — Je suis richement établie, » reprit Isabelle Lefaucheux. « Je me connais; il me » fallait de l'aisance; mais le cœur... tout le cœur » aurait été pour vous... » Nous aperçûmes le mari, et nous nous tûmes... Le boucher nous rejoignit, et l'on s'en revint. Je les quittai sur le *Port-Saint-Bernard,* de peur de paraître trop attaché à ma belle voisine. Elle sentit ma délicatesse, et un petit coup d'œil m'en remercia. Je l'ai revue quelquefois dans la suite, jusqu'en 1766. Elle eut une fille de notre familiarité, qui épousa un architecte en 1776, et qui

aujourd'hui a une fille de dix-neuf ans, mariée depuis trois à un horloger.

Isabelle me rappela vivement Marianne Tangis. Je résolus, non de lui écrire, mais d'aller à Auxerre. en me rendant chez mon père, de m'informer d'elle adroitement, et, suivant ce que je découvrirais, d'écrire, ou de me présenter. Ce motif, outre p lusieurs autres fort douloureux, fut un des plus pressants de mon prochain départ. Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans un temps où mon âme attendrie n'était pas encore fermée à l'espérance, que pour la première et la seule fois de ma vie, j'adressai des vers à un homme. Ils peindront la situation de mon âme :

A MON AMI LOISEAU

Si peines et douleurs, sans ombre de plaisir;
Si des plaisirs légers, avec beaucoup de peine,
Peuvent rendre la vie un objet de désir,
J'aurais tort, cher Loiseau, de détester la mienne.

Mais si nous ne vivons qu'afin de vivre heureux,
J'ose le déclarer dans mon chagrin extrême,
La mort que je cherchais était le bien suprême
De celui dont les jours n'ont qu'un ciel nébuleux.

Si rien ne nous survit, et qu'inerte matière,
L'homme n'ait que l'espoir d'y rentrer confondu,
Pour commencer encor sa nouvelle carrière,
Quand par l'ordre constant son tour est revenu :

Ou s'il reste de nous cette âme si vantée,
Qui d'un bonheur sans fin doit, nous dit-on, jouir,
Pourquoi donc, cette mort, l'éviter et la fuir ?
Elle fait des heureux du Sage et de l'Athée.

Loiseau sourit, en lisant mes vers ; il les loua à Zoé, à nos amis, comme un père qui veut flatter un enfant malade.

Dans la fluctuation où venait de me laisser le bonheur trop doux et trop court procuré par Isabelle, je regardais tout autour de moi. J'aperçus un jour, de ma fenêtre sur la rue *des Trois-Portes*, une jeune personne qui me parut charmante : j'en devins admirateur, et je voulus la voir de près. Elle avait environ dix-huit ans ; c'était une figure chiffonnée, et vraiment Parisienne. Je la fis sonder par Bonne (car en vérité le besoin de femme me rendait fou !) ; je la vis moi-même, et je trouvai une petite étourdie, pour laquelle il aurait fallu être très riche !... Je lui glissai, un soir, des vers ; et bien qu'ils ne fussent pas faits en son nom, il y était néanmoins question d'elle :

A Mlle Jarrye Datté

Mes innocents Plaisirs,
Que je goûtai longtemps, sans en craindre l'issue,
Vous causez mes soupirs !
Sûreté des amours, qu'êtes-vous devenue ?

Un larcin amoureux
Que souffrait Madelon sur sa bouche ingénue,

Me rendait bien heureux :
Tranquille Volupté, qu'êtes-vous devenue ?

Quand la tendre Guisland
Daignait voir dans mes yeux mon âme toute nue,
Me chérir comme amant,
Je me trouvais heureux : qu'est-elle devenue ?

Quand jadis je voyais
Mon trop funeste sort sous d'autres points de vue,
L'espérance où j'étais
Me soutenait encore... Hélas ! elle perdue...

Quoi, Datté ? plus d'espoir,
Qui doive en imposer à mon âme déçue ?
Je n'ai plus le pouvoir
D'échapper au tourment qui me suit et me tue ?

Depuis que Parangon
D'ici-bas, pour jamais, est, hélas ! disparue,
Mon cœur n'a plus de ton ;
Il languit au moment où cesse votre vue !

Je crois, en voyant le rythme de ces stances, imitées de *Régnier*, que je les fis dans un souvenir attendrissant de Madeleine, et que j'étais beaucoup plus occupé de cette fille, adorée autrefois, ou de Madame Parangon, que de M^lle^ Datté...

Quelques jours après, j'eus la hardiesse, ou l'effronterie, ou l'effervescence, de lui envoyer de ma fenêtre le baiser Napolitain. Elle était à la sienne, qui avait un petit balcon. Je ne sais si elle se trompa de croisée, où si elle eut un secret motif ; elle me le

rendit, se retira, et ferma sa fenêtre. Je crus que c'était un appel : je fis une toilette et je descendis, à la chute du jour. C'était dans le temps où les femmes coquettes commençaient à porter des robes garnies d'agrément. Datté en avait une d'indienne blanche à bouquets cerise, garnie en agrément rose. Elle remontait l'escalier, au moment où j'arrivais à sa porte. Quoique je ne la visse que jusqu'à la ceinture, je la reconnus à sa chaussure blanche et à sa jolie robe. Il commençait à faire sombre. Je la suivis. Elle me prit pour un homme qu'elle nomma. « Voilà ma bougie, » me dit-elle, « allez l'allumer » chez Monsieur Desbœufs... » J'eus la tentation d'en agir comme dans la rue *de Grenelle*, mais je n'y succombai pas... Elle tourna la clef, et rentra. J'allai tout bonnement allumer, et je revins. Je lui présentai sa lumière. Elle me regarda fort étonnée ! — « Monsieur Pointot vous a donc remis ma bougie ? » — Oui, Mademoiselle. — Vous êtes donc son » ami ? — Oui, Mademoiselle. — En effet, vous » demeurez à côté de lui, sur la petite rue vis-à-vis. » — Vous n'avez pas oublié, Mademoiselle, que je » vous avais fait présenter mon hommage par » Bonne Sellier,... et mes vers ? — « Ho bien oui ! » mais si vous saviez que Monsieur Pointot fils est » riche, que moi je ne le suis pas, et que mon père » veut que je l'épouse... Et puis, c'est qu'il m'aime ! » — Oui, Mademoiselle; Monsieur Pointot m'a » tant fait l'éloge de vos charmes, que je vous adore » au moins autant que lui. — Voilà qui est singu-

» lier !... S'il savait que vous vouliez aller sur ses » brisées ?... — Je sens mon infériorité, pour la » fortune. Je vous adore,... mais sans espoir... » La jeune personne me regardait. D'où je conclus que le baiser Napolitain envoyé avait été reçu comme de la part du jeune Pointot. Pendant que je faisais ces réflexions, j'entendis monter. On tourna la clef; l'on entra. C'était un grand blond roux, assez mal tourné. — « Voilà votre ami, qui vous attendait. — » Mon ami, ça ? — Sans doute ! Vous ne me » remettez pas ? » dis-je en riant. — « Non, cer- » tainement ! — Vous avez raison. Mais Made- » moiselle m'ayant pris pour vous, tout à l'heure, » dans l'escalier, et m'ayant donné sa bougie pour » aller l'allumer, je n'ai pas voulu l'effrayer, à mon » retour, et je me suis vanté de l'avoir reçue de » vous... » Pointot, furieux, se leva, voulut se jeter sur moi, dit que j'étais un voleur, et fit un vacarme enragé. Mlle Jarrye, étonnée de sa hardiesse, prit mon parti, et cependant me pria de me retirer. Elle ajouta que, le lendemain, M. Pointot me verrait à ma fenêtre, à côté de la sienne, s'il le voulait. Je me retirai, en priant la belle Datté de me tenir compte de mon respect pour elle... Le lendemain, Pointot m'aperçut à ma fenêtre, et vit aussi sa maîtresse me rendre mon salut. Il vint hâtivement chez Bonne Sellier, s'informer de moi. On lui répondit par mille éloges. — « Et ne craignez rien pour vos » amours, » ajouta Bonne ; « il est sur le point de » partir ; il retourne à son pays. » Zoé survint ;

Pointot la connaissait et la respectait : après l'avoir entendue, il fut prêt à venir me faire des excuses. Le soir, comme je passais sous les fenêtres de Mlle Datté, elle me fit signe. Je fus auprès d'elle en un seul élan. Elle me raconta, en deux mots, ce qu'avait fait son futur. Ensuite... « Punissons » Pointot ! » me dit Jarrye... En vérité, je me crus avec Isabelle... Elle a épousé Pointot, après mon départ, avec quinze mille livres de rentes. Elle a bien fait. Je n'ai l'ai vue que deux ou trois fois, au bout de vingt-cinq ans, à l'occasion d'un fait bien étrange !... L'incident de Jarrye m'affecta : je le vois par les vers que je fis alors, et dont la verve dura jusqu'à Sacy, où je les achevai :

Horrible sentiment, funeste don des Dieux,
Tu déchires mon cœur ! ha ! que tu m'es odieux !
Un Objet tout divin, sans peine, sans adresse,
Sans désir de charmer, m'inspire la tendresse ;
Je résiste à l'Amour, et malgré moi pourtant
Je me sens entraîner, et vole en résistant.
Mes avides regards dévorent tous ses charmes :
Troublé, l'émotion produit de douces larmes ;
J'hésite, en la voyant, et tantôt je voudrais
Me voir plus éloigné, tantôt être plus près.
Je trouve tout en elle, esprit, grâces, jeunesse,
Un cœur fait pour aimer avec délicatesse...

(*à Sacy*)

Mais, ô siècle pervers, à bon droit détesté !
Pour combler tous mes vœux, pour obtenir Datté,

Je vais manquer de tout, en manquant de richesse.
Et quoique cet abus et nous choque et nous blesse,
Nous en sommes pourtant esclaves chaque jour;
Sans l'aveu de PLUTUS, ne suivons pas l'AMOUR!
Également charmés, chacun de nous désire
D'entretenir l'Objet pour qui son cœur soupire;
Combien de fois Datté fit trois pas pour me voir,
N'en recula que deux!... Trop favorable espoir!
Elle ne connaissait de moi que l'apparence,
Et tout fut terminé, quand j'eus fait connaissance...
Je n'ai qu'une vertu, c'est de savoir aimer;
Qu'un bien, c'est l'habitude à savoir m'en passer...
Que je serais heureux, si ma jeune maîtresse
Voulait se contenter de cette vraie richesse!
Mais quand elle voudrait, un père intéressé
Mépriserait, sans doute, en se croyant sensé,
Ce bien, qui seul au monde emporte mon estime;
De penser de la sorte, il lui ferait un crime...
Cherchons donc un secret, pour être heureux encor,
Sans sa fille, sans bien, sans ce dieu qu'on nomme or.
Éteignons un amour, en succès impossible,
Et cherchons un bonheur plus doux et plus paisible;
Je puis trouver sans or un Objet non moins beau;
Mon cœur semble appeler la charmante GUENEAU.

L'instant de mon départ approche : tous les fils qui m'attachent à présent à Paris sont faibles, ou se coupent d'eux-mêmes. Dans les temps les plus délicieux de ma liaison avec Zéphire, j'avais entrevu chez la maîtresse-ouvrière de ma sœur Margot, une demoiselle *Gueneau* l'aînée, de Vermenton, cousine germaine des enfants du premier lit, par leur mère.

Elle était fort aimable; nous nous convenions aussi; mes parents eussent eté charmés de cette alliance, à cause du bien que son père avait à Sacy. Nous nous rencontrâmes, lors de mes adieux, à dîner, chez Mme Beaucousin. Elle parut me revoir avec plaisir... Nous causâmes seul à seule, sur le banc devant la porte, une partie de l'après-midi. Je lui montrai le commencement de mes vers à Mlle Datté. — « Vous » avez bien de l'esprit, mon cousin ! » me dit-elle. — « Hé bien! » lui répondis-je, « s'ils vous plaisent, » je les ai commencés pour elle, je les finirai pour » vous; et si vous venez bientôt au pays, je vous » les montrerai. » Michelle Gueneau prit cela pour une déclaration d'amour; car elle rougit. Ma sœur nous avait écoutés : « Mon frère ! » me dit-elle, « ma cousine vaudrait mieux que toutes vos amou- » rettes !—C'est aussi mon sentiment, ma sœur...» Michelle rougit encore davantage... Elle me dit ensuite, qu'elle partirait sous peu, et que son père et sa mère me verraient avec plaisir à Vermenton... Comme je différai mon départ de près d'un mois, elle partit avant moi... On verra, pendant mon séjour à Sacy, comment se terminèrent mes relations avec cette raisonnable et intéressante jeune personne.

Prêt à partir, au milieu de mes projets de me présenter à Marianne Tangis, ou de me rabattre tout au pis vers Michelle Gueneau, une découverte érotique me retint quinze jours de plus à Paris. *Victoire Versailles*, petite parente et fille de chambre

de Mme Knapen, avait pour *amant aimé* M. *Champagne*, élève imprimeur, dont le lit était dans une soupente au-dessus des casseaux de caractères... Un dimanche que je travaillais, son habit tomba, et de la poche sortirent des lettres. On sait qu'un compagnon a tout droit sur les élèves. Je pouvais donc lire, en abusant de mon droit; et j'en abusai. Quelle fut ma surprise, de trouver des lettres érotiques assez bien tournées, où Victoire (la même qui apportait la chandelle aux ouvriers avec la petite Knapen l'aînée) se ramentevait élégiaquement les faveurs accordées à son cher Champagne!... Il était midi. Mon plan n'avait pas été de revenir l'après-dînée : je revins pour Victoire... Elle était seule dans l'appartement; tout était sorti, même les petites filles, à cause du beau temps. Je m'en convainquis, et sur les quatre heures, je descendis lui proposer de goûter tête-à-tête, dans ma chambre de travail, celle des casseaux. Elle y consentit : car les filles de chambre de Mme Knapen (ainsi que toutes les autres) n'étaient pas des *Lucrèces*. J'eus un pâté de douze sous, une douzaine de biscuits de la même somme; une bonne bouteille également à douze; une livre de mendiants de huit sous, et quatre sous de pain brioché : somme toute, quarante-huit sous. Nous goûtâmes copieusement. Les biscuits en caisse, trempés dans le vin, égayèrent un peu Victoire. Je lui demandai pour lors, brusquement et sans préparation, si elle comptait faire un mariage avec Champagne?— « Non, » me répondit-

elle, « il est sans état, et ma famille s'y opposerait. » — Cependant vous l'aimez, et vous lui avez tout » accordé ? En voici la preuve. » (Je lui montrai ses lettres)... — « Ho ! le secret ! » s'écria Victoire, en pâlissant... « Il s'est trouvé là ; j'avais, comme » vous savez, les pâles couleurs... » Je vis là peu d'amour, et point de délicatesse. Tout autre était aussi bon que Champagne, pour guérir des pâles couleurs. Cette intrigue fut l'affaire d'une demi-soirée. Mais cela me calmait auprès de Zoé.

Victoire avait plus de pudeur que je ne comptais; elle fut honteuse, et quitta la maison le surlendemain. Elle fut remplacée par une jeune fille d'*Angers*, nommée *Claire Morizot*. Celle-ci était plus jolie, plus usagée. Et cela devait être. La gentillesse de Claire me frappa, et dès que je lui eus parlé, je vis que c'était une proie facile... Elle avait été novice dans un couvent, où elle avait été mise, parce qu'elle ne voulait pas épouser un riche vieillard. Elle avait escaladé les murs, et s'était enfuie à Paris, où elle se cachait en service... Elle en resta là, me taisant la moitié de son histoire... Je fis de grands projets sur cette fille, avec laquelle je déjeunai tous les matins. Elle me fit coucher avec elle, du consentement d'*Aimée* la cuisinière, qui partageait elle-même son lit avec mon camarade Héraut... Tout cela ne dura que huit jours. Un matin, avant notre déjeuner qu'Aimée préparait, un petit Savoyard vint parler tout bas à l'oreille de Claire, qui descendit aussitôt. J'eus quelques soupçons : j'allai sur le

carré; je regardai par dessus la rampe... J'entendis Claire faire un cri de surprise et d'effroi... Je descendis rapidement. Ce ne fut que pour voir s'éloigner un fiacre, où il me parut qu'il y avait un exempt. Nous n'eûmes plus de ses nouvelles. Mais une femme sans doute apostée, ayant abordé Aimée au marché, lui dit que Claire Morizot, à son arrivée à Paris, était entrée dans une maison où elle avait volé; qu'elle était venue se cacher dans une *condition* qu'elle croyait obscure, et où elle ne pensait pas qu'on viendrait la chercher, ne sortant point, et le reste. Mais nous présumâmes que tout cela était controuvé, par ordre des parents, qui n'avaient pas même fait emporter la cassette, dont Aimée profita. Si Claire avait eu volé, aurait-on négligé d'y fouiller ?

Me voilà donc prêt à partir; rien ne me retient plus. J'étais à l'avant-veille, lorsque la maîtresse de Van Wolxem vint avec lui à l'imprimerie. Elle ressemblait à M^lle^ Douy, pour le teint bilieux; mais elle avait la peau plus claire et plus unie. Je l'avais déjà entrevue, et elle m'avait inspiré de violents désirs. En la revoyant, je résolus de terminer par elle la carrière de mes plaisirs avec les femmes de Paris. Je lui demandai tout bas si je pourrais la reconduire ? (Observez que c'était une *fille entretenue* par un vieux horloger du *Palais*). — « O mon Dieu » oui ! je vais donner une commission à Wolxem. » Et elle l'envoya lui chercher ses gants, qu'elle avait oubliés chez lui. Nous descendîmes dès qu'il fut

parti... Et je la revis le lendemain. Mais pour certains détails, antérieurs et postérieurs, consultez mon CALENDRIER, où tous ces petits *hors-d'œuvre* sont historiquement enchaînés.

Je ne sentis jamais si bien que dans la possession de *Sophie Wolxem*, le vide des jouissances qui n'intéressent pas le cœur. Au retour de chez Sophie, accablé des faveurs d'une fille tempéramenteuse, que je n'avais encore recherchée que pour éviter Zoé, je me mis à faire ma malle. Zoé vint dans ma chambre : « C'est donc demain ! » me dit-elle tristement; « ô mon cher Nicolas ! que nous te pleu» rerons !... Ne rends pas ton absence trop longue ! » — J'ai des desseins : je ramènerai une compagne » digne d'elle, à Zoé... Ha ! si c'était Marianne » Tangis !... » Zoé se retira, ne pouvant plus me dérober ses larmes. Je courus après elle, et je l'embrassai (grâce à Sophie) en frère. Elle me dit que tous nos amis allaient arriver, pour m'engager à un prompt retour... J'achevai mes arrangements. Puis j'allai faire mes adieux à la rue *de Savoie*, à mes sœurs, à mon hôte l'afficheur, à ma chère chambrette gaiement tapissée de tous les spectacles, et que j'avais encore; j'y fondis en larmes... J'en rendis la clef. Mon hôte m'offrit de porter le lendemain mon bagage au coche d'Auxerre... Je revins à Bonne : « Ho ! » me dit-elle, « si ma sœur Sophronie » n'était pas malade, je vous l'aurais montrée, et » vous seriez resté. Je vous la cachais : mais vous » êtes mûri, à présent, et je vous l'aurais montrée,

» pour vous empêcher de partir. » Je remerciai cette excellente femme avec attendrissement, je saluai mes copensionnaires, et j'entrai chez Zoé.

Tous mes amis, et leurs compagnes, y étaient déjà rassemblés. Loiseau, quoique la première idée de mon départ vînt de lui, paraissait triste et concentré; Zoé se repentait d'y avoir contribué; elle le dit, sans pourtant me conseiller de rester. Nous nous donnâmes tous mille preuves d'attachement, mais notre souper fut triste. En nous séparant, j'embrassai les dames : « Sois heureux, et reviens-nous » apporter ton bonheur, » me dit Sidonie. — « Heu» reux ou malheureux, reviens, » dit Mme Gaudet, « revoir ta Zéphirette... — Reviens pour notre » mariage, » dit Elisabeth Leriche. Et je l'embrassai deux fois; car elle n'était déjà plus Madame Deschamps. Hélas! je ne l'ai jamais revue, et c'est un de mes malheurs! — « Reviens, » dit Rosalie, « mon » infortuné frère; ta présence me rendra ma mère » et ma sœur! » (Victorine était en couches de sa fille aînée, cette jolie *Monclar* que je voudrai chanter en 1776). — « Ho! revenez, » s'écria Bonne, « tout » éclopé, et les oreilles déchirées; car je vous pro» mets le bonheur. — Reviens! » me dit Zoé, « pour » consoler tes amis, de ce qu'ils auront souffert de » ton absence! » Je tombai à deux genoux; je baisai les mains de Zoé; puis je m'écriai, à faire retentir la maison : « Adieu, Zéphire! Adieu, Suadèle! Une » dans mon souvenir! Adieu!... » Ce fut le signal des sanglots, dans lesquels nous nous séparâmes...

Et j'avais vu Sophie Wolxem dans le jour!... O cœur de l'homme!...

Le lendemain, tous mes amis, et Zoé seulement, me conduisirent au coche. Au moment de notre séparation, Loiseau frémit!... Il me tendit les bras, et nous nous embrassâmes... Ses larmes ruisselèrent sur moi... Boudard, Renaud, Gaudet vinrent nous soutenir. — « Voilà des amis! » dit un marinier à ses camarades. — « Je quitte Paris, » sanglotai-je, « en l'aimant tendrement! J'ai tendrement aimé » Auxerre! mais je sens que j'aime Paris, comme » on aime une mère qui nous a gâtés! » Puis allant embrasser Zoé, je lui dis : « Adieu, la moitié de » mon ami... et de moi-même! Je vous recom- » mande de parler souvent de moi à mon Eléonore. » Dites-lui combien elle m'est chère, et que sa » présence habituelle... me rendrait... et sa sœur... » et tout ce que j'ai perdu!... Adieu! Zoé! ma » sœur! mon amie la plus chère ! l'épouse de Loi- » seau! l'amie de Zéphire et d'Eléonore! — Ha! » me dit-elle, « puissé-je être votre amie à jamais, à » tous les titres que vous me donnez!... » La planche allait tomber; le signal était déjà fait... J'embrassai encore Loiseau; je pressai la main de Gaudet, en lui criant : « *Zéphirette!* » et je m'élançai dans la pesante nacelle. On partit. Resté sur le tillac, considérant mes amis, Loiseau surtout, et Zoé immobiles... j'étais comme eux... Ils ne quittèrent le rivage qu'en me perdant de vue. Mais je voyais encore Loiseau et Zoé, debout, et c'était pour la

dernière fois!... Dieu tout puissant! je méritais le malheur de leur survivre! mais Loiseau, la vertu même, fut d'abord frappé!...

Il n'est pas possible de penser, dans une voiture aussi tumultueuse qu'un coche d'eau; c'est un bruit qui étourdit toutes les passions; vous êtes continuellement tenu hors de vous-même par des scènes nouvelles, quelquefois plaisantes, le plus souvent désagréables, mais toujours occupantes. Je fus donc un jour et demi sans penser.

Je quittai le coche à Sens, avec des camarades : nous allâmes de pied jusqu'à Auxerre en un jour, sans trop nous fatiguer, quoiqu'il y ait treize lieues.

Je me séparai de mes compagnons de voyage après *Appoigny*, à cause de l'attendrissement que devait me causer la vue de ma ville institutrice. Je m'arrêtai quelque temps à la chapelle *Saint-Simon*. J'y saluai le nom de COLOMBE, quoique je ne me fusse pas informé d'elle à *Joigny*... Je m'avançai ensuite lentement, et je cherchai des yeux, guidé par la flèche des *Cordeliers*, les fenêtres blanches de l'imprimerie... Je les découvris... A la vue de cette maison, où j'avais passé mon adolescence sous les yeux de COLETTE, je fondis en larmes!... Tout me retraçait un souvenir, de ce point de vue; je devinai la maison de MARIANNE TANGIS; mais je vis celle de Rose sans émotion. Je cherchai l'humble demeure de mes cousins; mais les murs de la ville me la cachaient... Je ne saurais exprimer dans quelle situation j'étais, en descendant la colline! Toutes

mes connaissances me revinrent à l'esprit, surtout Aglaé Ferrand!... Arrivé à la *Porte de Paris,* je ne serais pas entré chez mes cousins, mais j'aurais passé la ville sans m'arrêter; il n'était que cinq heures; je pouvais pousser jusqu'à *Saint-Bris.* Marianne Tangis me décida. J'allai chez le père Servigné, où je trouvai ma cousine Edmée seule (si l'on est seule, quand on est environnée de six enfants, quatre à sa sœur, et deux à elle). Cette bonne, cette excellente jeune femme fut saisie, en me voyant... Elle vint ensuite se jeter à mon cou... Nous causâmes, en attendant le retour de son père, de sa sœur et de mes cousins. Nous nous rappelâmes les années écoulées, l'origine de notre connaissance. Je parlai de Madame Parangon... je ne parlai que d'elle; pas un mot de Fanchette... Je racontai en bref l'histoire de Zéphire; de sa perte, de celle de Suadèle; mon mariage avec Henriette; enfin, je dis un mot d'Éléonore... J'en étais là, et je prononçais le nom de Marianne Tangis, quand nous entendîmes tout notre monde qui arrivait des vignes. Le bon père Servigné, Catherine et mes deux cousins me revirent avec transport!... Je parlai des choses que je n'avais pas dites à Edmée, parce qu'elles étaient plus générales : comme la mort de Madame Parangon, mon désespoir, etc. Puis, me recueillant, je demandai des nouvelles de Marianne Tangis? Les deux sœurs se regardèrent d'un air embarrassé : — « Je m'en informerai, » dit Catherine. — « Mais » je pars demain dès le matin! » Et je priai mes

cousins de retirer mon paquet du coche, pour me l'envoyer par le messager de Vermenton. Mes cousines, qui avaient d'abord fort insisté pour que je leur donnasse quelques jours, n'en reparlèrent plus. Le père Servigné seul me dit : — « Venez demain » voir mes vignes, arrangées par ces bons garçons-là, » que vous m'avez donnés. — Ha ! » dit Catherine, « il donne, et on lui ôte, le pauvre cher bon cousin ! » mais c'est toujours en les forçant qu'on lui ôte les » cœurs qu'il a, et ils se *fendent,* si on ne prend pas » la précaution que j'ai prise... » Je compris sa pensée, relativement à cette action, qui me donna Edmée, la veille de son mariage, et que tu as condamnée, Lecteur !... Mais apprends que Catherine n'était point turpine ! elle sauvait sa sœur !... Je n'entendis rien à la première partie de l'exclamation de Catherine... Je répondis au père Servigné : — « L'as- » pect de cette ville et de ses environs m'est trop » douloureux pour que je puisse y séjourner !... » Un signe imperceptible de Catherine l'empêcha d'insister... Je voyais quelque chose de louche dans les réponses relatives à Marianne Tangis : — « Dites- » moi la vérité, » dis-je à Catherine. « Vit-elle ? — » Oui, elle vit. — Si elle vit, je la connais, elle » m'aime, » dis-je avec assurance. — « Oui, elle » vous aime. — Ha ! je suis trop heureux ! — Non ! » pas trop heureux ! » dit Catherine... On fit la prière, et l'on alla se reposer...

Le lendemain, à mon réveil, je trouvai le déjeuner servi. Je me mis à table avec l'honnête famille. —

« Vous prendrez les renseignements? » dis-je à Catherine. — « Oui, oui; vous saurez tout, à votre » premier voyage. » En sortant de table, j'écrivis deux mots à Loiseau, et je laissai ma lettre ouverte à Edmée, pour qu'elle la mît à la Poste. Je partis seul, en passant par le bord de la rivière. Je ne rencontrai personne, je rentrai par la *Poterne des Teinturiers,* dans le dessein de m'informer de Marianne à Mlle Meslot ou à Mlle Fourchot, sans songer que ces jeunes filles étaient femmes depuis quatre ans... Je souris à moi-même comme un autre *Épiménide,* quand la réflexion vint éveiller ma distraction. Je ne vis que Tulout, le beau-frère de Mlle Meslot, à laquelle je le priai de dire, que *je rapportais mon cœur à celle qu'elle savait bien...* Il n'y manqua pas.

Vis-à-vis *Saint-Gervais,* je me détournai, pour aller sous la voûte. J'y donnai des larmes à Marguerite, qui se présenta la première à mon souvenir, à cause d'Éléonore; j'y donnai des larmes et des sanglots à Madeleine Baron; et, personnifiant tout, j'appris à ces ruines qu'Éléonore était la fille de celle qu'elles avaient vue, là, me faire de si tendres adieux! (Ha! si j'avais connu l'existence de Louise!) Après cet épanchement de sensibilité, je regagnai la grand'route, me retournant sans cesse, comme le vieillard Debierne; et me figurant que j'étais à son âge, je regardais cette ville, berceau de mon esprit, de mon âme, de mon cœur, et guidé par les différents édifices publics, qui m'indiquaient les quartiers, je m'écriais : « *O Colette adorée! Vous étiez là! Là, je*

» *reçus vos adieux! Là... ô douleur! vous êtes ex-*
» *pirée! Là, était Madeleine!... Là, je parlais à Co-*
» *lombe, et renonçais au bonheur!... Là, je respirais*
» *des caprices de Rose, auprès de la sensible Marianne*
» *Tangis!... O fille chérie!...* » J'allais ainsi, me ramentevant de tout ce que j'avais connu d'aimable et d'aimé; car je songeai à *Toinette,* à *Émilie Laloge,* etc. Je marchais, et je pleurais; mais cet état de douleur avait un charme que je ne saurais exprimer!... Ainsi la sage Nature adoucit, en bonne mère, les maux des cœurs sensibles! elle a placé du plaisir jusque dans les larmes de la douleur!...

En perdant Auxerre de vue, à la colline coupée pour le grand chemin, je le saluai par trois cris d'ADIEU!... Je m'arrêtai un instant à le considérer, formant un bel amphithéâtre... Et non rassasié de le voir, murmurant encore son nom, je descendis de l'autre côté de la colline... Toutes mes idées furent alors beaucoup moins vives. J'approchais de *Saint-Bris,* où j'entrai enfin. Je demandai M. Debierne. — « Il est mort depuis trois semaines, » me dit-on. — « O bon et respectable vieillard! » m'écriai-je... — « Mais son fils, qui est un galant homme, » demeure ici tout près vers l'église, » ajouta-t-on. Je dis que je ne connaissais que le père. Et je passai sans m'arrêter. J'étais déjà vis-à-vis l'église de *Gouais,* faubourg de Saint-Bris, quand je m'entendis appeler : « *Monsieu' le voyageur! Monsieu' le voya-*
» *geur!...* » Je me retournai. C'était M. Debierne le fils, qui me fit les instances les plus vives pour

entrer chez lui. Je refusais poliment.— « Au moins, » dites-moi comment un jeune homme de votre » âge pouvait être l'ami d'un vieillard comme mon » digne père? » Je lui contai notre rencontre, quatre années auparavant, le jour de mon retour de Sacy à Auxerre. — « Ha! c'est vous! » s'écria le fils du vieillard; « il nous est ordonné par feu mon hono- » rable père, de ne pas vous laisser passer sciem- » ment par Saint-Bris, sans vénérer en vous la per- » sonne de son jeune ami... Venez donc, puisque » je ne pourrais vous laisser passer. Vous dînerez » avec nous; car il faut que je montre à ma femme » et à mes enfants le jeune ami de mon vénérable » père!... » Je fus reçu comme jamais je ne l'avais été dans aucune maison du pays, excepté dans celle du père Levêque. La femme, les enfants me regardaient avec admiration! Il y avait un garçon de vingt ans, une fille de quinze, et d'autres plus jeunes. On me fit une sorte de fête, à laquelle on courut inviter le curé, ainsi que quelques parents. Au dessert, on me pria de raconter, avec tous ses détails, ma rencontre avec le bon vieillard. Je le fis, et je donnai à l'honnête famille les circonstances ignorées... O bon Lecteur! Si tu avais vu l'attention dévorante du père, de la mère, des enfants, du curé même, et de toute la tablée!... Je dois ce témoignage aux habitants de ces cantons, qu'ils sont d'excellents fils, tant que l'air des villes ne les a pas corrompus... On m'apprit ensuite ce que j'ignorais : — « Après que » Tulout eut dit au respectable vieillard que vous

» étiez le jeune homme qui aviez si noblement
» vengé la fille d'Auxerre outragée, il s'écria : —
« Hé! mon bonheur a voulu que, sans le savoir,
» j'ai eu l'honneur de lui parler!... Mais j'aurais dû
» le reconnaître à sa modestie et à son respect pour
» l'âge!... » A son arrivée, il nous fit tous appeler :
« Écoutez! écoutez tous! » nous cria-t-il. Et il nous
» dit votre rencontre, mot pour mot, comme vous
» venez de nous la conter. Et puis, il ajouta : « Mes
» enfants et petits-enfants! ho! qu'heureux sont les
» père et mère de ce bon jeune homme! Je le bénis
» paternellement, comme un de vous; Dieu lui
» doigne gloire et peine! car gloire sans peine ne
» peut venir!... Or, mes enfants, je vous ordonne,
» au droit de mon autorité de père, que moi, vivant
» ou mort, mon jeune ami (car c'est le nom que je
» lui donne, ne sachant pas le sien; mais je le
» saurai bientôt) par ici ne passe sans être de vous
» requis d'entrer, pour se rafraîchir, ou coucher; et
» si par aventure je n'y étais pas, ou plus, j'entends
» qu'il occupe à table ma place. Car telle est ma
» volonté... » Et trois jours après, il reçut la visite
» de votre père, qu'il connaissait, et qui lui apprit
» votre départ pour Paris, les vues de Madame Pa-
» rangon, qui sûrement sont remplies, et tout ce
» qui vous concerne... Et quand votre honorable
» père fut parti, le mien vint à nous (car ils s'étaient
» entretenus en particulier). « Ho! ho! » nous
» dit-il, « ce jeune homme, ce jeune homme! je ne
» m'étonne pas! il n'y a là qu'honneur et vertu! il

» est fils de l'*Honnête homme* de Sacy, et frère de ce » pieux curé de Courgis, le disciple bien aimé de » notre saint évêque M. de Caylus... » [Ici le curé se leva transporté, pour m'embrasser]... « Je vous » recommande en plus tout ce que je vous ai dit... » » Qu'en est-il pour votre mariage? » Je répondis modestement qu'il était manqué, par la mort de Madame Parangon et celle de son père, mes protecteurs et mes amis. — « Honorables amis! » s'écria le pasteur, « et par eux-mêmes et par celui qui les » avait!... Je vous louerais de tous vos sentiments, » si vous ne deviez pas naturellement les avoir. » Il fit ensuite l'éloge de mon frère aîné; il termina par celui du vieillard Debierne. « Ce sont des hommes » de l'ancienne roche, » ajouta-t-il, « et ils laisse- » ront des enfants qui leur ressemblent. » Tous les parents me caressèrent, et voulaient me retenir quelques jours; le pasteur m'offrit un lit. — « Je » suis attendu, » répondis-je, « ayant écrit de Paris; » mon père est un homme, il imaginera simplement » des retards; mais ma mère est une mère; son » imagination ne verrait que des malheurs. — Ho! » je vous aime! » s'écria Mme Debierne. « Observez » qu'il n'a pas dit de sa mère, *ma mère est une* » *femme*, mais *ma mère est une mère*. — L'un était plus » exact, » répondit le pasteur, « mais l'expression » que Monsieur Nicolas a employée est plus déli- » cate que l'autre. » On approuva mon empresse- ment à partir, et tous me reconduisirent jusqu'au bois de *la Faé*, ou de *la Fée*, et leurs embrassements

furent ceux qu'on donne à un fils et à un frère... Je laissai là tous mes vices de Paris. Puissé-je ne pas les reprendre au retour!... (Ils coururent m'attendre à Dijon)... La vertueuse famille que je quittais m'avait rendu ma bonté native. Je la conserverai de même chez mon père... Infortuné! tous mes bons sentiments, toutes mes vertus sont-ils d'emprunt? et tous mes vices, tous mes crimes ne sont-ils qu'à moi?...

Resté seul au pied de la colline, je jetai sur cette solitude boisée un coup d'œil, qui me rappela vivement *Saint-Mayeul*, de Biçêtre. Mon attendrissement se renouvela, lorsque je l'eus montée, en traversant le chemin d'Irancy à Saint-Cyr-les-Colons et à Courgis; je crus voir Jeannette Rousseau, gardée par deux dragons aux yeux étincelants. En avançant, je me rappelais avec émotion toutes mes idées, lors de mon premier voyage, et des autres, pendant mes quatre belles années. Elle redoubla, lorsque, ayant traversé le bois *de l'Hôpitaux,* je me trouvai sur le territoire de Sacy. En découvrant, du sommet de *Vèzebaut,* les collines où, dans mon enfance, j'avais conduit le troupeau paternel, des larmes plus douces coulèrent de mes yeux; mon âme fut enivrée par une foule de souvenirs naïfs, innocents... Mais, en descendant la montagne, mes sens se calmèrent... J'arrivai enfin à la porte de la maison paternelle.

Ici finit la V^e^ ÉPOQUE de ma Vie... Mon Lecteur, tu as bien vu que je n'ai rien déguisé : car souvent tu as trouvé tes propres sentiments dans les miens;

SIXIÈME ÉPOQUE

RETOUR. DIJON
TROISIÈME PARIS. MARIAGE, ETC.

1759-1767

Heu! quam quod studeas ponere, ferre grave est!
Ovid. II *Amor.*

POUR signaler mon arrivée, il y eut une sorte de phénomène : un de nos chiens, qui ne me connaissait pas, accourut pour m'empêcher d'entrer; un autre chien plus ancien, averti par les aboiements de son camarade, venait pour le seconder. Mais il me reconnut bientôt. Alors il se mit à hurler de joie, à se rouler à mes pieds. L'autre chien cependant s'arrêtait étonné, ne grondant plus que faiblement; enfin, il commença de tourner la queue, et se mit aussi à me caresser, à l'exemple de l'autre. Un troi-

sième chien nouveau, sorti de la maison au bruit, voulut alors se jeter sur moi. Mes deux amis saisirent ce camarade, quoique ce fût une chienne, et la retinrent, l'un par le cou, l'autre par la peau du ventre, et ne la lâchèrent, que lorsque je les appelai. J'entrai dans la maison.

On m'avait aperçu par la petite fenêtre du lit, et mon siège était déjà préparé par mes sœurs. Je fus reçu par Edme Restif à bras ouverts! ce bon père ne vit en moi qu'un fils égaré, séduit, et un homme malheureux!... Quant à ma mère, elle ne voyait qu'un fils de retour après quatre années d'absence... On fit à souper une sorte de festin.

Ce fut à table, devant trois convives, outre la famille, savoir, le pasteur Antoine Foudriat, Jacques Béraut le maître d'école, et un M. *Lenain*, ex-intendant honnête homme d'un seigneur de Paris, et retiré à Sacy, où il avait quelques pièces de terre. Tout le monde trinquait avec mon père : moi seul, par respect, je n'avançais pas mon gobelet vers le sien. Mon père me le présenta, en disant : « Je crois » que nous sommes en 1759 ? — Oui, mon père. — » De 34 à 59, il y a vingt-cinq ans... Mon fils, vous » le pouvez. » Et le respectable vieillard me fit trinquer avec lui. Je m'inclinai profondément. — « Vous » voila émancipé! » me dit M. Lenain. Et tous les convives burent à la santé du *nouvel homme :* ce fut le nom que je portai dans ce repas.

Lorsqu'on eut mangé, Antoine Foudriat me pria de les éclairer sur quelques-unes des aventures dont

on me faisait le héros... Je commençai par le récit de ce qui venait de se passer à Saint-Bris, et ce préliminaire, qui attendrit mon père aux larmes, fit dire au pasteur : — « Oui, Nicolas est homme ; ce récit » est d'un homme ; et la conduite aussi. — Et d'un » homme bien appris ! » s'écria Maître Jacques. — « Pour moi, » dit M. Lenain, « j'ai bien entendu » lire des romans à Paris ; mais aucun n'avait ce » charme, cet intérêt de vérité que je viens de trou- » ver là. » Pour ma mère, elle m'embrassa... Il se fit ensuite un silence profond... C'était un ordre de commencer le récit demandé.

Je m'inclinai... Puis, reprenant la parole, je racontai sommairement tout ce que j'avais fait, depuis ma sortie de Sacy, en 51 : mon arrivée à Auxerre ; mes premières peines ; ma rencontre avec Edmée Servigné à Vaux ; ma relation honorable avec Mlle Manon Prudhot, et l'extrême bonté de Madame Parangon, en cette occasion ; mon projet d'établissement avantageux avec Mlle Madelon Baron, qui me fit renoncer à toute autre idée ; sa mort, et mes regrets déchirants ; ma féerie avec Émilie Laloge ; ma liaison avec Colombe, après que Madame Parangon m'eut assuré la main de sa sœur ; notre séparation vertueuse ; mon amusement avec la spirituelle Rose, voisine d'Annette Bourdeaux ; mon estime sans bornes pour Marianne Targis ; ajoutant, qu'avec l'agrément de mon père, j'espérais aller lui renouveler mes propositions ; mes adieux à Madame Parangon et à Mademoiselle Fanchette, détaillés avec

attendrissement... — « Ho ! ici, j'y étais, » s'écria mon père, « et pas un mot qui ne soit vérité !... » Mon arrivée à Paris, et mon travail au Louvre ; mon association innocente avec Jeannette Demailly, amie de Marianne Tangis, et le mariage de la jeune personne avec M. Ponsardin... mon désespoir à la mort de Madame Parangon, et les soins, les consolations de mon vertueux ami Loiseau. Je tus mes turpitudes ; mais je déguisai peu de chose dans l'histoire de Zéphire, qui fit fondre en larmes tout le monde... Je racontai la fin tragique de la tendre Suadèle. Je ne cachai rien des circonstances de mon mariage avec Henriette... Enfin, je m'étendis sur tout ce que je devais à mon ami Loiseau ; à son aimable compagne Mlle Zoé, ainsi qu'à mes autres amis... Puis, revenant à Loiseau, je peignis nos adieux déchirants... Je remontai aux soins qu'il avait pris, pour conserver ma vie et mes mœurs... Puis je me tus, attendri.

Tout le monde l'était. Il régnait un profond silence, et les paupières étaient humides. Les quatre vieillards se regardaient, avec un demi-sourire. — « Ho ! » s'écria ma bonne mère, « puissé-je mar- » quer un jour à Monsieur Loiseau ma reconnais- » sance, et contempler là, de mes yeux, le sauveur » de mon fils ! — Nous vous remercions, » me dit le pasteur ; « intérêt, décence et vérité, c'est tout » réunir. » On se leva pour aller parler bas à mon père et aux deux autres. « *Il n'est pas lié avec cette* » *Anglaise.* » Je n'entendis que ces mots. Je me

rappelai que je n'avais pas raconté la moitié de ce que Loiseau avait fait pour moi ! On remit le reste de mon récit au lendemain à dîner, chez le pasteur...

Nous y allâmes. Lorsqu'on en fut au dessert, je répétai les souhaits que j'avais un jour formés d'être riche, pour unir Loiseau à Zoé. Ce souhait parut naturel, dans un cœur reconnaissant. Mais quand ensuite je répétai ce bel éloge de la Pauvreté que nous fit mon dieu sauveur, et que j'eus mis dans ce récit, déjà rapporté, le feu d'un enthousiasme brûlant, mon père, le pasteur, et tout le monde se recrièrent d'admiration !...

Paisible à Sacy, j'y reprenais le goût de l'étude, en fortifiant ma santé. Je me mis à traduire les *Métamorphoses* d'Ovide, comme j'avais traduit *Térence,* pendant mon aprentissage. Pour me délasser de ce long travail en prose, je l'entremêlais journellement de la traduction en vers des *distiques* ou *monostiques* saillants que je trouvais dans les poëtes, tels qu'*Ovide* lui-même, *Tibulle*, *Properce*, *Martial*, etc. Ma conduite était innocente : je revenais insensiblement sous les yeux de mes parents, à ma pureté native ; je reparus, en quelques semaines, cette *fille modeste,* dont mon cousin Droin le riche me donnait le nom. Mon père suivait ces changements en mieux ; et j'entendis un jour qu'il disait à ma mère : « Nicolas a un excellent naturel ! le voilà » redevenu comme il était avant que de nous quit» ter, à l'ignorance près, qu'il n'a plus. Il ne res-

» semble pas à nos mauvais sujets de Vermenton » et d'ailleurs, qui ne rapportent de Paris que les » mauvaises mœurs, ont l'esprit assez faux pour les » croire les bonnes, et bravent tout, faute de lumiè- » res. Nicolas a l'âme droite ; il sera un homme un » jour, comme je l'ai toujours demandé au Sei- » gneur !... » Ces dispositions d'Edme Restif à mon égard me firent plaisir ; elles m'encouragèrent dans le plan que je me traçais.

Loiseau m'écrivit deux lettres courtes et touchantes. Je les montrai à mon père, qui en fut attendri. Mais comme les choses qu'elles contiennent ne sont pas toutes au courant des événements actuels, je les laisse un instant, pour terminer ce qui regarde Marianne Tangis... Je reçus de ma cousine Edmée la réponse promise : « *Mon cousin ! Marianne Tangis ayant appris votre mariage avec une Anglaise, ses parents, qui le surent, la forcèrent aussitôt à épouser Hérissé ; elle en est au désespoir, sans connaître encore que vous êtes libre. Sa mère et sa sœur, qui le savent, le lui taisent ; mais elles ne peuvent se consoler de l'avoir mariée,* » etc.

Cette lettre détruisait mon espoir le plus doux ; mais il m'en restait encore un, et ce fut avec transport que mes parents reçurent la proposition de faire demander M^lle^ Gueneau l'aînée... Ma mère s'écria que c'était Fanchette retrouvée... Mon père me promit toutes les démarches nécessaires auprès du neveu de sa première femme. On me conseilla d'aller travailler, pendant la *juridique*, à Dijon, pour

qu'on arrangeât tout en mon absence. Ce fut un plan arrêté.

Il faut, enfin, malgré moi, revenir aux malheurs dont je suspendais le cours précipité. Loiseau, dans ses deux courtes lettres, *me félicitait de mon bonheur d'être auprès de mes honnêtes parents, et des sentiments vertueux que je reprenais au sein de mon honnête famille.* Il m'y parlait ensuite de Zoé, *dont les sentiments de tendre sœur respiraient la pureté de l'amitié.* Enfin, dans toutes deux, il me disait de *Léonore* un mot couvert. Mais il m'apprenait, dans la dernière, que *la comtesse de Tnomge (a) était parvenue à la faire entrer à Saint-Cyr.* J'en fus surpris ; mais je ne songeais pas encore que ce fût le moyen imaginé pour me la soustraire absolument. En effet, depuis son entrée dans cette maison sous un nom que j'ai toujours ignoré, je n'ai jamais pu la revoir. Tout ce que j'ai su en gros, c'est qu'elle me demanda souvent... et que, dans la suite, on l'avait mariée à un colonel, chevalier de Saint-Louis, âgé de quarante ans, qui l'avait emmenée dans une terre, au pied des *Pyrénées*, à deux cents lieues de Paris. Il paraît que la comtesse, qui l'aimait passionnément (je ne sais si c'est pour sa beauté, ou parce qu'elle lui avait donné une sœur, fruit de l'aventure du 26 Mai 1756 (*b*); il paraît que la comtesse avait fait passer Éléonore pour

(*a*) D'Egmont. (*N. de l'Éd.*)

(*b*) Chez la Macé; voir tome VII, p. 111. (*N. de l'Éd.*)

la fille de quelque pauvre gentilhomme de *Guienne,* afin de la rendre d'une condition égale à celle où elle voulait placer sa sœur. Je soupçonne que mon aimable fille est morte en couches de son premier enfant... Je n'ai eu ces aperçus que par une dame *Brocard,* maîtresse-couturière de ma sœur Margot : cette femme allait souvent chez la duchesse *de Mortemart,* sa plus haute pratique, qui l'aimait parce qu'elle avait l'air distingué, et qui se plaisait à lui raconter des anecdotes. C'est par cette même Brocard, que j'appris l'existence de *Septimanette 26 Mai (a);* elle me donna, en jasant (car elle me parlait beaucoup, lorsqu'elle se trouvait chez elle, à mes visites), un secret qu'elle n'avait pas elle-même. Elle me fit, en me les nommant, l'histoire de la dame et de mes deux filles, comme d'objets qui me devaient être absolument inconnus...

Cette digression a interrompu l'analyse que je faisais des lettres de mon ami. A la fin de la seconde, il disait un mot d'Henriette Kircher. On ne m'avait pas encore reproché mon mariage avec cette Anglaise. J'appris de mon père de quelle manière s'était fait l'enlèvement de la feuille, sur le double registre de l'église *Saint-André* (par la connivence du prêtre scélérat qui avait fait le mariage, et qui n'échappa point à la peine : il fut secrètement puni,

---

(*a*) Fille de Nicolas et de la comtesse Septimanie d'Egmont : nuit du 26 Mai 1756, chez la Macé.
(N. de l'Éd.)

par le crédit de l'Archevêque, de deux ans de *cabanon, à Bicêtre)*... Mais à l'instant même où j'avais cet entretien avec mon père, un coup terrible était frappé ! Je venais de perdre la moitié de moi-même, et, faible planète que suis, je dois à mes liaisons vertueuses toute ma vertu !...

Je ne m'arrêterai pas sur mes productions littéraires, à mon arrivée à Sacy. Outre mes traductions, je trouve deux pièces de vers, dont la première est une ode ou espèce de cantilène de mort adressée *à mes Amis,* dans laquelle je les invite, en Épicurien, à célébrer ma mémoire, en se rappelant mes plaisirs passés, que je leur détaille en onze strophes... On peut voir cette pièce, rapportée dans le DRAME DE LA VIE, *pp.* 1232-1236. La seconde pièce est en l'honneur de COLETTE; elle n'a que deux couplets, encore le second est-il du 3 Septembre, à mon retour de Dijon. (*Ibid. pp.* 1236-7.) Mon imagination ne s'exerça sur aucun des objets qui pouvaient alors m'intéresser; ils étaient trop inférieurs à ceux que j'avais perdus, ou laissés à Paris... Le malheur avance, tel qu'un nuage terrible !

Un des premiers jours du mois de Juin, sombre, malgré la saison, je me promenais sur le chemin qui est entre l'enclos de la maison paternelle et celui du pré *de la Cartaude.* Mon père me joignit et me dit qu'il venait de rencontrer, dans le village, M. Gueneau père, auquel il s'était ouvert sur nos projets : — « Oui dà ! mon oncle ! ça se pourrait !... » Il paraît qu'ils se sont vus à Paris, et qu'ils ne se

» sont pas disconvenus, car ma Michelle me parle » de lui tous les jours. » Voilà ce que vient de me » dire mon neveu Gueneau, et il aurait dîné avec » nous, sans une affaire pressée... » Cette nouvelle que m'apprenait mon père me comblait de joie, et me déterminait intérieurement à m'attacher à Mlle Gueneau, lorsqu'une femme qui revenait du marché de Vermenton nous aborda. Elle remit au vieillard, par honneur, une lettre, encore qu'elle fût pour moi. Mon père me la présenta, en me disant : « C'est une lettre de Paris... cachetée de noir. » Je dis à mon père, avant de lire : — « C'est une lettre » de M. Boudard mon ami, le fils de l'arpenteur. » qui est le vôtre. — Lisez, » me dit mon père, en s'éloignant. Je lus quelques lignes, jusqu'à ces mots : « *Nous venons de faire une perte irréparable! M. Loiseau est mort d'hier...* » Alors ma vue se brouilla. Je tendis la lettre à mon père, et mes genoux fléchirent. Le respectable homme me soutint, en disant : — « Qu'est-ce?... Que vous marque- » t-on? — Mon ami... est mort!... » Edme Restif lut, sans me quitter. [Dans cette lettre, que je n'ai plus, et qui est de mémoire dans le roman de la *Malédiction paternelle,* Boudard et Renaud, après m'avoir annoncé notre perte commune, s'efforçaient de remplir un vide affreux, par les marques de leur dévouement... Ha! rien ne devait remplacer Loiseau!...] Une chose inconcevable, c'est qu'on ne me marqua point que *Zoé me désirait, et m'attendait sur-le-champ!...* Et elle ne m'écrivit pas, comptant sur

mes amis!... Elle pensa qu'on me retenait chez nous.

En achevant de lire, mon père s'aperçut que je dévorais mes larmes. Il me serra la main, et me dit : « Mon ami, pleure! les larmes données à la mé-» moire d'un ami honorent autant et plus celui qui » les répand, que celui qui les cause. » J'allai me jeter à terre, et pleurai, sans presque me sentir, ou du moins je n'avais qu'un sentiment confus. Mon père me dit : — « Venez à la maison. — Mon » père!... je voudrais être seul. » Edme Restif s'en alla, sans me répondre.

Ce fut alors que je commençai de sentir toute l'étendue de la perte que je venais de faire! Mon premier mouvement fut de frayeur : « Voilà le der-» nier Objet auquel je tenais par toute mon âme!... » le dernier Objet par lequel je fusse aimé, comme » j'ai besoin de l'être!... C'est le dernier de mes » biens que je viens de perdre; mon conservateur, » le charme de ma vie! » (car Loiseau m'était aussi cher qu'une maîtresse). Je me trouvais plus malheureux que je ne l'avais jamais été; je n'avais plus de cœur qui me servît d'asile!... Et dans le même instant, j'éprouvai à la fois, avec une force décuple, le sentiment de toutes mes pertes : elles se présentèrent ensemble à mon imagination d'une manière désolante, je poussai un cri douloureux, déchirant... Je me levai. Je me trouvai la force d'aller, et je courus dans le sombre vallon de *Bourdenet*, le plus solitaire du finage, Là, isolé, ne voyant que le ciel et

un sol aride, je m'abandonnai aux cris, aux larmes, aux soupirs sanglotés. Les échos des bois de Nitry me répondaient... Je commençai à penser d'une manière suivie, au bout d'une heure, et je m'écriai : « J'ai perdu l'ami qui savait tous mes secrets, mes » vices et mes vertus, et qui partageait mes plaisirs » et mes peines!... celui qui seul pouvait porter » celles-ci ; car jamais... jamais... je ne les confierai » plus à personne... J'ai perdu, si jeune encore! la » moitié de moi-même!..... » Je restai ensuite quelques moments l'œil fixe, mes larmes ruisselantes... Dans un de ces instants d'immobilité, j'entendis près de moi l'œnante solitaire, qui semblait se complaindre douloureusement. Je crus qu'il compatissait à ma douleur; je m'écriai : « Toute la Nature te » pleure, ô mon ami ! » Le petit oiseau redoublait ses cris, et fuyait, en voltigeant épouvanté. Je me retournai : je vis un gros serpent, qui *supait* (*a*) un des petits de cette mère désolée. Je frémis : « Monstre! » m'écriai-je, « tu ressembles à la mort, » qui vient de me ravir mon cher Loiseau ! tu attires » et tu engloutis comme elle! Ho! que ne puis-je » anéantir la mort, comme je vais t'écraser! » Aussitôt une pierre péniblement soulevée brisa la tête du reptile venimeux; son corps se roula en mille replis, mais la tête, source de sa vie impure, ne pou-

(*a*) *Super*, absorber par aspiration. Terme de marine : se dit l'action d'une pompe qui, ne trouvant plus d'eau, aspire l'étoupe. *(N. de l'Éd.)*

vait plus la lui communiquer. Je jetai son corps au loin, et l'œnante sembla me remercier, par ses battements d'ailes : je la vis donner à manger aux quatre petits qui lui restaient Mais ma douleur n'avait été quelques instants suspendue que pour recommencer avec plus de violence. Je ne pouvais m'arracher de cet endroit sauvage, où tout excitait ma mélancolie et nourrissait mes larmes. Je m'écriais... je redoublais ma peine, en m'en répétant le sujet par mes cris !... Je succombai enfin, je tombai dans une sorte d'anéantissement.

Je ne sais combien de temps j'y demeurai. Mais deux bouviers de Nitry, qui venaient d'amener leurs bœufs paître à la fraîcheur, m'aperçurent de loin, et vinrent à moi. En approchant, ils trouvèrent le serpent qui remuait encore. Ils furent étonnés de sa grosseur! Puis, observant que j'éais étendu sans mouvement à peu de distance, ils me crurent expirant du venin de ce reptile. Ils remarquèrent alors, sur un chemin assez éloigné, une charrette qui revenait de Lichères à Sacy ; l'un d'eux courut avertir le voiturier, tandis que l'autre me porta. Ils me mirent sur la charrette, lièrent le serpent mort à une haridelle, et me ramenèrent à la Bretonne... Ils dirent, en entrant, que le monstrueux serpent qu'ils apportaient m'avait mordu. Mon père était absent, il avait été me chercher. Ma mère, saisie, vint à moi, pour visiter la morsure... Elle ne vit rien. On me fit respirer du vinaigre..... je revins à moi. Je dis comment j'avais tué le ser

pent au moment où il avalait un jeune *cul-blanc*... Mon père arriva, suivi du curé, du chirurgien, et de pluisieurs habitants, tous persuadés par le charretier et les bouviers, que j'étais mort du venin communiqué par le reptile en furie. Mais en me voyant sans aucune enflure, on douta, et mes discours achevèrent de rassurer. Mon père comprit que c'était la douleur seule qui avait causé mon évanouissement. Il me parla d'un ton de bonté touchant, et lut à l'assemblée la lettre fatale, à ce que je compris aux gestes que j'entrevoyais. Je vis couler des larmes qui adoucirent les miennes, surtout celles de ma bonne mère. On loua mon ami, dont on connaissait la vertu, aussi bien que les services continuels que j'en avais reçus durant la maladie et pendant la santé. Mon père, en homme prudent, autant que pénétré, le louait à outrance (si l'on peut employer cette dernière expression, quand il est question de Loiseau)... Il me plaignait, en le louant : il me disait, attendri : « Je vous pleure tous » deux!... » Cette extrême bonté adoucit ma douleur, qui n'en fut pas moins profonde, mais dont je pus supporter l'amertume.

Dès que mon père me vit un peu plus calme, au lieu de me marier, dans cet état douloureux, à M^lle^ Gueneau, il m'exhorta, plutôt en ami qu'en père, à voir Dijon, capitale de notre province. Ma mère ne goûtait pas ce nouvel éloignement; elle aurait preféré de m'établir, soit à M^lle^ Gueneau, dont cependant elle n'aimait pas la mère, femme

hautaine, sœur de *Boudard* le notaire, autre neveu de la première femme de mon père, soit avec Mlle *Sallins,* fille et nièce des marchands drapiers de Vermenton, ses amis : chose facile, par la haute estime qu'ils avaient pour elle. Mlle Sallins était plutôt laide que jolie; mais elle avait une façon de se mettre agréable, et sa propreté, qui surpassait par sa réalité complète celle de toutes les autres filles du pays, était un attrait égal à la beauté; enfin, c'était le choix de ma mère. Elle balança Mlle Gueneau. Aussi, quand on me parlait de ces deux partis, comme j'étais sans passion, je répondais : « Comme » vous voudrez; je ferai ce qu'il vous plaira... » Cependant une sorte d'incertitude me fit, en ce moment, préférer de suivre le sentiment de mon père, qui était charmé que je fisse quelque séjour à Dijon, pour y connaître la maison de *Cœurderoi,* notre alliée. Cette résolution bien solidement prise, je partis de Sacy le 20 Juin 1759, à trois heures du matin, mon paquet sur le dos, après avoir fait une réponse douloureuse à mes trois amis. Il est inutile de rapporter ce qui se présume. Mais voici la lettre à Zoé :

« *Mademoiselle et honorable amie! Je suis d'autant plus désolé, que je ne doute pas que je ne vous eusse efficacement secondée à sauver mon ami... Je ne souhaiterais pas que vous m'entendissiez pleurer et gémir!... (Ha! ce sont mes vices qui ont porté malheur au vertueux Loiseau! qui l'ont attristé, chagriné, rendu ma-*

lade, fait mourir!)... Gémir n'était pas le terme; je mugis de douleur!... Je ne retourne pas encore à Paris; je vous affligerais, au lieu de vous consoler... Je pars pour Dijon, et je crois qu'il le faut. Si vous m'écrivez, adressez à mon père... Je vous plains; je me plains moi-même : plaignez-moi, je vous prie, comme je vous plains! Car je sens que j'ai perdu ma force, ma vertu, les délices de mon existence, le bonheur. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous; nous parlerons de lui; vous me revivifierez ses maximes. Je vous rejoindrai dès que je me sentirai assez fort pour ne pas vous attrister..... Ma tête s'égare dès que mon imagination se fixe sur ce sujet... Je n'y vois plus, et j'ai souvent des disparates, qui ont fait craindre à mon père pour ma raison... Je vous ai dit que j'allais à Dijon, je crois qu'il le faut... La mort de mon vertueux ami Loiseau m'abat encore plus que celle de l'incomparable Madame Parangon! elle renouvelle la douleur de la perte de Zéphire..... Je n'ai plus que vous pour me rappeler mon Éléonore; si je vous perdais, tous les liens entre ce qui me reste et moi seraient brisés... Au moment de vous revoir, mon estimable amie! »

RÉPONSE DE ZOÉ (qui ne me fut rendue qu'à mon retour de Dijon).

« *J'ai vu vos lettres, mon ami, je vous désire. Cependant allez à Dijon... Ha! le cruel état que le mien!... Je verrai Éléonore. C'est une charmante enfant! qui me fait bien pleurer Zéphire!... A votre*

retour de Dijon, que je vous voie promptement, je vous en prie!

» ZOÉ DELAPORTE,
» *presque l'épouse de M. Loiseau.* »

Mon voyage de Dijon changea encore une fois mon sort... Je pris le chemin de Percy-le-Sec (patrie de la mère de Zéphire), pour aller gagner la grand'route. Ainsi, au lever du soleil, je me trouvai sur une colline élevée, qui me rendit le spectacle ravissant de mes voyages à Saint-Cyr. J'éprouvai une délicieuse ivresse! Je chantai un hymne au Soleil, notre père, en versant des larmes d'attendrissement sur moi-même et sur les êtres que j'avais perdus : « Vous fûtes le charme de ma vie, ô » Colette! ô Loiseau! ô Zéphire! Biens précieux » que j'ai perdus, soyez-en les regrets et la dou- » leur! » Je chantais, et répétais ces paroles, fondant en larmes, jusqu'au moment où je me trouvai dans des campagnes inconnues, dont la vue dessécha ma sensibilité... Je me considérai alors compagnon voyageur, un sac sur le dos, et je me disais : « O Colette! si vous voyiez celui... à qui vous pré- » pariez, pour qui vous présumiez une destinée si » heureuse!... » Un sentiment moins profond, mais qui pourtant m'attendrit encore, me fit songer à Septimanie... à ma partie avec Mlles Prudhomme et Baptiste; à la possession de Mlle Guéant (bonheur suprême, même encore à mes yeux, dont je m'étais depuis assuré, de la manière rapportée dans mon

CALENDRIER) : « Ha! » m'écriai-je, « ces déités » reconnaîtraient-elles ici leur vigoureux athlète!...» Je me rappelai tous mes *bonheurs* passés, à Auxerre, à Paris, bonheurs donnés par tant de jolies femmes! J'aimais à me les représenter rangées le long de ma route, me regardant passer chargé de mon sac, comme un robuste rouleur... La vue de Percy, à la droite de la grand'route, mit fin à ces ressouvenirs; je ne m'occupai plus que de Zéphire. Je m'ensevelis dans une méditation profonde, jusqu'à l'endroit où je m'arrêtai pour me rafraîchir. Aussi, je vis à peine Lucy-le-Bois, et Sauvigny, et son bois superbe, et son magnifique château : je voyais, à travers d'un nuage de larmes, Zéphire, rappelée par le pays de sa mère, et derrière elle la consolante Suadèle...

Je ne m'arrêtai qu'à Rouvray, après sept lieues de marche. Il était onze heures; j'y dînai. Je demandai une soupe du pot qui bouillait : c'était de la vache et du petit salé; mais la soupe était délicieuse; l'air des montagnes du Morvand assaisonne leurs productions : on me servit un morceau de porc, avec une omelette et un chauvot de vin (demi-bouteille, mesure de Paris). En dînant je causai avec l'aubergiste. C'était une sorte de Janséniste, que certaines imprudences de parti, entre autres d'avoir colporté des chansons contre l'archevêque de Paris Beaumont et le curé de Saint-Étienne-du-Mont Boëtin, qui avait refusé le viatique à l'hymnographe Coffin, c'était, dis-je, un de ces subalternes de secte, que quelques menaces avaient effrayé, et qui s'était écarté jusque

dans ces cantons où il s'était marié... J'étais encore un peu Port-Royaliste moi-même; nous discourûmes à qui mieux mieux sur Jansénius, le Formulaire, la Bulle, Quesnel, les 101 Propositions, etc. L'aubergiste était enchanté!... Mon dîner fini, je donnai un petit écu à changer, et mon hôte me rendit cinquante-trois sous. On voit que le bon Janséniste me traitait en frère, et que l'esprit de parti rend quelquefois désintéressé même un dévot! Je fis ce jour-là treize lieues, ce qui en vaut près de vingt des environs de Paris, et je couchai à neuf lieues de Dijon. Je soupai avec un pigeon rôti, un chauvot et une salade. Comme le pigeon était fort, il en resta, ainsi que de la salade, et de mon pain. On me servit ces restes à mon déjeuner... Je bus un coup, je remplis ma gourde de vin et d'eau, et je payai. On me prit douze sous. Les bonnes gens n'étaient pourtant pas Jansénistes, mais l'argent est très rare dans ces cantons... Il y avait dans cette maison une fort jolie fille, qui, allant de mon côté jusqu'à demi-lieue, voulut porter mon sac, en me disant que *j'avais le temps de me lasser :* je ne pus m'en défendre, tant cela parut lui faire plaisir. L'innocence est extrême dans cette partie de la Bourgogne, et, bien que l'argent y soit rare, on m'y parut plus aisé qu'à Sacy, Nitry, Joux, Vermenton, Irancy, etc. Je lui offris, en nous séparant, mais avec des ménagements extrêmes, une pièce de monnaie. Elle rougit, et la refusa, sans la regarder. Je lui fis des excuses délicates : entre autres, *qu'il fal-*

lait bien mettre un prix à un service, qui en avait un infini à mes yeux. J'appris à Sombrenon (*a*), que ses parents étaient riches pour le pays, et très estimés, ce qui me rendit le service de la jolie *Christine* plus précieux encore. Mais je la reverrai... Parvenu sur les montagnes de Sombrenon, qui est le point le plus élevé de la Bourgogne, puisque d'un côté coule la *Cure,* qui va se jeter dans l'*Yonne* à Cravant ou Crevant, une lieue au-dessous de Vermenton, et de l'autre l'*Ouche,* qui va du côté de l'orient, et fait une nappe d'eau devant la partie méridionale du *Parc,* à Dijon, je jouis d'un coup d'œil très agréable. La vallée de la source de la Cure a une déclive immense, et, quoique, à raison de sa pente douce, elle soit toute cultivée, sa profondeur a quelque chose qui étonne.

J'arrivai à Dijon à cinq heures du soir, abîmé de lassitude, et je me logeai à l'*Image Saint-Nicolas,* porte *Guillaume,* où je mangeai à table d'hôte, à quinze sous par repas. On avait, à dîner, le potage, le bouilli, et un oiseau, pigeonneau, perdrix ou caille, avec une bouteille de trois demi-setiers de Paris, qui est la chopine de Dijon. Je n'ai jamais fait aussi bonne chère que dans cette ville, à l'exception que j'y ai toujours mangé le pain bis. Nous étions servis par deux filles, *Marie Jehannin,* une jolie Comtoise, et *Joson,* grosse fille d'un village à trois lieues

(*a*) On écrit aujourd'hui *Sombernon ;* c'est un chef-lieu de canton, à 28 kilomètres de Dijon. (*N. de l'Éd.*)

de Dijon, fort gaie et encore plus libre. Marie Jehannin avait, dans une admirable perfection, la taille guêpée des Comtoises. Sa figure était aussi modeste qu'intéressante et jolie... Nous causâmes ensemble dès le premier soir; car, étant trop fatigué pour aller chez un imprimeur demander de l'ouvrage, ou voir quelqu'un de la famille Cœurderoi, je me tins en repos jusqu'au souper. Je réussis à me faire bien venir de l'intéressante Marie, par mes égards, par les choses agréables que je lui dis, et par une politesse qu'elle appelait elle-même une *politesse Parisienne*. Elle fut surprise lorsque je lui dis que j'étais Bourguignon. Je sentis du goût pour elle, et c'était le premier depuis mon départ de la capitale : il suspendit mes douleurs, même en les renouvelant; car je racontai quelques-unes de mes aventures à la jolie Comtoise : or, c'est un des plus sûrs moyens d'intéresser; il faut que les femmes s'en défient... Outre l'histoire touchante de ma Zéphire, celle de Suadèle et d'Henriette, il est deux aventures libertines, arrivées à peu près du temps de celle des trois actrices, et de la partie de l'Hôtel de Hollande, que je n'ai pas voulu employer à leur époque, de peur d'y donner de suite un cours de libertinage : mais que je crois placer à propos, pour montrer doublement la dérivation des effets d'une seule cause. Il faut, Lecteur, que tu m'aies tout entier. Voici les faits, plus conformes à la vérité qu'à mon récit à Marie :

Un jour, un de mes confrères d'imprimerie, ou-

vrier sage et dévot, nommé *Voisin,* marchand papetier rue *Jacques,* et marguillier de sa paroisse, rentra dans l'imprimerie, en revenant de ses affaires, très ému, très chauffé : « Bon Jésus !... Sainte Vierge !... » O mon Dieu !... » telles étaient ses exclamations répétées. On lui demanda ce qu'il avait ? Le jeune *Héraut,* depuis bon comédien, et dès lors très plaisant personnage, l'interrogea très vivement : — « Hé ! sainte Ursule ! sainte Cécile ! qu'avez-vous » donc vu, saint Voisin ? — Ho ! » s'écria-t-il, « que viens-je de voir ! — Hé bien, saint homme ? » *les cieux ouverts ?* — Quel dommage ! Une Beauté... » pas dix-sept ans... mais si belle ! — Pour vous » croire connaisseur en *belle Beauté*... il faudrait que » je susse la rue ? — Ha ! rue *Fromenteau*... au se- » cond... vis-à-vis le Château-d'Eau (*a*), » dit le dévot en hésitant un peu... « Elle était à la croisée... » maison du perruquier... Une fille belle... belle » comme un ange !... Je la regardais... je l'admi- » rais... Elle m'a fait signe !... — Fait signe ? — En » riant : le cœur m'en a battu... *Jésus-Maria !* quel » dommage ! » Nous l'écoutions tous. Héraut badinait. Mais moi je prenais mon habit, mon épée ; je sortais. Voisin me regardait ; Loiseau composait un titre de *Mémoire* dans une autre chambre. Je descendis ; ils me virent passer le pont *Saint-Michel,* et je disparus à leurs yeux.

J'arrive chez Aurore. (On la connaît déjà ; mais

(*a*) Quartier du Palais-Royal. (*N. de l'Éd.*)

moi je ne la connaissais pas encore; elle ira chez la mère de Zéphire, où je ne la verrai pas, Zéphire en étant jalouse, mais où elle me verra, sans me reconnaître.) En effet, c'était une beauté! « Ma belle! » lui dis-je, « comment est-il possible qu'avec tant de » charmes vous fassiez un métier si propre à les dé» truire? Quoi! il ne s'est pas trouvé un honnête » homme qui vous ait voulu préserver? pas une » honnête femme qui ait été touchée de compassion » pour votre jeunesse et votre beauté? — Non, » répondit-elle; « je suis venue à Paris à la suite du » P. *Élisée*, un Carme, qui prêchait l'Avent dans ma » petite ville, Châteaudun. Il m'avait donné l'envie » d'être sainte; j'allai le trouver; il me promit de me » conduire à Paris, où il me placerait dans un cou» vent. Je le suivis. Il me loua une petite chambre, » rue *Perdue;* il m'y d-p-c-la, et m'entretint environ » dix-huit mois... Un soir que je l'attendais avec » impatience, ne l'ayant pas vu depuis trois jours, » il arriva, suivi d'une femme encore assez bien, à » laquelle il me montra, comme on montre une » jument à vendre au maquignon... Elle m'exa» mina, et me dit ensuite froidement : — Monsieur » ne saurait plus avoir soin de vous; suivez-moi. » — Vous allez au couvent, » dit le moine. « Je la » suivis, sans répondre, tant j'avais été accoutumée » à l'obéissance par mon Carme. Je crus que ma » vieille domestique, que j'avais trouvée dans le » petit appartement, allait m'accompagner : je lui fis » signe. — Je reste, moi, » me dit-elle en ricanant.

« Lorsque nous fûmes arrivées ici, Madame Dupont, » chez laquelle je suis encore aujourd'hui, me para, » me destinant à l'achalandage de la boutique de » modes qu'elle avait à la *Foire Saint-Germain,* qui » tenait alors. J'y fus remarquée par différents » hommes de la connaissance de Madame; ils lui » parlaient bas, après m'avoir examinée... Enfin, » l'un d'eux fit apparemment une proposition con- » venable. — *Allons à la maison,* » me dit Madame (c'est l'expression d'usage). « Nous partîmes en » voiture. Quand nous fûmes ici, je fus introduite » dans le boudoir à glaces et à sofas à ressorts du » premier. Madame me dit tout bas : — Tu n'as » pas autre chose à faire qu'à te conduire comme » avec ton Carme. Elle fit ensuite elle-même ma » toilette de propreté. L'homme nous examinait, sa » lorgnette à la main, et de temps en temps accélé- » rait l'ouvrage. Après que tout fut achevé, bain » tiède, bidet répété, seringue à bouton, on me » passa une chemise diaphane, on me mit un corset » rassemblant; on me laça serré; on me chaussa en » bas de soie blancs à coins vert-pomme, en sou- » liers roses à talons très élevés; on retoucha ma » coiffure; on y ajouta une plume noire et une » aigrette de diamants; on me mit un collier de » rubis emprunté chez Tesnières, et on me laissa » enfin seule avec l'homme. Il se mit d'abord à mes » genoux, et me dit mille choses tendres, me don- » nant je ne sais quel nom. Ensuite il me déshabilla » pièce à pièce, et, lorsque je fus nue, il me pos-

» séda. Mais, de ce moment, il devint furieux. Il » voulait me battre, me déchirer avec ses dents... » Madame entra par une porte dérobée, me fit éva- » der, et le laissa seul. Il jura durant un quart » d'heure après une certaine femme, à laquelle il » faisait des reproches épouvantables... Je fus moins » surprise qu'une autre; mon Carme m'avait quel- » quefois mordue pendant la jouissance... J'eus cet » homme cinq à six fois de la même manière; mais » à la dernière il manqua de me tuer, parce que son » dos étant appuyé contre la porte, il empêchait » Madame d'entrer. Aussi je déclarai que je ne vou- » lais plus le recevoir. Ce qui fit que Madame me » mit à tout venant, et qu'elle prit une autre » *jeunesse* pour ses pratiques bizarres : quant à moi, » je fais du hasard à la fenêtre... Je viens d'en avoir » un singulier! » (et elle éclata de rire)... « C'est » un dévot, plein de *Jésus-Maria!* et de *Quel dom-* » *mage!* — Je gage que c'est mon homme... Il m'a » décrit votre beauté, et je suis accouru... Comment » habillé? — De gris, une perruque blonde à grosses » boucles, un grand nez. — Précisément! » m'é- » criai-je. — « Il est revenu trois fois, » reprit Au- rore. « Je lui souriais... je l'agaçais... Enfin, il est » monté... Il m'a tourmentée pendant une heure, » avec une lubricité sans égale... J'ai été obligée de » le faire mettre dehors. » Après ce long préambule, je fis gagner à Aurore son petit écu, et je m'en revins à l'imprimerie.

« Votre prompt retour me console! » me dit le

dévot; « je craignais qne vous n'eussiez été vous as-
» surer de la beauté de cette pauvre infortunée! et
» j'en étais au désespoir! — Nous autres libertins, »
lui répondis-je (car Loiseau était encore absent),
« nous ne savourons pas le péché comme les dé-
» vots; nous avons tôt fait... Je suis arrivé vis-à-vis
» le Château-d'Eau; j'ai aperçu la petite maison du
» perruquier, où il n'y a que deux étages : la Belle
» était à la fenêtre; je l'ai lorgnée, elle m'a fait
» signe, je suis monté. D'abord, j'ai payé; c'est un
» préalable. Ensuite, j'ai loué votre bon goût. Puis
» j'ai proposé à cette jolie friponne, de votre part,
» de se convertir. Et je vous ai dépeint... Elle m'a
» ri insolemment au nez : — Me pervertir, sans
» doute, tu veux dire?... Elle m'a certifié que vous
» aviez tourmenté tous ses charmes au point que,
» excédée, elle avait été forcée de vous faire mettre
» à la porte comme un luxurieux enragé. — O la
» calomnie!... — J'ai suivi votre exemple; mais
» non pas en tout. — O fausseté!... — Dites-moi :
» combien de fois êtes-vous revenu sur vos pas,
» avant de monter? » Ici, le dévot rougit... « Vous
» êtes revenu trois fois; et la gentille Aurore se
» tuait de vous faire des semonces auxquelles vous
» avez cédé... Cela est bien naturel! c'est la plus
» jolie fille que j'aie vue de ma vie!... » Voisin
était pâle; il tremblait : — « Vous badinez? » dit-il;
« je le vois bien. Vous avez été trop peu de temps
» pour tout cela. Vous l'avez seulement aperçue. —
» En quittant l'ouvrage, à la fin du jour, » lui dis-je,

« je pourrai me procurer des preuves que je n'in-
» vente rien : j'offre de mener avec moi quiconque
» voudra m'accompagner... » Aussitôt Hérant et Van Wolxem se présentèrent. A huit heures du soir, nous allâmes tous trois chez Aurore, et Loiseau même nous accompagna, pour nous empêcher de commettre quelque imprudence. Arrivés chez l'héroïne, avant d'avoir dit un mot à cette fille, je leur fis tout répéter par elle-même; et, comme si elle m'eût deviné, elle ajouta des circonstances qu'elle ne m'avait pas dites, sur la fureur érotique de Voisin, et sur le genre des hommages qu'il avait rendus, ou voulu rendre, à tous ses appas : attouchements, baisers, légères morsures, etc. Ce récit confirmatif fut accompagné d'expressions que les oreilles libertines de mes camarades pouvaient seules entendre; car Loiseau ne put les supporter... Il me demanda, en sortant, si tout était vrai?... — « Certainement! » lui dis-je; « mais c'est une misère, dont il faut pro-
» fiter pour faire bisquer notre dévot. Nous som-
» mes d'accord là-dessus, Aurore et moi. — Ha!
» mon ami! » s'écria Loiseau, « un accord entre
» une fille de cet état et de cette figure, fait avec un
» homme à passions indomptables, comme toi, ne
» me sent rien de bon!... Au nom de notre amitié!
» ressouviens-toi de la Camargo! » Je l'assurai qu'il n'y avait rien à craindre.

Le lendemain, avant l'arrivée du dévot, que son commerce retenait chez lui jusqu'au moment où sa femme pouvait le remplacer à la boutique, toute

l'imprimerie était imbue de son aventure... Il parut enfin. Une *huée* complète l'attendait. Ce fut un vrai charivari. On frappait sur tous les corps sonores qui se trouvaient sous la main. Voisin resta tranquille. Ensuite on le railla, on le honnit. Il reçut tout cela paisiblement, persuadé qu'on ne croyait pas ce qu'on disait. Knapen monta. Voisin comprit, par le ton de ceux qui l'instruisaient, qu'Aurore n'avait que trop parlé! Alors il voulut se justifier. Mais le bon Loiseau, qui n'aimait pas le scandale, prit sa défense, « contre une prostituée, » dit-il, « qui se vantait à » des libertins de ses turpitudes. » Ce mot fit que Knapen ne donna aucune attention à ce qu'on lui disait. J'appuyai mon ami; car faire de la peine à quelqu'un pour ses plaisirs n'entrait pas dans mon caractère...

Je revis quelquefois Aurore. Mais un dimanche, celui qui précéda ma connaissance avec Zéphire, cette fille me dit : — « Mon ami, je me crois indis- » posée... Cependant, tu n'y perdras rien, au con- » traire. Tu sais bien la petite débutante dont je t'ai » parlé, qui me remplaçait pour les pratiques diffi- » ciles, et surtout les vieillards? C'est une Alsacienne » charmante, à laquelle aucun d'entre eux n'a pu » encore rien faire; leurs goûts sont proportionnés » à leur puissance. Il faut que tu profites de cette » aubaine, pendant que Madame est absente. Je vais » te présenter. Tu nous mettras en règle, en cas de » visite. » Elle descendit auprès de la jeune *Bathilde,* qui était enfermée au premier, mais on laissait la clef

à Aurore, pour introduire les pratiques connues. Elle lui parla de moi, et n'eut pas de peine à lui faire préférer les approches d'un jeune homme à celles de squelettes surannés... Je trouvai une charmante enfant! Aurore l'avait instruite en deux mots sur la manière de me recevoir. Elle lui fit beaucoup valoir sa générosité, de lui céder un de ses amants, pour la dédommager des dégoûts qu'elle essuyait tous les jours, et nous laissa, en lui disant : — « Je » vais faire le guet au second. » Je possédai tranquillement la neuve et jolie Bathilde, que je trouvai telle qu'Aurore me l'avait annoncée, et ce ne fut qu'après trois assauts répétés, durant plus d'une heure, que ma complaisante introductrice me fit le signal de retraite. Je remontai lestement auprès d'Aurore, qui descendit avec moi jusqu'au premier, où nous trouvâmes la Dupont. Aurore lui dit : — « C'est un » de mes amis; je le renvoie; vous en savez la rai- » son. — Tu fais bien! » dit la *matrullê;* « il ne » faut jamais tromper ses amis. » Je partis de la sorte, et Aurore eut mon petit écu sans partage. Mais elle paya des *talmouses* (*a*) à Bathilde pour son goûter.

Longtemps après, c'est-à-dire dans l'intervalle de la perte de ma Zéphire, et de mon mariage avec l'Anglaise, j'eus une aventure bien singulière, qui fut la suite de cette connaissance, qu'Aurore m'avait fait faire avec Bathilde. La Dupont avait changé de

(*a*) Pièce de pâtisserie sucrée. (*N. de l'Éd.*)

demeure : elle occupait le premier de l'*Hôtel des Américains*, rue *Honoré*, un peu au-dessus de l'*Oratoire*. Aurore n'était plus chez elle, et je l'avais absolument perdue de vue : mais Bathilde y avait succédé à l'emploi d'Aurore, et une petite éveillée, appelée Sailly, avait le département des *obsoleti* (1). En passant j'aperçus Bathilde à la fenêtre. Elle me fit signe, et je montai. — « Pardi ! » me dit-elle, « j'ai réfléchi cent fois quel supplice cruel tu m'as » épargné !... Je devais être livrée le lendemain à un » bossu provincial, ho ! terrible ! qui m'eût abîmée, » sans ta triple opération préparatoire !... Ma petite » compagne, que voilà, doit subir le *boutonnage* » complet un de ces jours : il faut que tu la prépares » aussi. » Puis s'adressant à Sailly, qui jouait avec un petit chien : — « Tiens, ma fille, voilà mon » dépuceleur, dont je t'ai tant parlé ! Il fera ton » affaire. — Je le veux bien ! » répondit la petite éveillée, que je trouvai charmante... « Voyons ? » Elle se comporta très librement et très curieusement... Bathilde, de son côté, lui faisait des détails satisfaisants. — « Allons, sur-le-champ ! » s'écria Sailly. — « Non ! » reprit l'Alsacienne ; « Madame » va rentrer ; il ne pourrait sortir sans être vu, et » sans laisser six francs, puisque c'est ma taxe. » Il fut convenu que je viendrais vers le soir, à l'heure où Bathilde quitta la fenêtre. Je n'y manquai pas.

(1) Ce n'est pas le mot : dans Pétrone, les *obsoleti* sont des vieillards prostitués.

Mais ce même soir, la Dupont avait fait une partie avec quatre mousquetaires, qui devaient tirer Sailly au sort, moyennant un louis chacun, payé d'avance, outre un souper splendide, commandé chez le traiteur ordinaire de la Dupont. Les conditions étaient que l'heureux aurait Sailly, non défloree encore, à sa disposition toute la nuit; que le plus haut point, après lui, aurait l'Alsacienne, aussi pour la nuit; que le troisième se contenterait de Mme Dupont, encore fraîche et belle femme; qu'enfin le dernier aurait la cuisinière, grosse fille assez appétissante, d'environ trente-deux ans. Cette convention était bien digne de mousquetaires!... Je n'arrivai qu'une demi-heure avant la Dupont et ses quatre chalands, qu'elle amenait de la foire Saint-Laurent, où elle les avait recrutés. Elle y avait une première fille de boutique, aussi honnête que belle, et qui jamais ne venait à la maison; c'était l'*appelant* innocent, pour attirer les oiseaux; mais elle était soigneusement conservée dans toute sa fraîcheur... Je fus introduit par Bathilde, dans un cabinet qui donnait sur l'escalier, et dont il était aisé de me faire sortir, en cas de surprise. Sailly vint m'y rejoindre, et nous procédâmes. Mais les difficultés que je rencontrai demandaient beaucoup de ménagements, et me démontrèrent la sagesse de la précaution de Bathilde, de prendre pour dévirgineur de cette enfant, un homme constitué comme elle savait que je l'étais, beaucoup plus fort en longitude qu'en latitude; ce qui est le contraire des géographes... Sailly me secondait de

tout son courage et de toute son adresse. Enfin, je fis la section de la ligne équinoxiale... Sailly ne pouvait se contraindre, tantôt par la douleur, tantôt par le plaisir. Les mousquetaires et la Dupont arrivèrent dans le plus fort de la crise. Nous les entendîmes à peine : ils écoutèrent à la porte du cabinet, et il leur parut qu'il s'y passait quelque chose d'important. L'Alsacienne ne les avait pas vus de la fenêtre, soit qu'ils se fussent exprès glissés par dessous les auvents, soit que quelque objet eût distrait son attention. Surprise par leur arrivée, elle courut à eux en dansant, et marquant la joie la plus vive. Elle entreprit de les faire entrer dans le salon. Mais ils ne voulurent pas désemparer de la porte du cabinet, qu'elle n'eût été ouverte en leur présence. J'entendais tout ce qui se disait; mais je ne quittai Sailly qu'achevée, puis je me cachai sous le lit. La Dupont, non instruite, dit aux mousquetaires : — « Elle est effrayée apparemment de vous voir quatre. » Mais elle a tort : elle doit savoir que *je n'aime pas* » *la débauche*... Ouvre, ma petite, ouvre à ta ma- » man. » Je fis signe à Sailly d'ouvrir : ce qu'elle fit, contre son sentiment. Elle parut seule. On allait quitter le cabinet, et je me crus sauvé, quand un maudit petit chien, que portait sous son bras la Dupont, et qu'elle venait de poser à terre, entra sous le lit, et se mit à faire des aboiements enragés. Un mousquetaire se baissa, vit un de mes pieds, le saisit, et me tira au milieu de la chambre. Tous quatre m'environnèrent : je fus conduit dans la salle

où le couvert était mis, et placé à l'endroit honorable, on servit, et je ne fus pas oublié. Cependant Sailly venait d'être visitée malgré elle; et les traces de ma victoire n'étaient pas douteuses. La Dupont demanda des explications à Bathilde, qui les donna très amples. Ce fut ce qui occupa d'abord en mangeant; car l'Alsacienne raconta même ce qui s'était passé dans la rue *Fromenteau,* et jusqu'à la manière dont j'avais fait la connaissance d'Aurore; elle n'oublia pas ses motifs pour me donner Sailly. Ce récit achevé, la Dupont n'en fut pas trop en colère : c'était une assez bonne femme; elle en rit, ainsi que les mousquetaires, mais ces derniers, d'un rire sardonique, qui n'annonçait pas une joie franche. Après quelques bouteilles vidées, un des mousquetaires, gros *bouffelaballe* qui avait l'air très méchant, demanda une bonne couverture à la cuisinière. — « Pourquoi faire? » dit la Dupont. — « Puisque » Monsieur nous a bernés, il faut qu'il subisse la » peine du talion. » On voulut s'y opposer; mais les mousquetaires prirent un ton qui fit qu'on leur céda. Je voulus m'échapper, favorisé par les femmes; mais ce fut en vain; on me renversa sur la couverture (1), et je fus berné cruellement, puisqu'à tous coups ils auraient lâché un coin, sans les trois femmes et la cuisinière, qui tenaient avec eux. Lorsqu'ils virent que je n'en pouvais plus, ils me firent

(1) Voyez la 92e Estampe du *Paysan-Paysanne pervertis.*

remettre à table. La Dupont leur signifia sérieusement qu'elle n'entendait pas qu'on fît aucune mauvaise action chez elle. Ils ricanèrent, en lui disant que ce n'était pas chez elle. Cependant, ils recommencèrent à manger et à boire. Sailly faisait la folle, et les agaçait; elle demanda le dessert. Dans un moment où les quatre militaires se parlaient entre eux, elle montra ce qu'elle avait dans l'âme; car se reculant en arrière, un couteau à la main, elle nous fit signe, à Bathilde et à moi, de poignarder chacun le nôtre. Je lui marquai de l'horreur pour cette action. Alors Sailly ôta les flambeaux qui étaient sur la cheminée et sur le buffet; elle éteignit les girandoles, et elle nous réduisit à un flambeau posé sur la table. J'étais inquiet de son dessein. Je vis qu'elle parlait à la cuisinière. Celle-ci, en passant derrière ma chaise, me dit : — « Profitez de l'entrée du dessert! » Je la compris. La porte de l'appartement s'ouvrait en dehors; celle du carré n'était pas fermée, à cause des différeuts services qu'avaient apportés les garçons-traiteurs, et qu'ils déposaient dans une sorte d'antichambre. Sailly, après cette opération, se remit à faire les folies les plus indécentes; elle excita l'attention par là. En ce moment, la porte s'ouvre, et le dessert paraît. Ce fut l'instant : on faisait place sur la table; Sailly se lève comme une bacchante, et la renverse avec fracas. Je m'élance aussitôt, sautant par-dessus les débris des flacons, des plats, et je me jette dans l'escalier, où je passai sur le corps à ceux qui portaient la tourte de frangipane, les fruits et

les confitures. Parvenu dans la rue, j'éprouvai le même sentiment qu'un homme échappé du naufrage. J'allai de l'autre côté, je montai sur une pierre élevée, qui est encore, en 1784, devant la porte d'un épicier, et de là, j'entrevis les suites du tumulte que je venais de causer; j'ouïs des jurements, des cris... Mais tout à coup il se fit un silence profond, sans doute afin de ne pas attirer la Garde, qui parfois sert à quelque chose. Je m'en retournai moulu, mais ne sentant pas encore tout mon mal, à cause de la vive émotion où j'étais.

Je ne pus sortir le lendemain; mon ami Loiseau me crut retombé dans mes étouffements. Mais je travaillai le jour suivant, et je me remis petit à petit. A ma première sortie au loin, je retournai chez la Dupont. Bathilde était à la fenêtre : elle me fit signe en riant. Ce qui me rassura sur les suites; car je n'étais pas sans inquiétude. Sailly parut à côté d'elle au même instant, et je montai. Toutes deux se jetèrent à mon cou, avec des marques de joie, qui indiquaient les mêmes craintes que j'avais eues pour elles. On me conta tout ce qui s'était passé.

Après mon départ, tandis qu'on nageait dans l'eau, le muscat et les liqueurs, sans lumières, les mousquetaires se blessaient aux éclats des carafes et des bouteilles. La lumière revenue, ils voulurent courir après moi. Un garçon pâtissier, brisé, en sang, les arrêta sur la porte, en leur disant que j'étais loin : ils renoncèrent à cette idée, en voyant la tourte en marmelade, et couverte de boue. Le ravage fait sur

la table était considérable, mais pas entier; on sauva beaucoup de choses. Deux mousquetaires étaient comme des enragés (c'étaient ceux vis-à-vis de moi), parce qu'en m'élançant, je leur avais marché sur le corps; l'un d'eux croyait avoir les côtes enfoncées, et crachait souvent, pour voir s'il ne rendait pas de sang : un second (c'était le gros méchant) voulait tuer Sailly (1); mais elle persifla sa fureur, et les trois autres, qu'elle amusait par là, firent honte à leur camarade de sa brutalité. Alors cette petite infortunée, qui ne manquait pas d'esprit, et qui était digne d'un meilleur sort, leur dit que ce qu'elle en avait fait, c'était pour les obliger, les voyant disposés à faire une mauvaise action, dont ils se fussent repentis. Ce fut aussi la raison qui la fit excuser de la *matrullê :* la Dupont dit qu'elle aimait mieux qu'il lui en coûtât vingt-cinq louis de dégât, et avoir sauvé la vie d'un homme; qu'elle n'avait eu jusqu'à ce moment rien à se reprocher, et qu'elle aurait été au désespoir qu'une aussi vilaine action eût déshonoré sa maison... (Où l'honneur va-t-il se nicher!) Les mousquetaires s'étaient promis de me rencontrer, me croyant un de ces galopins qui battent le pavé. Mais je ne les ai jamais revus. [J'ai trouvé *Joconde Sailly* par la suite; elle eut une fille de notre aventure. Elle était danseuse-figurante à la Comédie-Française, en 1760-1-2-3, je ne sais sous quel nom; mais je ne l'entrevis qu'à la fin de 1762, ayant passé

(1) Joconde.

en province 1759 presque entier, 1760, et la moitié de 1761]. [Je l'ai encore revue en 1767, le 21 Juin, rue *Mercier* de la *Nouvelle-Halle,* n° 47. Je montai chez elle, et j'y fus témoin d'une scène libertine, donnée par une de ses compagnes : car elle était déjà *matrullê :* c'était un vieillard auquel on administrait le fouet. Sailly me fit voir ce spectacle, d'une chambre sans lumière, par une porte vitrée... Je la retrouvai en 1769, rue *d'Orléans.* Notre fille était grande pour son âge. Je composais alors le PORNOGRAPHE. (Voyez mon CALENDRIER, et les NUITS DE PARIS). Enfin, pour la dernière fois, je l'aperçus aux *Français,* aux loges sur l'amphithéâtre, couverte de diamants, aux dépens de notre fille. J'ignore ce qu'elle est devenue : mais une femme dont on a eu la première faveur, quelle qu'elle soit, ne peut jamais être oubliée, sans une sorte de crime contre nature. Et si je me rappelle Sailly avec reconnaissance, qu'on juge comme je dois me rappeler Madame Parangon, chef-d'œuvre de vertu !

Telle fut la double aventure dont mon désœuvrement me fit faire le récit à Mlle Marie Jehannin. J'y ajoutai l'histoire de Sophie Wolxem, et de Claire Morizot, enlevée, etc. Ces sortes de confidences inspirent toujours l'intérêt vif qu'on prend aux héros de roman. Non seulement la jeune Comtoise était jolie, mais elle avait un genre de beauté qui touchait l'âme et l'attendrissait; elle était douce et modeste comme Marianne Tangis. Lorsqu'aujourd'hui je me la rappelle, et que je me représente tout ce qu'elle

avait de charmes, je suis surpris qu'elle ne m'ait pas fixé, au moins pendant mon séjour à Dijon : plus tard, je n'aurais pas été aussi raisonnable. Combien de nos élégantes à Paris ne valent pas, à beaucoup près, cette servante de cabaret!... Outre une figure charmante, elle avait des principes solides de vertu : me trouvant à son tour honnête et bon (car je l'étais, et mon séjour à la maison paternelle venait de me rendre ma bonhomie première; mais il m'aurait fallu, comme à un autre Antée, toucher sans cesse le sol natal), Mlle Marie me confia, dès notre troisième entretien, ses motifs de sagesse. D'abord, elle craignait Dieu. Ensuite, elle détailla les motifs humains qu'elle avait pour ne pas se laisser *taponner*. — « J'observe comme en est regardée ma compagne, » qui les souffre; car je ne vous parle pas des prin- » cipes que j'ai reçus, ceux de la religion ne retien- » nent personne, à seize ans. On voit les prêtres » eux-mêmes les violer. Ce sont eux qui m'ont le » plus attaquée... Ma camarade est quelquefois si » grossièrement et si indignement traitée, par les » rouliers surtout, que cela fait frémir!... J'aimerais » mieux mourir, que de rien souffrir de ces gens- » là... » Josette entra pour lors : — « Ha! ha! » lui dit-elle, « Mademoiselle Marie? tu t'apprivoises » donc avec celui-ci?... Va, tu as raison, ma fille! » ça fait venir la pièce coulée. Un *coup de groin* est » bientôt donné! On se défend du reste, surtout de » la grande affaire : *pas d'ça, Lisette!* ça gâte la » taille; et pour la tienne, ce serait en vérité dom-

» mage! Mais des fichèses, comme un *becco;* une » main par ci, une main par là, brrrrr!... — Mon » Dieu, Josette! laisse donc ces discours-là! — » Bon! bon! tu y viendras tout comme les autres » mijaurées que j'ai vues ici avant toi, Mademoi- » selle Jehannin : car elle est bien fille d'un procu- » reur de Besançon... Embrassez-la, » me dit-elle en riant, « malgré sa *procure*, et me la façonnez. » Vous êtes Parisien; vous avez la peau douce; son » pucelage vous appartient. » Et lui voyant rarranger son fichu, pour cacher sa gorge : — « Voilà un » jeune homme; pour qui donc les gardes-tu, dis? » Elle sortit, en achevant ces mots, dont Mlle Marie fut toute honteuse. — « Elle est bonne fille, » me dit-elle, « bonne camarade; mais elle a des quintes » comme ça, qui me font quelquefois bien de la » peine! » Pour moi, j'étais fort ému de ce que Josette venait de dire! le sentiment se tut, et le physique seul parla. Je m'approchai de Mlle Marie, à laquelle j'aidai à pousser le lit, je lui pris la main, et je lui dis : — « Ma jolie fille, vous êtes bien » aimable!... ha! que je vous aimerais!... Il me » vient une idée : de retourner chez mon père, après » la juridique, de me faire prêtre, et de vous enga- » ger à être ma gouvernante... Nous passerons en- » semble notre vie comme le frère et la sœur. » Mlle Marie parut charmée de cette proposition. — « Oui, » dit-elle, « et je vous donne ma parole... » Je l'embrassai deux fois, sans qu'elle fît une grande

résistance, et je la laissai sortir, parce qu'elle parut le désirer.

Dans l'intervalle des trois jours que je restai à l'auberge, j'allai voir un des anciens ouvriers de M. Parangon, celui qui se nommait *Treisignies*, travaillant alors chez l'imprimeur *Causse*, près la place Saint-Étienne. Il me procura une place auprès de lui, et je quittai mon auberge le troisième jour, pour venir m'établir dans la maison de l'imprimeur, l'usage étant, à Dijon, que les ouvriers logent chez le maître et mangent à sa table. Mlle Marie fut très fâchée, lorsque je lui annonçai ma sortie. — « Je » devais bien savoir, » se dit-elle à elle-même, « qu'une auberge n'est pas un lieu de long séjour ! » — Je ne sors pas de la ville, ma chère fille, » lui répondis-je, « et je vous assure que je tiens à ma » résolution, que je vous ai témoignée. Je reste ici » trois mois, pendant toute la juridique du Parle- » ment, et je n'en partirai vers le commencement » de Septembre que pour m'occuper de mon pro- » jet. » Je l'embrassai... elle me parut fort émue... Je ne pus commander à mes désirs... Marie céda, en me disant : — « J'ai confiance en vos paroles, je ne » sais pourquoi... Mais... mais... nous offensons » Dieu ? — Non, » osai-je lui dire ; « tu donnes ta » fleur à l'homme avec qui tu dois vivre, et qui te » tiendra lieu de mari. » Elle ne se défendit presque plus...

Au lieu d'aller coucher à la maison de mon imprimeur, je résolus de passer encore cette nuit à

l'auberge, me promettant, pour m'excuser à moi-même ce retard, d'aller voir le lendemain matin MM. *de Cœurderoi,* le président et le conseiller : mais mon véritable but était obtenir de Mlle Marie qu'elle vînt partager mon lit. Elle y consentit, lorsque je lui en fis la proposition après souper ; mais avec une pâleur qui marquait bien qu'elle était entraînée par un pouvoir qui la maîtrisait. Ce qui me surprit, c'est qu'elle confia son dessein à Josette, qui le favorisa. J'entendis leur conversation, sans qu'elles s'en doutassent. Mlle Marie dit à Josette, en l'embrassant : — « Ha ! ma chère camarade ! si tu savais ? — Hé » bien, qu'est ce ? — Ce jeune homme... — Ton » Parisien ? — Oui. — Tu l'aimes ? — Oui. — Hé » bien, il vaut mieux qu'il ait ton pucelage qu'un » autre ; car aussi bien tu ne pourrais le garder ici ; » je n'y ai pu sauver le mien que trois mois, encore » pas complets, et toi, voilà presque un an que tu » l'échappes ! — Ha ! Josette ! il l'a... il l'a, de tout » à l'heure. — Ho ! ma pauvre enfant ! — Et... il » voudrait que... c'te nuit... — J'entends... Hé » bien, je t'aiderai : si on t'appelle, je dirai que tu » as la colique. Il faut se rendre service l'une à » l'autre : tu me l'as rendu plus d'une fois, sans » savoir le dessous de cartes... Moi, je le ferai, en » le sachant... Va, ma pauvre petite, tard ou tôt, » on en vient là dans ces maisons-ci ; et il ne faut » jamais condamner personne. *Qui ne condamne pas,* » *ne sera pas condamné. Aide-toi, je t'aiderai.* T'es » plus heureuse que moi : c'est un gros marchand

» forain tout bourgeonné, qui m'a pris mon puce-
» lage : je souffris mort et passion ! il était brutal
» comme un cheval... Toi, c'est un jeune homme
» à la peau douce qui a eu le tien; je ne te plains
» pas. » Je fus convaincu, par ce discours, de l'honnêteté de la jeune Comtoise; je me couchai, laissant ma porte entr'ouverte.

Mlle Marie arriva peu de temps après, suivie de Joson, qui la poussait. Je feignis de dormir. La jolie Comtoise, à la sollicitation de Josette, me donna légèrement deux baisers. Au second, je la pressai dans mes bras. Joson lui arracha son fichu, et poussa sur ma bouche sa gorge nue, en lui disant : — « Il » faut qu'il fourrage tout ça ! » Et elle se retira en riant. Mlle Marie se déshabilla fort vite. Lorsqu'elle entra dans le lit, je la saisis avec emportement. Elle ne fit aucunes façons dans l'obscurité; elle manquait d'usage, mais elle était docile et tendre, et surtout elle avait beaucoup de tempérament. Cette nuit fut une des plus heureuses que j'eusse encore passées ! (mais j'avais eu des jours qui l'avaient été bien davantage !)... A cinq heures, Josette nous apporta un excellent bouillon. Elle embrassa plusieurs fois sa camarade et moi aussi, en nous disant : — « Voyez si je suis bonne ? » Je la remerciai vivement.— « Hé bien, Marie, qu'en dis-tu ?... Gageons » que toutes les baisures qu'on t'a faites dans ton » enfance et depuis, ne valent pas les siennes ?... » Ces gros forains ne font que vous tourmenter; » mais un jeune homme vous caresse ! » Marie était

si honteuse, qu'elle se couvrait le visage. Je me levai; Marie passa dans une autre chambre, et revint habillée me dire adieu. Elle avait la larme à l'œil; je la retins dans mes bras le plus longtemps qu'il me fut possible, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on l'appelât. Joson était rentrée auprès de nous, en passant; elle félicitait sa camarade avec des expressions très libres : — « Ha ! » lui disait-elle, « que » tu étais heureuse cette nuit, de tenir sur toi un » jeune homme que tu aimes, et qui te ménageait ! » qui te disait de douces paroles ! car j'ai eu la » curiosité d'écouter : je n'aurai jamais ce bonheur- » là... » Enfin, nous nous séparâmes; mais je promis de revenir le soir.

Il paraît que je n'eus Marie, que par la raison que depuis longtemps elle était pressée par Joson de lui ressembler : je fus le premier jeune homme à sa portée qui lui plut, et elle se donna. On sait d'ailleurs que les Comtoises ne sont pas difficiles. Je me rendis à l'imprimerie avant six heures, et je me mis à l'ouvrage.

L'imprimerie de Dijon me rappela celle d'Auxerre : tout ce que je voyais dans cette ville, et surtout la compagnie de Treisignies, me retraçait le temps de mon apprentissage. Ces pensées m'occupaient et me concentraient; je travaillais rapidement. Le soir, après le souper, je ne manquai pas de retourner à la porte *Guillaume*, voir ma chère Marie Jehannin. Joson me proposa la première de me procurer la nuit. Je la remerciai, en lui disant que je ne pouvais

découcher le premier jour que je demeurais dans une maison; mais je la priai de me conserver sa bonne volonté. — « Est-il vrai que vous serez » prêtre ? — Je me le propose. — Ho ! que Marie » sera bien avec vous ! Vous vivrez dans votre cure » comme deux enfants; car elle est douce, et vous » aussi... Coucherez-vous ensemble ? — Sans doute: » un prêtre est un homme. — Ha ! je le crois... » Tenez, je vous le dis à vous; un jour un curé de » campagne, qui logeait ici, me fit les doux yeux; » j'allai dans sa chambre à minuit; il ne cessa qu'à » cinq heures; et, tenez » (montrant ses dix doigts)... « Je n'en pouvais plus. Il me demanda de l'eau le » matin, pour ç'te affaire, parce qu'il fallait qu'il » allât dire sa messe... Qu'est qu' ça fait, quand on » est propre ? »

Le lendemain, je m'arrangeai avec *Bachot,* un de mes camarades à la casse, pour découcher sans scandale; il dit à la fille, en rentrant, que tout le monde était au lit. J'allai passer la nuit avec M^lle^ Marie, qui me fit un million de caresses; je n'ai jamais vu de fille aussi tendre, si ce n'est Zéphire... Je la quittai à cinq heures, et Joson me fit sortir. Bachot, à un signal, descendit m'ouvrir la porte de la rue, et je fus le premier au travail. Je répétai souvent cette excursion : j'arrivais le soir de deux jours l'un; une des deux filles m'introduisait, et j'attendais que ma jeune amie fût libre.

Un soir, aux environs du 20 Juillet, les deux filles

étaient si occupées, qu'elles ne purent m'introduire: mais il y avait de la malice de la part de Joson. Je m'aperçus qu'en effet Marie était retenue par son devoir. Il faisait fort obscur; j'étais connu des chiens de la cour; je m'y introduisis, et je me cachai entre les bannes de marchandises. Joson vint au même endroit vers les dix heures, conduite par un gros marchand forain... On présume le reste... En se relevant, elle se mit à rire : — « Dites donc? c'est » ma pauvre camarade! elle est désolée! Votre ami » l'a eue ç'te nuit; je lui avais fait accraire que » c'était un amoureux qu'elle a ici, un imprimeur, » qui m'avait priée de le mettre dans cette chambre- » là. Je lui ai dit qu'il fallait se coucher sans » lumière : elle y a couru bien vite! Il l'a bien reçue « comme vous pensez! et l'a régalée, dame!... Le » matin... » (elle éclatait de rire)... « le matin, au » lieu de son joli galant, elle a vu un gros noiraud, » plus vilain!... » (elle riait de toutes ses forces)... « Elle s'est enfuie. Mais elle se désole!... Lui, » promet dix louis, si elle veut revenir de bon cœur » ç'te nuit... Je vas tâcher qu'elle ne manque pas » ç'te aubaine-là! » Je sortis secrètement de la cour, après ces lumières, très fâché d'être cause de la perte de la jolie Marie, et maudissant la prétendue bonté de Joson, qui n'était que du libertinage. En sortant, je vis le gros noiraud mettre la main sur le sein de Marie, qui le repoussa, mais avec une sorte de mollesse. En effet, j'appris le lendemain que, pressée par sa camarade, elle avait encore passé la nuit avec

le forain, qui partait le matin même, et qui lui avait compté dix louis, pensant qu'il avait eu sa fleur. Je cessai de retourner le soir à l'auberge *Saint-Nicolas*, et je commençai de faire attention à mes jeunes voisines de la place Saint-Étienne.

Mais une autre distraction que m'avait causée Marie, c'est qu'elle m'avait fait négliger de me présenter chez MM. de Cœurderoi, dont l'un était président et l'autre conseiller au Parlement de Bourgogne (le fils du premier sera dans la suite le premier président du Parlement de Nancy). Je me mis en noir un dimanche, pour rendre cette visite; je me présentai chez le président avec une lettre de mon père. Il la lut, me regarda, et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi? Je lui répondis que j'étais imprimeur; que j'étais venu passer la juridique à Dijon. — « Mon pouvoir ne s'étend pas à » vous faire avoir une maîtrise d'imprimeur ici; » c'est une chose très difficile. — Monsieur, » lui répondis-je, « je ne viens chez vous que pour avoir » l'honneur de vous saluer. — En ce cas, je vais » vous faire servir à déjeuner. » Il sonna, un domestique parut; le président demanda du chocolat, que je pris seul, M. Cœurderoi ayant déjeuné... Ce fut la seule visite que je rendis aux parents de ma grand'mère Simon; car je n'allai pas voir le conseiller, par un effet de ma timidité naturelle avec les inconnus... Un nouvel ordre de choses va commencer; car je ressemble aux sables mouvants de la Lybie.

Les premières de mes voisines auxquelles je fis attention, furent une grande fille, svelte, aux cheveux cendrés, et une petite brune, vive, sémillante. L'une s'appelait *Manette Teinturier :* c'était la fille du clerc des perruquiers; l'autre, *Manon Duveau,* fille d'un musicien de la cathédrale. Cette dernière était née et avait été élevée à Paris, qu'elle n'avait quitté qu'à l'âge de quinze ans, avec son père; par conséquent c'était une Parisienne complète, très éveillée! elle avait des couleurs vives comme son action, le sourire mignard, etc. Mlle Teinturier était grande, indolente, mais propre; elle avait les plus beaux cheveux du monde. Manette Teinturier et Manon Duveau étaient inséparables, depuis environ trois ans qu'elles habitaient la même maison, la fille du propriétaire (Manette) au premier, la locataire au second.

J'étais réduit à la seule compagnie de Bachot et d'un nommé *Dubois,* mes deux camarades, depuis que je n'allais plus le soir à l'*Image Saint-Nicolas.* Treisignies, mon ancienne connaissance, était riche de patrimoine, et portait des habits galonnés; il voyait à Dijon une société fort au-dessus de lui : on comptait un conseiller au Parlement. En outre, il avait la maison de son frère aîné, maître relieur, assez pauvre, parce qu'il était fils d'une première femme sans fortune; mais ce relieur avait une jolie moitié, dont, quoique beau-frère, Treisignies cadet était amoureux; il soutenait le ménage, et les enfants, comme au Thibet, lui appartenaient en commun avec son

frère. Par conséquent, outre qu'il avait dix à douze ans plus que moi, je le goûtais peu, et nous ne nous voyions qu'à la maison. Je n'aimais pas non plus le cabaret, je n'y allais jamais avec Bachot. Je voulus rester à lire dans la boutique, comme à Auxerre; mais les temps étaient changés, ou les livres étaient moins amusants; je m'ennuyai. Je sortis à la porte, et je m'assis à l'ombre, sur le banc. Je voyais bien de-là Manette, Manon, une étrangère, belle-sœur de la première, toujours elles trois, parce qu'il n'y demeurait aux environs personne de leur état. Je n'osais pas les aborder, ne leur ayant jamais parlé; j'attendais qu'une occasion se présentât. Tandis que je flottais dans l'indécision, *Tourambulante,* notre cuisinière, ainsi nommée de sa grosseur, amena dans la boutique où j'étais une de ses camarades de vis-à-vis, aussi jolie que Marie Jehannin, et beaucoup plus naïve. Elle se nommait *Marianne Milan :* elle servait chez une vieille dame, mère d'un conseiller; sa figure était celle de cette jolie Edmée Boissard, de Nitry, dont j'ai parlé; elle était frêle et délicate comme Edmée Servigné, ou plutôt comme Tiennette. — « Vous voyez », me dit Tourambulante, qui remarqua mon admiration, « qu'il y a ici » des campagnardes qui valent bien les demoiselles ? » — J'en ai la preuve sous les yeux, » répondis-je. Je laissai là ma lecture, et je tirai Marianne sur un siége à côté de moi, en lui disant : — « Venez çà, » ma jolie fille, que je vous baise! — Ha! sur » la joue, » s'écria Tourambulante. — « Est-ce

» qu'on baise autre part ? » demanda naïvement Marianne. — « Il te le ferait voir, va! » lui répondit Tourambulante, « si tu le laissais faire. » Pendant qu'elle parlait, je pris sur la jolie bouche de Marianne cinq à six baisers. — « Il me baise autre » part! » s'écria Marianne, « et je ne saurais l'en » empêcher! » Nous causâmes ensuite, et par mes propos honnêtes je gagnai sa confiance. Notre cuisinière la laissa seule avec moi, et je n'en abusai pas. Je profitai de ma retenue quelques jours après. Un soir, l'ayant aperçue à sa porte, j'allai lui proposer une promenande d'une demi-heure. — « Il est huit » heures et demie : j'ai une heure, » me dit-elle. Je la priai de me mener au *Parc*. — « C'est trop loin. — » Nous n'irons qu'à moitié chemin. » Nous partîmes. Je mesurai mon temps. Arrivés sous les arbres de l'avenue, je tirai Marianne à l'écart en lui disant : — « Ma fille, asseyons-nous ici. » Elle se laissa conduire. Je commençai par de tendres caresses, qui ne l'alarmèrent pas. Mais petit à petit m'enflammant, je cherchai le bonheur. Marianne se défendit, mais avec une douceur d'ange, par des mots caressents, qui m'animaient : je croyais être avec sa patronne, la sensible Marianne Tangis... Enfin je lui dis, d'un ton absolu, que je le voulais. Elle fut intimidée, mais tendrement. Cette aimable enfant, la douceur et la candeur même, cessa de se défendre. Je lui ordonnai de me seconder. Elle le fit. Je la déflorai avec une peine infinie... (O mes principes, repris à la maison paternelle, qu'étiez-vous

devenus ?) Je m'étais comporté en sacripant : mais je fus si tendre ensuite que la petite Milan me pardonna. — « Méchant ! » me dit-elle avec une véritable douleur; « je vous pardonne ! mais Dieu » vous pardonnera-t-il ?... » Elle m'évita constamment tous les autres soirs, tant que je fus à Dijon.

Cette petite aventure terminée, j'en eus une, procurée par Treisignies, mais je la réserve pour un récit que je ferai à la jeune Lyonnaise (*a*).

Enfin, je m'occupai sérieusement de mon projet de connaissance avec ma voisine Manette. Mon camarade Bachot s'était épris, depuis quelques semaines, des remuants attraits de la sémillante Duveau. Un soir donc, j'allai avec Bachot m'asseoir auprès des deux Belles. Il avait auparavant exigé la promesse que je ne serais pas son rival. Je n'eus pas de peine à prendre cet engagement, puisque je préférais Manette. Il me présenta comme son camarade, et fit même mon éloge, d'après les discours de Treisignies, qui avait de moi une haute opinion. Nous nous arrangeâmes; j'aimai M^lle^ Teinturier, Bachot aima M^lle^ Duveau, et Dubois, fat par excellence, s'aima lui-même. Bachot et la fille du musicien s'aimaient tout uniment ; cela n'augmentait ni ne diminuait : je ne demeurais pas volontiers dans cette stagnation amoureuse, et mes progrès ou mes revers

---

(a) V. tome suivant, vers la page 30. *(N. de l'Éd.)*

étaient toujours rapides. Voir Manette, prendre du goût pour elle, le lui dire, écrire des lettres tendres, quoique raisonnées; chercher à lui faire partager mes sentiments, y réussir en partie, tout cela fut l'affaire des huit premiers jours de notre connaissance; je communiquai par mon ardeur, à l'âme de l'indolente Teinturier, la rapidité de la mienne. Je ne comparerai pas cette passion à celles que j'avais éprouvées; c'était une plante hétérogène; j'aimais dans la jeune Teinturier, comme dans la douce Tangis, plutôt le sexe, son charme, sa douceur, que la personne. Bachot, témoin de la manière expéditive dont j'aimais, en fut surpris. — « Diable ! » me dit-il, en nous retirant, « comme tu mènes une » fille ! je voudrais te pouvoir ressembler en ac- » tivité ! »

Dès le 24 Juillet, second jour de notre connaissance, j'avais fait une acrostiche à la jolie Teinturier : c'était par là que je débutais ordinairement, ce genre ridicule de poésie paraissant toujours extrêmement ingénieux aux jeunes personnes ignorantes. Elles regardent comme un chef-d'œuvre de génie, d'invention, que leur nom se forme de chacune des lettres initiales des vers : ravies d'une aussi jolie chose, elles montraient à toutes leurs amies une pièce qu'on ne pouvait douter qui n'eût été faite pour elles. Et j'observe, à cette occasion, que les femmes en général, sont aussi empressées à montrer les Ouvrages faits en leur honneur, que les

poètes à lire leurs productions... Voici mon acrostiche :

H imide auprès de vous, adorable Manette,
A utant que je suis amoureux,
I e n'osais avouer ma trop prompte défaite,
N i le pouvoir de vos beaux yeux :
H ous les jours plus épris, je sentais dans mon âme
C n voluptueux mouvement
R animer le désir, exciter cette flamme,
I gnorés d'un Objet charmant!
E coutez donc l'aveu que je fais en tremblant;
R ien ne cache le nom de Celle qui m'enflamme.

Ces pitoyables vers, mais timides et respectueux, donnés le soir, au moment de se retirer, causèrent à Manette et à sa compagne une extase d'admiration! Et ce que je dis est sans hyperbole : elles témoignèrent leur étonnement à Bachot, qui, consulté sur ce miracle d'esprit, et n'étant guère plus éclairé qu'elles, pensa comme les deux jeunes filles. On me sourit le soir : je m'y étais attendu; je donnai les vers faits à Paris pour M^lle^ Lefaucheux, et ils furent trouvés charmants, à cause de l'acrostiche qui les avait précédés; je ne pouvais faire que de l'excellent.

Cette petite aventure avec Manette serait devenue majeure, si, outre mes petites distractions, je n'avais pas fait à Dijon une rencontre extraordinaire, étrange, qu'on verra bientôt. Je trouve dans mes cahiers, qu'elle est suivie jour par jour; que la jeune Teintu-

rier (qui écrivait son nom *Tainturier*), fut d'abord froide à mon égard; qu'elle se rendit petit à petit, après mes vers, suivis de quelques lettres fort tendres, et qu'elle ne m'avoua sa tendresse que lorsque j'eus parlé à son père. Mais alors elle fut toute à moi... Avant d'aller plus loin sur mes succès avec Mlle Teinturier, dont l'attachement peut se comparer à celui de Marianne Tangis (mais la sensible Auxerroise surpassait la jolie Dijonaise en tendresse et en fortune), il faut placer ici le seul trait de libertinage qui me soit arrivé à Dijon. Ce fut avant mon intimité avec Manette.

Un soir, que je ne savais ce qu'étaient devenus mes deux camarades, et que je ne voyais personne à la porte de nos voisines, j'allai me promener seul autour du rempart. J'entendis au loin quelque bruit. Je m'approchai. C'était un soldat avec une malheureuse, qu'il faisait crier. J'osai lui recommander de la douceur. Mais je lui parlai si bonnement, qu'il se releva en me disant : — « Tiens, je te la donne... » Imagine-toi que c'te b—sse-là, quoique p—n, est » si étraite, que je n'en puis rien faire! » Et il me remit la jeune infortunée. Elle était d'une figure passable. Je la payai d'avance, et je la vis aussitôt se prêter à tout ce que je voulus. Elle était effectivement très *anguste! Petiteporte* (c'est son nom) fut si contente du troc, qu'elle me proposa d'être à moi, de m'être soumise, et de me nourrir sur son gain. Je la remerciai, en lui faisant entendre que je n'étais pas assez bonne lame pour me battre chaque jour

avec les soldats de la garnison. Je lui conseillai d'aller à Paris, et je lui donnai l'adresse de la Dupont sur une carte, avec ces mots au-dessous : *Cette fille est toujours pucelle.* Je lui dis de faire mes compliments à Bathilde, ainsi qu'à Sailly, et de les assurer que je m'intéressais beaucoup à elle... *Petiteporte* partit dès le lendemain, et fut reçue par Bathilde, qui la plaça chez *Catiche,* depuis sa *maman,* et déjà son amie... *Petiteporte* se trouva enceinte, et mit au monde une fille le 30 Avril 1760, neuf mois après notre duel amoureux... Revenons.

Je disais que Mlle Teinturier avait beaucoup du caractère et des qualités de Marianne Tangis, et qu'elle m'inspira les mêmes sentiments, à peu près; car ils étaient moins tendres, moins affectueux, moins absolus; mon cœur ne fut pas pris en entier, comme dans mes grandes passions, ou dans les grands rameaux de ma passion unique. D'ailleurs, les mœurs Dijonnaises n'étaient pas aussi analogues à ma façon de penser que les mœurs Auxerroises; ces dernières ont quelque chose de plus solide, de plus Janséniste; la politesse y est moindre qu'à Dijon, et les passions y sont plus profondes; il y a moins d'amusements à Auxerre, et les amants y sont plus à l'objet de leur amour.

Ce fut par mes lettres sensées (elles roulaient sur la manière dont je me proposais d'aimer ma femme), que j'achevai de gagner le cœur de Manette. Son père vit ces lettres, et elles l'enchantèrent. Il voulut avoir un entretien avec moi. Il vint auprès de nous un

soir; il m'écouta parler, et fut content de mes sentiments honnêtes. Il le dit à sa fille. Rassurée par son père, la jeune personne s'abandonna sans réserve à ma bonne foi, en me montrant une tendresse naïve et sans défiance.

FIN

DU TOME HUITIÈME

SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

LXIV. — HO HÉ ! MONSIEUR L'ABBÉ !

— Page 29 —

Monsieur Nicolas, après avoir fait avec ses amis le repas champêtre de leurs parties *dimanchères,* est assis entre Zéphire, aux pieds de laquelle est une harpe, et Amélie... Zoé est devant Loiseau; Mme Deschamps a Renaud à ses genoux; Mlle Mentelle est appuyée sur Boudard; Manon est dans les bras de Gaudet. Ils forment cinq groupes. On voit sur le haut de la colline des gens qui s'écrient : « *Ho hé ! Monsieur l'abbé ! ho hé !* » — « C'est à nous qu'on en veut ! » dit Monsieur Nicolas.

On entrevoit le fruitier nettoyant une broche, etc.

LXV. — AGATHE FAGARD ET SÉRAPHINE JOLON

— Page 54 —

Monsieur Nicolas tenant encore Séraphine Jolon, qu'il vient de *damer,* au moment où entre Agathe Fagard, belle-sœur de cette jolie fille : « A moi ! à moi ! »

s'écrie Séraphine, que son vainqueur laisse pour voir celle qui entre.

LXVI. — AMÉLIE ET LA HARPE DE ZÉPHIRE

— Page 103 —

Monsieur Nicolas dans la rue ; Amélie à la fenêtre au premier, jouant sur la harpe de Zéphire :

Sur ce rameau
Quand quelque tourtereau
Loin de sa compagne viendra gémir,
*Z*éphire, pense
Que ton absence
Me fera mourir...

LXVII. — SUADÈLE MORDUE

— Page 111 —

Monsieur Nicolas à genoux, suçant la main gauche de Suadèle, qui vient d'être mordue par un chien enragé. Ils sont entourés de Zoé, de M^me^ Deschamps, de M^lle^ Mentelle, de Manon ; et plus loin, du côté des Buttes Montmartre, sont Loiseau, Renaud, Boudard, Gaudet, le fruitier : « Laissez-moi ! je sauve ma Zé- » phire ! »

LXVIII. — HENRIETTE KIRCHER

— Page 125 —

Monsieur Nicolas dans la chambre d'Henriette et de la tante Macbell, marié par un faux ministre Protestant, en présence de Macbell, de Mylord Taaff et de deux témoins Anglais : « Qui donne cette femme à cet » homme ? » *Taaff.* « Moi. »

On entrevoit, dans un fond vaporeux, un autre mariage des mêmes à Saint-André, devant un prêtre.

LXIX. — LES ÉPISODES THÉRÈSE ET PÈLERINE

— Page 154 —

Monsieur Nicolas, dans un escalier, faisant des signes à Thérèse, qui, d'un cabinet, lui montre sa gorge nue. Pèlerine Berthé, par derrière, faisant le geste : « C'est » bon ! c'est bon ! »

« Vous cacherai-je encore, ô ma tant douce Aminte... »

LXX. — Mlle LEFAUCHEUX

— Page 165 —

L'Estampe est coupée en deux. Dans la première coupure en long, Isabelle Lefaucheux sortant d'un cabinet donnant sur l'escalier. Monsieur Nicolas, à quatre marches plus bas, resté en extase à la vue de sa jupe courte, de sa jambe fine, de son pied mignon, de sa taille parfaite, de sa gorge rassemblée, etc. « *Che boccone!* »

Monsieur Nicolas, dans la seconde coupure, pousse Isabelle Lefaucheux du côté d'un lit, où elle tombe à la renverse : « Je voulais... prouver combien je vous es- » time ! »

LXXI. — JARRYE DATTÉ ET VICTOIRE VERSAILLES

— Page 176 —

Monsieur Nicolas auprès de Jarrye, le soir à la lumière : « Punissons Pointot ! »

Monsieur Nicolas, après une collation, poussant Victoire vers un lit, en lui montrant des lettres : « Ho ! le » secret ! » dit-elle.

LXXII. — CHEZ LE FILS DEBIERNE

Page — 192 —

Monsieur Nicolas à table, avec la famille Debierne, à Saint-Bris : le père, la mère, un fils de vingt ans, une fille de quinze, et d'autres plus jeunes; le curé, quelques parents. « Mais ma mère... est une mère. »

LXXIII. — LOISEAU PLEURÉ

— Page 206 —

Monsieur Nicolas dans le vallon solitaire de Bourdenet, près les bois de Nitry, regrettant, par ses cris, son ami Loiseau : « Toute la Nature te pleure, ô mon ami ! »

On voit une œnanthe battant des ailes, et criant sur un serpent qui dévore un de ses petits.

LXXIV. — HOTEL DE HOLLANDE CLAIRE, SOPHIE WOLXEM

— Page 215 —

Monsieur Nicolas, dans sa chambre, à l'auberge. Il montre, avec une baguette, à Marie Jehannin, dont il presse la taille du bras gauche, sur un tableau, ses aventures de Paris, les trois actrices, l'Hôtel de Hollande, etc.

La jolie Claire Morizot suivant un Savoyard, et disant à Monsieur Nicolas : « Je suis peut-être perdue ! »

Sophie Wolxem assise sur les genoux de Monsieur Nicolas.

LXXV. — AURORE

— Page 219 —

Monsieur Nicolas écoutant le récit d'Aurore, qui lui montre un tableau où un homme en fureur l'étouffe et veut lui arracher un teton : « Il voulait me déchirer » avec les dents. »

LXXVI. — BATHILDE

— Page 223 —

Monsieur Nicolas présenté à Bathilde, âgée de treize ans, par Aurore, qui en a dix-huit, et qui l'a beaucoup vanté à la jeune Alsacienne prostituée : « Je vais faire » le guet au second. »

LXXVII. — SAILLY

— Page 228 —

Monsieur Nicolas, à table vis-à-vis Sailly, avec Bathilde, la Dupont, et quatre mousquetaires, au moment où Joconde Sailly, qui n'a laissé qu'une seule lumière, fait sauter la table et tout ce qui est dessus. Une cuisinière derrière Monsieur Nicolas : « Profitez de l'entrée du » dessert ! »

LXXVIII. — L'AUBERGE A DIJON

— Page 233 —

Monsieur Nicolas venant d'avoir une conversation avec Marie Jehannin, jolie Comtoise à taille guêpée. La grosse Josette, sa camarade, lui voyant rétablir son fichu qui s'était dérangé, lui dit : « Voilà un jeune » homme : pour qui donc les gardes-tu ? »

LXXIX. — MARIANNE MILAN ET PETITEPORTE

— Page 244 —

Monsieur Nicolas venant d'obliger de céder à ses désirs la jeune Marianne Milan, encore dans le plus grand désordre. Il lui baise la main, en lui demandant pardon : — « Méchant ! je vous pardonne ! »

Monsieur Nicolas sur le rempart, recevant Petiteporte des mains d'un soldat encore déshabillé, elle à terre : — « Tiens, je te la donne. »

Paris. — Typ Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.